This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

112

600005075N

28.

115.

TABLEAUX

DE

GENRE ET D'HISTOIRE,

PEINTS PAR DIFFÉRENS MAITRES.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD N° 9.

TABLEAUX

DE

GENRE ET D'HISTOIRE,

PEINTS PAR DIFFÉRENS MAITRES,

OU

MORCEAUX INÉDITS

SUR LA RÉGENCE, LA JEUNESSE DE LOUIS XV,

ET LE RÈGNE DE LOUIS XVI;

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR F. BARRIÈRE,

Éditeur des *Mémoires de Brienne*.

PARIS.

PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL, ET QUAI MALAQUAIS, N° 1.

LEIPZIG. — PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

1828.

115.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

À

MON AMI SCHNETZ.

C'est à vous, mon ami, que j'aime à dédier cet ouvrage. Nous devons à vos pinceaux le Pâtre enfant, à qui l'on prédit la tiare; le Pélerin fatigué, dont la vue de saint Pierre ne peut ranimer les forces, et la Pauvre mère, qui, les yeux humides de larmes, vient prier pour sa fille expirante; nous devons à vos pinceaux sainte Geneviève secourant Paris, Condé victorieux à Senef, Boëce captif et Mazarin mourant : à quel autre que vous pourrais-je offrir *des tableaux de genre et d'histoire?*

Mais ne vous trompez pas, mon ami, sur le style et sur le caractère de ces tableaux. Ils ne sauraient avoir la grandeur et la majesté de ceux que présentent sans cesse à l'esprit cette antique cité, cette Rome silencieuse et solennelle, dont nous avons si souvent en-

semble parcouru les monumens et visité les ruines. Oui, je le sais, je l'ai vu, tout a changé dans ces lieux d'aspect et de destination. J'ai vu de jeunes filles suspendre, en chantant, leurs vêtemens humides aux colonnes du temple de Jupiter tonnant. Les religieux de Saint-Bruno célèbrent paisiblement leur office dans les Thermes, bâtis avec magnificence par le dernier persécuteur des chrétiens. Des marchands de marée vendent leur poisson sous les portiques d'Octavie; des bateleurs se sont emparés du tombeau d'Auguste. On adore aujourd'hui la Vierge dans le temple que Tullius avait élevé jadis à la *Fortune virile*, et des troupeaux de chèvres font seuls soulever la poussière, en passant sous l'arc de Titus, que traversaient les légions triomphantes, à leur retour de la Judée.

Les rois, les consuls, les empereurs, les héros, ont passé tour à tour. Que reste-t-il aujourd'hui des temples, des statues, des palais, des portiques, dont ils avaient décoré cette enceinte? Partout le temps a repris ses

droits; et comme au siècle fabuleux d'Évandre, avant la fondation de Rome, les voyageurs qui parcourent ces lieux peuvent se dire encore, avec Virgile :

> ..... *Passimque armenta videbant,*
> *Romanoque foro et lautis mugire Carinis.*

« Ils voyaient çà et là des troupeaux qui « mugissaient dans le Forum et dans le bril- « lant quartier des Carènes. »

Mais, dans ces lieux mêmes, ravagés par la main du temps, et plus encore par la main des hommes, la mémoire fidèle s'attache aux moindres débris. L'imagination s'aide des plus légers vestiges pour relever ces monumens détruits et les repeupler de grands hommes. Je vois Horatius Coclès debout sur les ruines du pont Sublicius. Je cherche le champ de Cincinnatus au-delà de la porte du Peuple. Monté sur le rempart qui regarde vers Tivoli, je vois, en frémissant, flotter les étendards d'Annibal aux bords du Teverone, ou bien au pied du Mont-Sacré, j'entends le peuple,

sorti de Rome, répondre aux Patriciens qui l'opprimaient : *Tout pays où l'on vivra libre deviendra pour nous la patrie !*

Dans les murs, hors des murs de Rome, tout parle des vertus de ses citoyens ou nous retrace les faits de son histoire. Voilà ce Capitole où des Gaulois, plus heureux que Brennus, vinrent, si long-temps après lui, planter leurs drapeaux de diverses couleurs. Voici les jardins de Néron, je détourne les yeux ; voici le tombeau des Scipions, et je m'incline avec respect. J'arrête sur le pont Milvius les ambassadeurs des Allobroges, au moment où, menacée par Catilina, Rome fut sauvée par Cicéron. J'entends, dans le Forum, la liberté expirant sous le génie de César ; mais je cours au palais Spada pour admirer cette belle statue de Pompée, au pied de laquelle vint à son tour expirer César sous le poignard de Brutus. Je te salue avec respect, terre antique et sacrée, où de grands souvenirs font naître de profonds sentimens, et prêtent aux beaux-arts leurs plus riches inspirations !

L'Italie du moyen âge offre moins de sujets au peintre d'histoire. Déjà tout a changé. Un autre empire que celui des armes prélude à la conquête du monde : Rome, qui a vu si longtemps les rois fléchir devant ses consuls, les voit s'humilier devant un pontife. Je dirai au jeune artiste : « Prends tes pinceaux, et montre-« nous le superbe Grégoire VII, contemplant « du haut des remparts de Canossa l'empereur « Henri IV, qui, dépouillé des habits royaux, « affaibli par le jeûne, et les pieds nus pen-« dant un hiver rigoureux, se prosterne les « bras en croix, sur la terre glacée, pour obte-« nir un pardon qu'on lui fit attendre long-« temps. »

Mais si le jeune amant des arts, indigné de tant d'abaissement, préfère consacrer à la mémoire, des exemples de dévoûment ou de patriotisme, qu'il peigne, sur les rives de l'Arno, une faible femme, Chinzica, sauvant par son courage les murs et la cité de Pise, quand tous les habitans effrayés fuyaient devant les Sarrasins ; ou bien qu'il nous transporte au milieu

des horreurs du siége d'Ancone. Errant dans les murs de la ville que ravagent la famine et la guerre, une femme d'une noble naissance, jeune, belle, chaste épouse et tendre mère, rencontre au pied des remparts un soldat expirant de besoin. « Je suis bien faible, lui dit-« elle, et le lait commence à manquer à mon « enfant; mais approche tes lèvres, et si mon « sein en contient encore quelques gouttes, « reprends des forces, et va combattre pour « ton pays. » Femme plus héroïque encore que Chinzica, puisque l'une n'exposait que sa vie, et que l'autre sacrifiait les deux sentimens les plus chers à son sexe, l'amour maternel et la pudeur!

Si de nos jours, mon ami, l'Italie n'offre plus d'aussi beaux sujets à la peinture, à la poésie, à l'histoire, il faut l'en plaindre, et non pas l'en accuser. Un puissant génie, l'associant au sort de la France, lui présageait de grandes destinées; mais cette espérance d'union, de force et de prospérité s'est évanouie pour elle comme une vapeur brillante et fugitive. La Lombar-

die gémit, à présent, sous un sceptre de plomb. Rome a trop oublié ce qu'elle dut de splendeur aux siècles d'Auguste et de Léon X. Sous le beau ciel de Naples, les lauriers ne grandissent plus qu'auprès du tombeau de Virgile : le successeur poli des Médicis semble seul prendre plaisir à faire fleurir, en liberté, les lettres et les beaux-arts dans les riches vallées de l'Arno. L'Italie moderne n'offre à l'écrivain comme à l'artiste que des tableaux de genre : et vous, mon cher Schnetz, qu'un beau talent appelle au premier rang de nos peintres d'histoire, il vous a fallu remonter vers des siècles éloignés ou tourner vos regards du côté de la France pour nous montrer, soit un illustre consul, Boëce dans la tour de Pavie, soit un prince de l'Église, Mazarin mourant à Vincennes, entre un grand homme et un grand Roi, entre Louis XIV et Colbert.

Colbert et Louis XIV ! noms chers à la France, chers aux lettres comme aux beaux-arts ! Les belles et les héros, les écrivains et les artistes, se pressaient alors en foule autour

du trône. Colbert, avare des trésors de l'État, quand on les prodiguait à de vaines conquêtes, s'en montrait généreux envers les talens que la paix favorise. Louis XIV sut les encourager avec magnificence : il mettait sa gloire à réunir à la fois Bossuet et Condé, Vendôme et Fénelon, Racine et Catinat, dans ce pompeux séjour, élevé par Mansard, embelli par Le Nôtre, et décoré des tableaux de Le Brun et des chefs-d'œuvre du Puget.

Les exploits des capitaines étaient alors reproduits sur le marbre, animés sur la toile, célébrés sur la lyre. Ce ne fut pendant long-temps que victoires et que fêtes, que grandeur et magnificence; mais la nation paya chèrement ces jours d'une splendeur trop tôt éclipsée. Ce règne, qui avait brillé d'un si vif éclat, s'éteignit dans un couchant triste et sombre. « Louis XIV, a dit Montesquieu, fut dupe de tout ce qui trompe les princes, c'est-à-dire les ministres, les femmes et les dévots ». Vers la fin de sa carrière, en effet, il consulta trop ses scrupules et trop peu sa gloire. Toutes les

circonstances de sa vie n'eurent pas, dans la dernière partie de son règne, le caractère de noblesse et d'élévation qui convient aux tableaux d'histoire, et ce serait peut-être un tableau de genre assez piquant que celui qui représenterait Louis XIV entre le père La Chaise son confesseur, et Bontemps son valet de chambre, épousant, en secret, la veuve de Scarron, dans le palais des Rois.

Le père La Chaise ne s'était point aperçu qu'en rassurant la conscience de l'homme, il rabaissait trop le monarque. Ce prince avait eu long-temps de plus aimables faiblesses sans rencontrer des censeurs aussi rigoureux. Laissez-moi, mon ami, vous en donner une preuve. Elle est assurément peu connue, puisqu'on vient d'exhumer, pour moi, du fond d'une bibliothéque, le manuscrit d'où j'ai tiré cette anecdote.

L'abbé Le Camus, depuis évêque de Grenoble et cardinal, se trouvait à Versailles avec le père Ferrier, jésuite, qui était confesseur du Roi avant le père La Chaise. C'était le

temps où Louis XIV, époux de Marie-Thérèse, et parjure envers La Vallière, aimait madame de Montespan. L'abbé Le Camus et le confesseur visitèrent ensemble le château. Il y eut une chambre qu'on ne put leur ouvrir sans peine : on en vint à bout cependant. En y entrant, un tableau d'assez grande dimension attirait les yeux. Il représentait Louis XIV. Marchant à la tête de son armée, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa puissance, ce prince regardait tendrement une femme qu'on apercevait couchée sur des fleurs, dans le fond du tableau. « Voilà qui vous regarde ! dit « l'abbé Le Camus au confesseur. — Qui ? moi ! « je n'ai rien vu », répondit vivement le Jésuite en baissant tout à coup les yeux ! [1]

L'homme qui baissait ainsi les yeux du temps de Louis XIV, les eût sans doute tenus fermés sous le Régent. Les désordres du neveu eurent tout un autre caractère que les faiblesses de l'oncle ; et si le duc d'Orléans fut

[1] Manuscrit *inédit* d'un contemporain de Louis XIV.

gouverné, ce ne fut pas, que l'on sache, par son confesseur. Nulle voix n'eut jamais, sur son esprit, assez d'autorité pour l'arracher à ses plaisirs, supposé que l'on pût appeler de ce nom des déréglemens dont il faisait gloire. La vanité y avait au moins autant de part que la corruption. Le Régent semblait prendre à tâche de justifier ce mot ingénieux d'un de ses gouverneurs, qui avait dit de lui, dès sa jeunesse : *Comment nous y prendrons-nous pour corriger ce prince des défauts qu'il n'a pas!* [1]

Quand on sut qu'il n'y avait plus, dans son intimité, de festins sans ivresse et de plaisirs sans débauche, les courtisans les plus tempérans s'arrangèrent pour avoir des vices, comme vers la fin du règne précédent, ils se choisissaient des vertus. Mais le Régent ne fut pas la dupe de cette hypocrisie d'un nouveau genre; il ne les en estima pas davantage, malgré leurs désordres, et continua de se livrer aux siens. En les peignant, quelques écrivains ont

[1] Manuscrit déjà cité.

retracé des détails dignes de Suétone avec les couleurs de Tacite; c'était trop de moitié. On aurait dû remarquer, au moins, que ce prince ne compromit jamais le secret de l'État dans ses excès, et qu'il ne fut pas, quoi qu'on ait pu dire de son libertinage, sans délicatesse et sans galanterie dans ses amours.

Peut-être en serez-vous mieux convaincu, mon ami, lorsque vous aurez lu sa *Rupture avec madame de Parabère*. C'est le premier des *tableaux* qui vont passer sous vos yeux. Cette petite collection, mon cher Schnetz, ne vous rappellera point celle de la *tribune* à Florence ou du palais Borghèse à Rome. Vous n'y trouverez point de sujets saints; elle n'abonde pas en sujets historiques : le temps en était passé. Vous y remarquerez des scènes d'intérieur : vous y verrez des financiers auprès des femmes du grand monde; vous y verrez figurer des gens de cour dans la *conversation* du duc de Choiseul, des gens de lettres dans la *correspondance* de Diderot. La peinture d'un siècle serait incomplète, si l'on

ne joignait au tableau de ses mœurs, un aperçu de ses opinions. Diderot eut une grande influence sur celles de son siècle. L'auteur des *Salons*, écrivant, avec son originalité véhémente, sur le sentiment le plus vif qui puisse animer le poète et l'artiste, avait d'avance marqué sa place dans ce cabinet de peinture.

De ces tableaux, mon cher Schnetz, les uns sont de maîtres connus, et même de leur *meilleur temps;* les autres, quoique j'aie les originaux dans les mains, paraîtront sans nom d'auteur. Qu'importe la main qui les a tracés, si le costume est exact, si la couleur est vive, si la touche est légère! Que pourrait-on demander de plus? Qu'ils soient peints par des personnes qui virent la société dont elles parlent, et qui vécurent avec leurs modèles? Je puis l'affirmer et le prouver. En tête de chaque opuscule j'ai placé de petits morceaux que vous appellerez *Préfaces, Notices, Avant-Propos,* tout comme il vous plaira; car ils ne portent point de titre, pour que

vous leur en puissiez donner un. Peut-être y trouvera-t-on des particularités singulières et des faits qu'on ignore : ils font connaître du moins ou l'auteur ou le sujet du tableau, et le présentent mieux dans son cadre. J'y ai même joint des notes, et j'ai grand soin de vous l'apprendre : un éditeur n'a rien à perdre de sa gloire.

La vôtre, mon ami, est un peu plus réelle : vous la trouvez dans vos ouvrages; mais vous la cherchez trop loin de nous. Si le beau ciel de l'Italie vous charme, et vous retient encore, revenez, du moins en idée, vers cette patrie qui possède vos affections, et qui est si fière de vos succès; quittez un moment les loges du Vatican pour les appartemens de Versailles, et les fraîches nymphées de la villa Pamphili pour les bosquets de Trianon. Effacez surtout de votre esprit les souvenirs de Rome antique, et quand on vous ouvrira les cabinets du Régent, le salon de madame de Tallard ou la salle de bain de la princesse de Guémenée, ne croyez pas y retrouver, comme auprès du

mont Aventin, le temple de la *Pudicité patricienne*.

Cependant sous le règne trop court du bienfaisant et malheureux Louis XVI, la haute société vous offrira, mon cher Schnetz, bien plus de réserve et de décence, que sous le règne précédent. Vous y remarquerez la même politesse unie à plus de grâce; la même légèreté, mais peut-être aussi plus d'imprudence. Vous ne lirez pas, je crois, sans surprise, *les lettres* du chevalier de Lille, *sur la cour de France*. Quoique le temps fût déjà chargé de nuages assez sombres, on riait, on chantait encore aux approches d'une révolution menaçante, comme dans le charmant tableau de notre ami Robert, des Napolitains, dans leur insouciante ivresse, se livrent à de folâtres jeux, à la vue des sommets fumans du Vésuve.

Presque toujours proportionnés au sujet, les cadres de ces tableaux n'ont point une grande étendue. Les personnages qu'ils renferment sont, en général, de petites proportions. Quelques figures s'élèvent cependant de

beaucoup au-dessus des autres : c'est Frédéric à Sans-Souci, c'est Mirabeau qu'on aperçoit au pied de la tribune. Elles rappellent tout ce qui peut faire battre le plus vivement le cœur des hommes : la gloire et la liberté. Mais ces grands objets sont, si je puis m'exprimer ainsi, moins peints qu'indiqués sur la toile : on ne les voit encore qu'en perspective. Au lieu des graves intérêts que discute aujourd'hui notre âge, les générations précédentes ne vous offriront guère, dans cet album, que l'image de leurs travers ou de leurs plaisirs.

Puisse, mon ami, cette légère image d'un temps qui n'est plus, vous amuser et vous plaire ! Parcourez ce volume avec indulgence; et quoique vous viviez dans la cité sainte, rappelez-vous quelquefois que le tableau qui peint le mieux les mœurs, n'est pas toujours le plus moral.

F. Barrière.

RUPTURE

ENTRE

M. LE RÉGENT ET Mme DE PARABÈRE,

ET LEUR RACCOMMODEMENT.

La comtesse de Parabère, jeune, spirituelle et jolie, n'avait point encore excité les traits de la malignité, quand elle attira les regards du Régent. Son hommage suivit de près ses regards, et la comtesse l'écouta sans colère; mais, peu faite encore aux manières de la haute compagnie, elle garda dans son maintien, dans ses discours, une réserve qui le charma probablement parce qu'elle le surprit. En consentant à lui donner un rendez-vous, madame de Parabère exigea qu'un profond secret couvrît l'inconséquence de sa démarche, et le Régent promit tout ce qu'on voulut.

Il reçut, en effet, la jeune comtesse dans une maison solitaire, qu'un goût délicat avait pris soin d'embellir. Les meubles les plus élégans ornaient chaque pièce; de tous côtés, des peintures voluptueuses frappaient les yeux; les fleurs les plus fraîches embaumaient l'air de leur par-

fum, et l'heureux possesseur de ce délicieux séjour semblait n'y avoir à ses ordres qu'un pouvoir invisible. Sans trop se rendre compte du trouble qu'elle éprouvait, madame de Parabère avoua que l'amour du prince n'avait pu choisir d'asile plus charmant et plus mystérieux. Il était aimable, il devint pressant; il fut heureux. Placé aux pieds de sa nouvelle conquête, peut-être lui jurait-il encore constance et discrétion, quand il frappa des mains; les portes s'ouvrirent; dix ou douze personnes entrèrent à la fois, et le Régent, se levant alors, leur adressa ces vers en chantant :

Voici la Reine !
Mortels, c'est vous en dire assez.
Joyeux enfans de mon domaine,
Plaisirs et Jeux, obéissez :
Voici la Reine !

Et madame de Parabère, peut-être moins fâchée que surprise, fut bien forcée d'avouer une défaite qui constatait l'instant de son règne.

Cette historiette est-elle bien exacte? Je n'en saurais répondre. La tradition s'en est conservée,

du moins dans le souvenir de quelques personnes qui ont vu la cour de Louis XV. Le caractère et l'esprit du Régent la rendent assez vraisemblable: l'éclat et la singularité lui plaisaient avant tout. Il cultivait les arts ; il aimait les lettres, et faisait même assez agréablement des vers : en voilà plus qu'il ne faut pour accréditer l'aventure. Si madame de Parabère fut plus touchée de son goût pour la poésie que de sa discrétion, c'est ce qu'on ne saurait décider : mais, dès ce moment, elle ne fut plus la même. Elle brûlait en secret d'une ardeur extrême pour les plaisirs; elle était vive, légère, capricieuse, hautaine, emportée : le séjour de la cour et la société du Régent eurent bientôt développé cet heureux naturel. L'originalité de son esprit éclata sans retenue : ses traits malins atteignaient tout le monde, sans même excepter le Régent; et dès-lors elle devint l'âme de tous ses plaisirs, quand ses plaisirs n'étaient point des débauches. Il faut ajouter qu'aucun vil intérêt, qu'aucune idée d'ambition, n'entrait dans la conduite de la comtesse. Elle aimait le Régent pour lui ; elle recherchait en lui

le convive charmant, l'homme aimable, et se plaisait à méconnaître, à braver même le pouvoir et les transports jaloux du prince.

Ce mélange de malice et de grâce, de tendresse et d'emportement, ne la rendait que plus séduisante à ses yeux. N'abusa-t-elle jamais du pouvoir que lui laissait usurper un prince trop facile et trop esclave de ses penchans? Je voudrais pouvoir l'affirmer; mais la vérité m'oblige à rapporter une anecdote que nous a conservée Duclos. J'adoucirai seulement la franchise un peu cynique de ses expressions.

On préparait le sacre de l'abbé Dubois : ce scandale ecclésiastique présenta, comme on sait, le plus beau spectacle. Le duc de Saint-Simon, qui se vantait d'être le seul homme titré que l'abbé Dubois eût assez respecté pour l'excepter de l'invitation, offrit au prince de s'y trouver, si le prince voulait assez se respecter lui-même pour n'y point aller. Le Régent y avait consenti; mais la comtesse de Parabère exigea qu'il allât au sacre. Il lui en représenta l'indécence; elle en convint, mais elle ajouta : « Dubois saura que

« nous avons passé cette nuit ensemble. Il s'en « prendra certainement à moi de vous avoir dé- « tourné, et, avec l'ascendant qu'il a pris sur « vous, il finira par nous brouiller. » Le Régent essaya de la rassurer sur ses craintes, et la traita de folle. « Folle tant qu'il vous plaira, lui « dit-elle; mais vous irez, ou je romps avec « vous, ne fût-ce que pour ôter à l'abbé le plaisir « de nous désunir lui-même. » Le Régent, dit Duclos, alla donc, du lit de madame de Parabère au sacre de l'abbé Dubois, afin que toute sa journée se ressemblât. [1]

Mais comment, par quelles raisons, dans quelles vues, le prince, qui réunissait en lui les dons les plus heureux, et le germe des plus grandes qualités, pouvait-il se laisser gouverner

[1] C'est cette même comtesse de Parabère dont le Régent voulut avoir le portrait, et qu'il fit peindre... en Minerve. Il faut convenir que ce prince ne pouvait mieux déguiser son amour. Ce tableau se voit encore dans la galerie de M. le duc d'Orléans : madame de Parabère est charmante, mais dans ses traits et dans son maintien l'on ne saurait retrouver la déesse de la Sagesse.

par une maîtresse qui le trompait, par un ministre dont l'élévation scandaleuse avilissait à la fois et la pourpre et le trône? C'est ce que le morceau qu'on va lire fera connaître. Les secrets de l'homme d'État vont se trahir dans les intrigues d'un boudoir : et quelles intrigues! Que de ressorts mis en jeu! que d'art! que d'activité! que d'adresse! Il en fallut bien moins au Régent pour annuler le testament du grand Roi que pour punir ou ramener une infidèle. Cependant, au milieu des faiblesses de l'amant et des déréglemens du prince, on reconnaît encore celui que son affabilité, sa gaîté vive, sa pénétration, une éloquence naturelle, des grâces séduisantes, un don particulier de plaire et de charmer, rendaient agréable et cher, même à ceux qui l'ont jugé le plus sévèrement.

Entrons donc avec lui dans les appartemens de madame de Parabère. La scène est vive, et l'intrigue est galante : mais il y a plaisir à voir de quels soins importans sont parfois occupés ceux qui gouvernent des empires.

RUPTURE

ENTRE

M. LE RÉGENT ET Mme DE PARABÈRE,

ET LEUR RACCOMMODEMENT.

Il y avait déjà du temps que M. le Régent voyait madame de Parabère très familièrement, lorsqu'il lui dit un soir : « Savez-vous, ma belle, que mes amis ne cessent de m'assurer que tu ne m'aimes pas trop? — Ma foi, monseigneur, répliqua-t-elle, je ne sais ce qui leur paraît assez ou trop en amour; pour moi, j'ai toujours senti qu'on aime tout-à-fait, ou point du tout. — Ha, ha! ma chère, point de milieu? Mais il me semble pourtant qu'une femme doit tenir à ce qu'elle a donné, et même à ce qu'elle a laissé prendre : il me semble aussi que la société im-

pose des procédés, sinon des devoirs, que... — J'espère, dit-elle en interrompant M. le duc d'Orléans, vous entendre parler bientôt de réputation; vous vous y connaissez, et pouvez assurément faire les honneurs de la mienne. — Eh! pourquoi pas, s'il vous plaît, madame? n'ai-je pas contribué à vous donner celle d'avoir infiniment d'esprit? d'être parfois plus aimable que personne? Et pouvais-je disconvenir, avec les gens qui vous connaissent, que vous êtes trop souvent aussi capricieuse, hautaine, insupportable. — Pourquoi, monseigneur, me supportez-vous? est-ce ma faute, à moi, d'être ce que je suis? en puis-je mais? Il fallait bien que mon caractère préparât ma réputation; qu'y faire? Mais qu'aurez-vous à me dire, quand vous verrez ma réputation soutenir à son tour mon caractère? Je les laisserai l'un et l'autre aller leur train. Mon caractère est à moi, l'opinion publique n'est à personne. Aussi-bien, depuis la mort de la feue reine,

madame de Maintenon, dont le mérite fit crever d'ennui votre oncle Louis XIV, Votre Altesse Royale a donné un si libre cours à l'opinion, qu'on ne sait plus où la trouver.

« Si elle semble s'éloigner assez souvent de moi, reprit M. le duc d'Orléans, elle y revient sans que je l'appelle; elle sent le besoin de reprendre, près de moi, la force qu'elle perd en courant le monde. Vous en devriez douter moins qu'un autre, vous que mes bontés, vous que ma protection... — Où donc est la mouche qui vous pique, monseigneur? et pourquoi me parler de *vos bontés*, de *votre protection?* Qui doute, sous les cloches de Notre-Dame, que vous ne soyez une personne sacrée? Qui doute, dans le ressort du parlement de Paris, dont vous n'aimez cependant pas les remontrances, que vous ne soyez le centre de l'autorité souveraine? Sans que cela soit fort clair, cela est pourtant si certain, et si respectable, que moi, très indigne de *vos bontés,*

de *votre protection*, je supplie Votre Altesse Royale de permettre à sa très humble servante de s'éloigner de ses grandeurs, faveurs et hauteurs. — Coquine, tu me donnes donc mon congé? — Je vous demande le mien, monseigneur. J'ai cru, j'ai voulu vous plaire... Loin de m'en défendre, insensée que j'étais! j'en fis ma gloire; mais je pense que nous pourrions convenir, entre quatre yeux, que cette gloire est devenue mon tourment et le vôtre. Quittez-moi, renvoyez-moi, monseigneur, si vous voulez: enfin, que sais-je? Mais séparons-nous? — Non pas, madame, avant de m'être vengé de vos trahisons, de votre perfidie. — Eh bon Dieu! monseigneur, vous me traitiez tout à l'heure comme le Grand-Turc, et vous parlez maintenant en céladon amoureux et désespéré. A qui Votre Altesse Royale en a-t-elle? — A vous, indigne créature. — Comment? des injures, monseigneur! — Des reproches trop mérités. — Et pourquoi,

et comment mérités? — Tu as donc pensé, malheureuse! que je ne te parlerais jamais de Beringhen? Il fallait du moins m'empêcher d'apprendre qu'au lieu de venir souper hier avec moi, et de te mettre au lit toute malade, tu te mis à table et au lit avec Beringhen; et..... — Depuis notre liaison, je fus toujours aussi loin de vous en faire un secret qu'une confidence : je m'en cachais trop peu pour que vous puissiez me reprocher aucune feinte. — En effet, vous êtes franche, très franche! — Du moins, reprit - elle, je ne suis pas fausse. Je l'ai dit et redit cent fois à Votre Altesse Royale, ses faveurs ressemblent trop à d'insultans caprices; ses prostituées rendent son commerce insupportable à toute autre femme qu'elles. Vous ne me demandâtes jamais mon cœur; vous ne saviez plus ce que c'est. Je l'ai donc conservé... — Comme un trésor apparemment? — Oui, monseigneur, car si je le retrouve dans mon sein au milieu des

repentirs, qu'ai-je à regretter? De ne pouvoir pas toujours donner le nom de faiblesse à mes égaremens ; je veux donc me réconcilier avec lui.

« Oui, s'écria le Régent, je le vois bien, tu veux faire la paix avec ton cœur ; à merveille ! Mais, pour te réconcilier avec toi-même, prétends-tu te brouiller avec moi ? — Je vous demande vos dédains, monseigneur, et même votre disgrâce, s'il faut acheter à ce prix ma liberté? — Pour te rendre libre, il faudrait peut-être que je fisse tes noces avec Beringhen ? — Mes noces avec Beringhen! je n'y pensais pas, car de semblables idées ne viennent qu'à vous. Vous avez dans l'esprit des coups de lumière qui nous illuminent dans nos ténèbres. Rien ne serait plus digne de vous. Ces noces feraient un effet merveilleux dans le monde, elles prouveraient votre incroyable supériorité et votre totale indépendance des préjugés que respectent les sots. En vérité,

plus j'y pense, plus je sens que vous en devriez faire la joyeuse et spirituelle cérémonie; fiançailles, festin, coucher : comme cela sera singulier et brillant! Qu'auraient à dire vos railleurs? Pas le mot, car vous rirez le premier. — Vrai Satan! tu me tentes; tu me prends par mon faible. — Loin de là, monseigneur, je m'adresse de front à votre caractère, à votre esprit, à votre goût pour les choses rares... — Veux-tu te taire! — Me taire? et comment me taire, lorsque d'un mot vous remplissez ma mémoire de souvenirs charmans, et me faites comparer mes noces à ce qu'on connaît de plus piquant en ce genre. Nous l'emporterons un jour, je vous en assure, vous sur Charles VII, et moi sur la belle Agnès. Mais pour comparer quelque chose aux noces que vous projetez, vous auriez beau chercher dans votre histoire de France, il vous faudra recourir à celle des douze Césars; et, si vous illustrez ainsi vos débauches, je vous pro-

mets de faire consentir Beringhen à tout. —Tu m'en donnes le désir, reprit le Régent, et m'en ôtes la force. Je te déteste plus que jamais, et ne t'aimai jamais autant. — Oh! pour le coup, monseigneur, je n'y tiens plus : ceci est trop fort. Je vous ai proposé tout ce que vous pouviez attendre de moi. Il s'agissait de votre repos et du mien, rien n'eût été impossible; j'eusse donc exécuté le projet que vous m'avez paru concevoir, et auquel probablement je n'aurais jamais applaudi si je n'avais eu l'étrange honneur de vivre avec Votre Altesse Royale! mais toute Royale qu'elle soit, je lui déclare qu'elle peut m'enfermer, mais non pas me contraindre à rester avec elle. C'est ici que je suis esclave, partout ailleurs je me croirai libre. — Tu ne le seras plus du moins, reprit le Régent, d'attendre Beringhen, car je viens de l'exiler à Dijon. »[1]

[1] Beringhen, après la mort du duc d'Orléans, eut la charge de premier écuyer du Roi. Cette charge

A ces mots échappés de la bouche de M. le Régent, madame de Parabère étouffe de rage, se débarrasse du Régent, et disparaît. M. le duc d'Orléans ayant repris ses sens et devenu peu à peu maître de lui-même, en pensant qu'il était celui de madame de Parabère, va trouver ses convives qui l'attendaient pour souper. « J'arrive tard et fort triste, leur dit-il; M. de Saint-Simon s'en est donné pendant deux heures: je n'ai pu m'en défendre. Jamais son éloquence ne m'a tant fatigué : ce qu'il m'a dit me tracassera tout ce soir, je vous en préviens, ainsi restez à table, mais envoyez-moi coucher avant minuit; vous êtes aujourd'hui trop bonne compagnie pour moi. »

Tout cela pouvait être, et personne par

était dans sa famille depuis la régence d'Anne d'Autriche. Il est probable cependant que Beringhen ne l'eût pas obtenue du vivant du prince; on en devinera facilement la raison.

conséquent ne se douta de rien; mais tout le monde allait savoir le lendemain ce qu'on ignorait la veille. Aussi le Régent est-il à peine rentré, qu'il envoie prier le chevalier de Brissac de venir lui parler. « Je n'y pouvais plus tenir, lui dit-il en allant au-devant de lui, j'avais besoin de me jeter dans tes bras. La société de mes bons amis est railleuse et cruelle : nous ne sommes pas encore venus à bout de te gâter totalement, mon pauvre chevalier; ta tournure de paladin me fait croire qu'une bonne fée te sauve de nos maléfices. Tâche de me sauver de moi-même, de me consoler, de me conduire. Je viens d'avoir une scène épouvantable avec madame de Parabère; ce qui lui a passé par la tête, ce qu'elle m'a dit est inconcevable.... Dès qu'elle a su que je venais d'exiler Beringhen, elle m'a quitté écumant de rage; j'ai envoyé bien vite savoir si elle était rentrée chez elle, on m'a dit que non. On en revient encore; elle n'est pas de re-

tour. Où sera-t-elle allée? que fait-elle? j'apprendrai demain matin sans doute où elle aura couché; mais tout cela me fait tourner la tête. Si tu savais, mon cher Brissac, ce qu'elle m'a proposé, ce qu'elle m'a dit, comme elle m'a traité.... Je la déteste, mais je suis tellement accoutumé à ses poisons, qu'au lieu de me tuer, ils me font vivre. — Hé bien! monseigneur, que faut-il faire? — Je l'ignore moi-même, j'en saurai demain davantage. Viens de bon matin, mon cher Brissac; je te dirai ce que j'aurai appris, et parmi mes tentations, mes résolutions, tu m'empêcheras d'exécuter la plus mauvaise. »[1]

« Je t'attendais, dit M. le Régent au chevalier de Brissac en le voyant arriver le lendemain matin : elle n'a pas couché chez

[1] Jean-Paul-Timoléon Cossé de Brissac, qui joue dans ce singulier drame un rôle à la fois aimable et noble, avait été d'abord chevalier de Malte, et s'était distingué contre les Turcs en 1717. Après avoir quitté le service de mer, il revint en France, et mon-

elle; tu connais ses allures, va voir ce qu'elle est devenue. — Mais, monseigneur, lui dit Brissac, il est de bonne heure pour faire des visites aux dames. — C'est vrai, dit le Régent; hé bien! envoie ton grison Lafleur chez la Parabère, voir ses gens, ses femmes : il est l'ami de la maison, il reviendra te dire ce qu'il aura su de son côté, et toi, plus tard, tu passeras chez la Miremont. J'ai pensé dix fois cette nuit envoyer chercher cette intime de ma vilaine, mais tel est l'effet de l'amitié que tu me fais éprouver pour toi, mon cher Brissac, que je n'ai rien voulu entreprendre sans toi. Tu viens à moi, tu m'offres tes secours, j'ai voulu les attendre; va, pars vite : tu peux être ici avant cinq quarts d'heure, et peut-être moins. »

tra dès-lors, à la cour du Régent, ce ton de politesse, mais aussi ce caractère de franchise et de loyauté chevaleresque, qu'il conserva jusque dans l'âge le plus avancé.

En effet, le Régent voyant revenir Brissac beaucoup plus tôt : « Tu sais donc déjà tout? lui dit-il; que sais-tu? — Qu'en sortant d'ici, monseigneur, elle est allée chez elle prendre sa cassette, et donner ordre à Félicité, sa femme de chambre favorite, de faire un paquet de hardes; qu'ensuite elles sont allées chez madame de Miremont, et qu'à une heure du matin, elles en sont parties pour Dijon, dans une chaise de poste à deux. — Je m'en doutais, dit le Régent; mais la colère ne m'eût-elle pas arraché de la bouche le mot d'exil, elle eût appris, en me quittant, que Beringhen était exilé; il n'aura pas manqué d'informer ses amis qu'il est exilé à Dijon.... Comme elle va triompher de ma personne, de mon pouvoir, de ma vengeance! Quelles délices pour elle! malheureux que je suis! je n'en goûtai jamais de semblables.... mais quelle histoire!... qu'en dira Paris? qu'en dirai-je moi-même à mes intimes? Combien il est bizarre que

je me sente dans l'embarras avec ce coquin de Dubois, devant lequel je me mis si souvent à l'aise. Quelle situation! que dire? que faire? comment m'en tirer?

« Je vois un moyen, dit Brissac. — Un moyen de me tirer d'embarras? dit le Régent. — Ma foi oui, monseigneur, de vous en tirer bien, très bien, à merveille, d'une manière très raisonnable et fort brillante. Mettez votre maîtresse aux Madelonnettes, et votre premier ministre à Bicêtre. — Ah! bon homme, reprit le duc d'Orléans, tu as raison, cent fois raison; tu me dis ce que j'ai souvent pensé, tu me conseilles ce que j'ai voulu souvent exécuter. Mais, impossible! impossible! — Comment, monseigneur! il vous aura été possible de prendre pour maîtresse une franche et méchante catin! de faire cardinal le plus scandaleux des prêtres! de choisir votre premier ministre entre les plus malhonnêtes gens de France, et quand cette canaille vous tour-

mente, vous rend malheureux, vous ne pourrez pas l'en punir? Permettez à Brissac de vous le dire, monseigneur, votre faiblesse pour ces gens-là est cent fois moins excusable que tout ce qu'on ne leur pardonne pas. — Viens m'embrasser, mon brave et loyal Brissac; crois, ne doute point que Boulainvilliers et Saint-Simon surtout, ne m'en aient dit autant; mais impossible, impossible, te dis-je. Le duc de Saint-Simon t'expliquerait cela s'il voulait; car ce que je sais encore mieux que lui, il ne l'ignore pas tout-à-fait. Je ne saurais maintenant te faire cette triste confidence, mais je te la promets aussitôt que tu m'auras rendu à moi-même; ne pense en ce moment qu'au parti que je dois prendre.

« Veux-tu aller à Dijon? — Qu'y dire? qu'y faire? reprit Brissac. — Je crois en effet que tu as raison, lui répondit le Régent; il faut te ménager, te réserver pour me rendre le service que j'attends de toi

seul.... Je vais exiler à son tour mon infâme. Elle ne sera plus demain au soir à Dijon, mais sur le chemin de sa terre en Normandie. C'est là, mon cher Brissac, que pour me donner ma liberté, tu iras de ma part lui offrir la sienne. — Comment! reprit Brissac, tout cela est déjà vu, voulu, conclu? vous allez vite en affaires, monseigneur! — Ah! sans doute, mon cher Brissac, le pouvoir suprême est-il bon à autre chose? il faut bien que ses abus me dédommagent parfois de ses ennuis continuels. — Ainsi donc, monseigneur, malheur à qui vous déplaît, et même, à votre compte, à qui vous console. Vous me mettez fort à l'aise vis-à-vis de vous! — Sans doute, reprit le Régent, car je ne te dissimule rien. Tu veux avoir mon secret; hé bien! en voilà déjà une partie, et tu l'auras tout entier, dès que j'aurai le temps de te parler sans aucune réserve. Mais laisse-moi jouir un peu de la tranquillité que tu me

fais entrevoir, laisse-moi déjà sentir le prix de ton amitié et t'en remercier avec transport.... tu m'as donné un excellent conseil! — Un excellent conseil! reprit Brissac, je vous ai conseillé tout autre chose que ce que vous allez faire. — Oui sans doute, reprit alors le Régent, tes paroles ont exprimé un autre projet; mais tes regards, ton maintien, m'ont bien convaincu que tu voulais me secourir, me servir, n'est-ce pas? hé bien! ta présence a suffi pour m'inspirer le seul parti qui me convienne; je vais l'exécuter. Reviens dîner seul avec moi. Peut-être t'emmenerai-je ensuite attendre à Versailles le temps nécessaire pour recevoir des nouvelles des voyageurs.... J'ai besoin de la contrainte de Versailles pour m'y sentir moins gêné qu'ailleurs. Ce sera donc la première fois qu'au lieu de fuir l'ennui, j'irai le chercher! — Quel dommage! reprit Brissac; que de talens perdus! — Et qu'en faire, mon pauvre garçon? reprit le Régent:

je te conterai tout cela; il est bien juste que je t'ouvre mon cœur, puisque vous y versez le baume salutaire d'une bonne et franche amitié. Mais laissez-moi donner des ordres, et m'habiller ensuite. Revenez à deux heures; passez par mon petit escalier; vous ne rencontrerez personne, nous dînerons tête à tête. »

Brissac étant revenu, « On est déjà, lui dit le Régent, sur la route de Dijon, et madame de Parabère sera bientôt sur celle de Normandie.... Mais mangeons un morceau, et partons pour Versailles. J'ai fait dire à Dubois de travailler à Paris, d'y attendre mon retour, d'y préparer un gros portefeuille. Je n'ai voulu voir ni Brancas [1], ni Canillac; j'ai écrit deux mots au duc de Nevers, et lui

[1] Le duc de Brancas vivait à la cour du Palais-Royal dans la familiarité la plus intime; mais au milieu même de ses désordres, le Régent avait su tracer une ligne de démarcation entre ceux qui

ai mandé que j'allais à Versailles, et peut-être pour y passer quelques jours. Je l'ai fait dire aussi au duc de Saint-Simon, en ajoutant qu'il ne tenait qu'à lui de venir me voir, *à la cour*. Mangeons vite un morceau, et partons. Qui m'eût dit autrefois que j'eusse quitté Paris pour Versailles avec autant d'empressement, je ne l'eusse, ma foi, pas cru. Voilà ce que c'est que de vivre, mon cher Brissac! la vie apprend qu'il ne faut jurer de rien. — Ma foi, lui répondit Brissac, je ne crois pas que la mienne m'apprenne jamais cela, et dussiez-vous vous moquer de moi, je vous réponds que je jurerais fidélité à ma maîtresse, sans craindre de me parjurer tant qu'elle me serait fidèle. »

C'est en causant ainsi qu'ils se trouvèrent à Versailles, où Brissac ayant suivi et laissé

avaient part aux affaires et les compagnons de ses plaisirs; ce qui faisait dire spirituellement au duc de Brancas : *J'ai beaucoup de faveur, et n'ai nul crédit.*

le Régent chez le Roi, alla faire quelques visites, et vint le soir chez madame de Ventadour, où il rencontra madame la duchesse de Duras.

« Il est donc vrai, lui dit madame de Ventadour; M. le Régent couche à Versailles, y reste demain, et vous y amène au lieu du Cardinal ou d'un ministre? Allez-vous bientôt entrer au conseil? — On le dit fort, madame la duchesse, reprit Brissac, et beaucoup trop ce me semble pour que M. le Régent en vienne à son honneur. — Et pourquoi pas? reprit madame de Ventadour; n'est-il pas venu à bout de faire Dubois cardinal? — Oh! reprit madame la duchesse de Duras, je ne trouve pas que ce soit la même chose : car Dubois, cardinal, a fait rire : et Brissac, ministre, ferait peur. — Mais, reprit madame de Ventadour, quand le maréchal de Villeroi enleva au maréchal de Catinat le commandement de son armée, tout le monde eut peur aussi, et nous avons

vu cela se passer sous Louis XIV. C'est un grand exemple pour son neveu. Ainsi, le plus sûr pour nous, madame la duchesse, est dès ce moment de demander à Brissac ses bontés. Pensez-y un peu sérieusement, et vous serez de mon avis. — Oui-dà, reprit madame la duchesse de Duras, nous ferons bien de nous envoyer écrire chez Brissac. — Cela serait fort habile, répondit Brissac; car je ne sais pas trop où je coucherai. M. le Régent m'a pourtant dit qu'il me donnerait une chambre, mais où? Je n'en sais rien; et me voilà sans avoir appris ou pu deviner ce qu'il veut faire ici de moi. — Hé bien! reprit madame de Ventadour, madame la duchesse de Duras et moi, qui sommes, comme on dit, de vieilles et fines mouches, nous allons vous apprendre le secret du Régent; écoutez : Son départ de Paris, et son séjour ici, est pour la cour de Versailles l'annonce d'une grande aventure à la cour du Palais-Royal. — Sans doute, reprit madame

de Duras, il est clair que M. le Régent a eu le malheur de tomber dans la disgrâce de quelque illustre coquine : et que pour en cacher la honte à Paris, il vient montrer sa puissance à Versailles.

« Comment, reprit Brissac, savez-vous cela ? — Qui que ce soit ne nous en a dit un mot, continua madame de Duras ; mais nous ne sommes pas moins sûres d'en être parfaitement instruites. — Je vois, reprit Brissac, que, sans tirer les cartes, vous allez dire la bonne aventure de M. le duc d'Orléans et la mienne. Celle-ci est très bonne pour moi, puisqu'elle me procure, ce me semble, le bonheur de vous amuser ; mais puisqu'il en est ainsi, apprenez-moi donc pourquoi je suis à Versailles ; pourquoi M. le Régent n'y a pas mené toute autre personne que moi, et surtout un ministre, car y restant deux jours, il doit y donner quelques signatures ; et vous me voyez réellement étonné qu'il n'ait point amené ici le Cardinal. — Mais,

reprit madame de Ventadour, au lieu de venir travailler ici, s'il y venait danser? — Oh! dit madame de Duras, le Cardinal est bon à tout; il est bien vrai que s'il nous priait de danser une contredanse, nous pourrions bien ne pas aller en mesure avec lui; mais ce n'est pas tout cela. M. le Régent n'a pas douté qu'en vous laissant à Paris, vous ne vous occupiez à raccommoder ses affaires et ne les gâtiez encore plus : il les a donc confiées à Dubois, sachant bien que si Dubois, en sa qualité de coquin, voudrait les rendre pires, il est obligé, en sa qualité de ministre, de les rendre bonnes. — Ainsi indépendamment de vos premières bontés pour moi, vous ne dédaignez pas, reprit Brissac, de me paraître infiniment aimables! j'en suis déjà confus; mais vous ne sauriez croire combien ce que vous me dites me paraît extraordinaire et curieux. Vous êtes assurément les dignes héritières des druides vos ancêtres; vous devinez l'avenir.

« Nous le voyons, dit madame de Ventadour, et ne le devinons pas. Aussi ce que nous vous disons, est-il vrai, sans exister peut-être en ce moment; mais comme tout est présent pour nous, vous ne sauriez vous croire trompé que de quelques heures sur le cadran que vous regardez sans cesse, et sur lequel nous ne jetons jamais les yeux. Voilà ce que c'est, Brissac, que d'être de la vieille cour. — Permettez-moi l'une et l'autre, reprit Brissac, de tomber à vos genoux et de les baiser. Je vous voyais tout à l'heure sortir des forêts de la Gaule, vous me transportez maintenant au milieu de la cour de Louis XIV. Bon Dieu! quel siècle! — Sans doute, reprit madame de Ventadour, c'est à la cour qui forma ce siècle, quoi qu'on en puisse dire, que Molière trouva son *Misanthrope* et son *Tartufe*; que Racine vit les jeunes princesses, modèles d'une telle perfection qu'il n'avait pas d'exemple sur le théâtre, et qu'il

y reste sans imitation. C'est à la cour de Louis XIV que Bossuet, Condé et Turenne se rencontrèrent. Les grands hommes font naître les grands événemens, lesquels à leur tour préparent les grands écrivains. On ne saurait dire que des sottises sous le règne d'un sot, et que des extravagances sous le règne d'un extravagant : il n'est permis qu'aux savans d'avoir toujours le sens commun, parce que, heureusement pour les sciences, rien n'est plus étranger à l'histoire du monde que celle de la terre et du ciel. — Cela est si vrai, reprit madame la duchesse de Duras, qu'on ne sait ce qu'on dit quand on ne sait plus ce qu'on fait, et cela devient plus difficile à savoir à mesure que l'on connaît davantage M. le Régent. Il rend inconcevable ce qu'on voit et ce qui se passe; car on ne saurait douter qu'il ne soit appelé à remplir les plus hautes destinées. Valeur, esprit, talent, bonté, séduction; qu'attend-il pour faire usage de tout cela?

« Il semble, en effet, reprit madame de Ventadour, que tout lui soit égal, jusqu'à ce qu'il soit le maître de tout changer. Mais qu'il y prenne garde : gare qu'il n'arrive à son système politique la même chose qu'à son système de finance. J'ai fort bien compris ce que Mélon et Du Tot m'en ont dit. On n'avait à craindre que la cupidité publique. M. Law ne pensa qu'à l'exciter, et M. le Régent ne put résister à ce torrent d'espérances et d'illusions. Les chiffres ne font pas tout en finances... — Et encore moins en politique, reprit madame de Duras ; aussi ne sais-je ce que M. le duc d'Orléans médite. Je craindrais presque pour la France; on dirait qu'il en prépare la ruine. Il a répandu autour de lui une dissipation dans les mœurs et dans l'esprit, à laquelle rien ne résiste, et par conséquent avec laquelle rien ne subsiste long-temps : c'est à peu près mot pour mot ce que notre ami M. de Saint-Simon me disait encore il n'y a pas huit jours.

« C'est ce qu'il me disait aussi, ajouta madame de Ventadour, et à propos de ses propos, il faut que je vous raconte ce qui lui passa par la tête à la suite d'une conversation sur tout cela. Il se lève tout à coup, se met à la cheminée devant moi, n'ouvre pas la bouche, me regarde long-temps, et puis me dit : « Madame la duchesse, en votre qua-
« lité de gouvernante des enfans de France,
« ne pourriez-vous pas battre M. le duc d'Or-
« léans? — Hélas! lui dis-je, je ne demande-
« rais pas mieux de traiter le neveu en fils de
« famille. Dieu veuille qu'en connaissant les
« charmes et les défauts de son esprit, je ne
« pénètre point les secrets de son caractère;
« mais je tremblerais que pour le corriger,
« mes efforts ne fussent aussi impuissans que
« les vôtres. » Pour vous, mon cher Brissac, continua-t-elle, aimez-le, car il est bien aimable, et servez-le, car il mérite bien d'être servi par un brave jeune homme comme vous. — Si vous croyez seulement, reprit

Brissac en prenant congé d'elles, avoir enchanté ma raison, je vous assure que vous avez fait encore plus d'impression sur mon cœur. Puissé-je vous apprendre un jour combien ce que j'ai l'honneur de vous dire est véritable ! »

M. le duc d'Orléans sachant Brissac revenu dans sa chambre, lui fait dire de descendre dans la sienne. « Pourquoi, lui dit-il, n'es-tu pas entré tout de suite chez moi ? — Ma foi, dit Brissac, j'allais faire annoncer à Votre Altesse Royale que j'ai la migraine, et que j'allais boire de l'eau chaude et me coucher. — Tu n'aurais pu dormir, lui répondit le Régent ; il faut donner quelque chose à boire et à manger à la migraine : c'est un axiome de l'abbé de Chaulieu et de La Fare : on les croyait ivrognes et gourmands, pas du tout ; ils étaient sujets à la migraine, et s'en guérissaient à table. J'ai ici de la tisane de Champagne, voilà celle qu'il faut encore aux gens qui se portent bien ; car, pauvres hu-

mains que nous sommes, nous avons toujours besoin de remèdes. J'ai donc partout de cette tisane, et nous en boirons en mangeant un poulet; ensuite nous irons nous coucher comme des poules, le morceau dans le bec. Je viens de me baigner, je m'en trouve bien; je suis moins agité, et j'espère dormir un peu. — Et moi, beaucoup, reprit Brissac. — Hé bien! lui dit le duc d'Orléans, préparons-nous au sommeil. Fais-moi de la morale, tu m'ennuieras, je bâillerai bientôt, tu bâilleras à ton tour, et nous ronflerons en nous mettant au lit. »

Le chevalier de Brissac évita donc ainsi les questions de M. le duc d'Orléans, et surtout il évita de lui parler de la conversation qu'il venait d'avoir, avant d'en trouver une occasion favorable.

Le lendemain arrivé, M. le duc d'Orléans reçoit toute la cour, monte chez le Roi, le suit à la chapelle, revient à son dîner, partage de la manière la plus aimable les soins

que madame de Ventadour et M. de Villeroi prenaient de sa jeunesse trop languissante; retourne chez lui, y donne un grand dîner, et fait entrer ensuite successivement les ministres dans son cabinet; va le soir rendre une visite à madame de Ventadour, rentre chez lui pour y recevoir les belles dames et leur donner à souper, est poli avec les hommes, galant avec les femmes, et leur propose enfin un bal pour le lendemain. « Si vous avez la bonté, leur dit-il, de vous rendre chez moi à six heures, vous y trouverez le Roi : il n'aura pas encore l'honneur de danser avec vous, mais vous lui donnerez déjà une fête; nous souperons ensuite, et à minuit le bal commencera pour nous. »

Chacun se regardait et le regardait; on en était charmé. Jamais il n'avait joui du plaisir d'étonner et de plaire autant; enfin, lorsqu'à sept heures du matin, le bal étant fini, Brissac et le Régent restèrent seuls l'un devant l'autre : « Qu'en penses-tu, dit-il,

mon cher Brissac? — Monseigneur veut-il le savoir franchement? — Franchement, dit le Régent. — Hé bien! reprit Brissac, je n'y comprends rien; mais je suis dans l'enchantement. A qui en avez-vous donc? — Je gagne ainsi, reprit le Régent en haussant les épaules, le temps du retour de mon courrier. Il a bien fallu occuper la cour de plaisirs pour l'empêcher de s'occuper de mes ennuis; mais ils vont finir, j'espère; nous allons tout de suite à Paris. Mon homme y doit être de retour au plus tard dans quelques heures, et en l'attendant nous sommes assez fatigués pour dormir un peu, sans avoir besoin de bâiller comme à notre tête-à-tête d'hier; n'est-il pas vrai? Tu coucheras dans le lit de ma chambre de bains, et dès que mon courrier me réveillera, je te ferai appeler. »

Tout cela étant exécuté, et le courrier étant arrivé, M. le Régent dit à Brissac en se réveillant : « Hé bien! madame de Para-

bère était à Dijon avec Beringhen. Elle a fait le diable : mais la voilà exilée dans sa terre en Normandie ; elle y est arrivée sans s'arrêter un moment, m'a-t-on dit, et dans un état horrible ; que faut-il faire ? — Ma foi, monseigneur, je vous le demande. — La secourir d'abord, reprit le Régent, la consoler ensuite, puis la ramener. — Voilà bien des choses, Monseigneur, pour m'en charger : vous la dites malade, je ne suis pas médecin ; vous la dites désolée, votre abbé d'Alègre la consolerait mieux que moi. Ce que je ferais mieux que personne, c'est de vous la ramener d'un trait. Mais voudra-t-elle partir, me suivre, arriver ? Je n'en crois rien. Si vous me voyez arriver sans elle, vous croirez sans doute n'avoir aucun reproche à faire à mon dévoûment pour Votre Altesse Royale ; mais bien à mon esprit, mais bien à mon adresse. — Croyez, mon cher chevalier, reprit le Régent, que personne ne réussira, si vous ne réussissez pas. — Ce

que je crois, monseigneur, c'est que vous vous moquez de moi, et ce n'est pas trop l'occasion. — Je ne prétends pas, répliqua le Régent, que tu fasses des vers comme Chaulieu, et que tu parles comme Brancas ou Nevers; mais si madame de Parabère n'a pas plus d'esprit qu'eux tous, aucun d'eux n'en a autant qu'elle, et par conséquent ne saurait la battre en employant les mêmes armes. D'ailleurs, elle n'aime aucun d'eux, et les estime encore moins; mais elle vous fait l'honneur ainsi qu'à Saint-Simon de vous détester. Elle m'a souvent dit de toi qu'elle doutait que nous vinssions bout de vous. *Il est sévère pour moi,* ajoutait-elle, *mais plein d'honneur.* Si quelqu'un peut réussir auprès d'elle, c'est donc toi, mon cher Brissac; elle saura, en te voyant, tout ce que tu peux lui dire. Ainsi parle beaucoup ou peu, c'est égal. Elle ne s'attend pas non plus, qu'en te remettant une lettre pour elle, je lui aie préparé le plaisir de la déchi-

rer devant toi. Mais, en une fois comme en mille, je suis sûr qu'elle te parlera, et je veux savoir ce qu'elle t'aura dit.

« C'est donc là tout, monseigneur? reprit Brissac. — Oui, tout, lui répondit le Régent; tout, absolument tout. Ainsi tu peux partir demain matin. Combien faut-il pour arriver là? huit ou neuf heures au plus; vous souperez ensemble. Si tu reviens le lendemain, je compterai sur une grande colère de la dame; si tu restes un jour, je serai tenté de croire que tu l'as rendue douce comme un mouton : ainsi reviens le lendemain si tu n'as rien gagné, et reste si elle t'y engage. — C'est donc absolument tout, monseigneur? — Oui, d'honneur, mon cher chevalier, lui dit le Régent en l'embrassant. J'espère ne te revoir que le troisième jour; s'il en est ainsi, vous aurez encore dîné avec elle : je ne t'attendrai donc que de onze heures à minuit, et tu me trouveras seul dans mon cabinet. »

Le troisième jour arrivé, et minuit pas encore sonné, Brissac était chez le Régent. « Hé bien! mon cher chevalier, comment est-elle? Que t'a-t-elle dit? J'avais peur de te revoir hier. Que vas-tu m'apprendre? — Plusieurs choses, reprit Brissac; mais Votre Altesse Royale veut-elle tout savoir, ou seulement ce qu'il faut qu'elle sache? — Je veux, lui dit le Régent, tout apprendre. — Hé bien! monseigneur, à peine annoncé dans la maison, Félicité vint à ma rencontre : « Ah! c'est vous, monsieur le chevalier, me « dit-elle; madame, en entendant une chaise « de poste arriver dans la cour, craignait que « ce ne fût tout autre. Va voir, Félicité, « m'a-t-elle dit, si c'est Canillac, Brancas ou « La Fare. Je vais dire à madame que c'est « vous : vous la trouverez très souffrante « dans son lit. — La fièvre? dis-je. — Non, « pas tout-à-fait, reprit-elle, mais de l'agi- « tation. Cependant depuis son retour elle « ne parle presque plus. Elle m'appelle sou-

« vent, quoique je ne bouge de sa chambre;
« j'arrive à son lit; j'étais là, lui dis-je, ma-
« dame. — Mets-toi plus près de moi, Féli-
« cité; prends une chaise, appuie-la contre
« mon lit, reste-s-y. Et puis elle se retourne
« de l'autre côté, et ne dit plus le mot. —
« Prend-elle quelque nourriture? lui de-
« mandai-je. — Elle mange du fruit et un
« peu de pain », me répondit Félicité. Et c'est en parlant ainsi que nous traversâmes les antichambres et le salon. Félicité me dit alors :
« Restez ici un moment, monsieur le che-
« valier, je vais vous annoncer : votre pré-
« sence l'étonnera encore assez, quoiqu'elle
« ne puisse plus en être trop saisie. » Quelques instans après Félicité m'ouvre la porte, et j'entre. « J'ai mieux aimé vous recevoir
« dans mon lit, me dit madame de Para-
« bère, que de vous faire attendre, et
« de retarder moi-même le plaisir de vous
« voir. Mais permettez à Félicité de vous
« mener dans votre chambre; car dussiez-

« vous m'être toujours sévère, je vous re-
« tiens au moins demain tout entier; et pen-
« dant que vous ferez votre toilette, je ferai la
« mienne. » — « Eh bien! qu'as-tu répondu à cela, mon cher Brissac? lui dit le Régent. — Ma foi, monseigneur, je crois n'avoir pas ouvert la bouche, et m'en être tiré avec des révérences, des regards, et peut-être quelques mots qu'elle ne me donnait pas le temps de proférer, et que je ne cherchais pas à rattraper. — La coquine! reprit M. le Régent, comme elle est maîtresse d'elle-même! — Vous commencez donc, reprit Brissac, à ne la plus plaindre autant. — Sans doute, mon cher chevalier, j'aurais voulu que vous la trouvassiez un peu malade; car je connais son esprit en santé, et je n'aurais pas été fâché que vous la trouvassiez un peu abattue : mais voyons, poursuis. — Hé bien! monseigneur, elle m'a fait demander sur le soir si ma toilette était faite, et si je voulais descendre. « Nous souperons de bonne

« heure, me dit-elle en me voyant; car « j'imagine que le voyage et le grand air « vous donnent de l'appétit : nous soupe- « rons aussi tête à tête, car la compagnie « que M. le Régent m'a donnée pour ar- « river ici avec moi, a eu la discrétion « d'y entrer à peine; et jusqu'à présent, « loin d'être tentée d'ouvrir ma porte à « qui que ce soit, je me suis enfermée « entre quatre rideaux. » — « Hé bien! chevalier, qu'as-tu dit à cela? — Et que répondre, monseigneur, à une chose aussi vraie et dite aussi simplement? — Ah! reprit M. le Régent, comme elle me tourmente encore! Comment! point de reproches, de justifications, d'amertume ou d'aigreur? — Rien du tout, reprit Brissac; un prodigieux pouvoir sur elle-même, une grande liberté dans l'esprit, et une politesse exquise. — La voilà tout entière! reprit M. le Régent, rien n'en peut venir à bout. Mais pardon, cher Brissac, poursuis. — Hé bien!

monseigneur, dès que nous fûmes à table, et qu'elle eut fait retirer les domestiques : « Vous croyez bien, monsieur le chevalier, « me dit-elle, que je ne me méprends point « sur ce qui me procure l'honneur de vous « recevoir. Je ne dois pas vous laisser la « moindre incertitude à cet égard. Mais en « me permettant de ne vous parler que « demain de ce qui nous occupe l'un et « l'autre, trouvez bon que je vous assure « que je suis charmée que l'esprit de M. le « Régent ne l'ait pas égaré dans le choix « qu'il avait à faire parmi ses intimes, « pour obtenir de l'amitié de l'un d'eux de « venir de sa part ici. » Cela dit, elle cessa d'être sérieuse, sans affecter d'être gaie ; devint extrêmement aimable, sans aucune coquetterie dans l'esprit ; et le souper fini, dans lequel elle ne prit qu'un potage et une aile de poulet, elle me proposa six rois de piquet, afin, ajouta-t-elle, d'avoir l'air de faire quelque chose en ne faisant pourtant

rien ; et tout le temps du jeu, elle parla si agréablement de choses indifférentes, qu'il me fut impossible de prévoir ce qu'elle me dirait le lendemain. — La voilà encore ! reprit M. le Régent, la voilà toujours ! Enfin, chevalier, venons au lendemain. — Son concierge, reprit Brissac, en me conduisant la veille dans ma chambre, m'avait offert, de la part de sa maîtresse, de chasser le matin dans le parc avant de venir déjeuner à onze heures avec elle, et n'ayant rien de mieux à faire, j'allai me promener avec un fusil. A peine allions-nous déjeuner, qu'elle me dit, en versant du chocolat. « Trouvez bon, monsieur « le chevalier, que nous ne causions qu'après « le déjeuner, et si vous le voulez bien, en « nous promenant dans le jardin. — Hé bien ! reprit M. le duc d'Orléans, quand il fallut qu'elle parlât, qu'a-t-elle dit ? — « Si vous « avez douté, me dit-elle alors, monsieur « le chevalier, que je fusse charmée de vous « voir, et non pas un autre ami de M. le Régent,

« vous serez bientôt persuadé que rien n'est
« moins complimenteur, mais que rien n'est
« plus sincère. Je sais que vous ne pouvez
« me souffrir : permettez-moi de ne pas m'en
« plaindre; mais aussi je sais que vous ne
« cessez de conseiller à M. le Régent de re-
« noncer à moi, de m'abandonner, et per-
« mettez-moi de vous en remercier. Vous
« pouvez maintenant, continua-t-elle, m'en-
« tretenir de ce dont M. le Régent vous a
« chargé pour moi. — Il m'a déterminé, lui
« dis-je, à venir chez vous, madame, en me
« parlant avec une douleur extrême de votre
« rupture; il m'a paru, continuai-je, extrê-
« mement jaloux de Beringhen. — Oh! oui,
« dit-elle, il lui fait cet honneur; et, en
« vérité, je ne sais comment il est devenu
« suspect, car il devait rester ridicule : cela
« n'a pas le sens commun. — Cela sera aussi
« peu raisonnable que vous voudrez, re-
« pris-je; mais disconviendrez-vous que cela
« ne soit naturel? » — Hé bien, interrompit

le Régent, qu'a-t-elle répliqué à ta réponse? — Un moment, monseigneur, voici la sienne : « Naturel, dites-vous? vous pouvez « le croire, mais je vous assure qu'il n'en est « rien. » — Comment! reprit le Régent, elle a entrepris de te prouver que cela n'était pas naturel? — Oui, monseigneur. — Oui, monseigneur! reprit le Régent; tu crois peut-être qu'elle en est venue à bout? — Pas mal, dit Brissac. — Parbleu! reprit M. le Régent, il ne manquait plus que cela. J'avais cru envoyer mon cher chevalier danois à cette Armide, et le voilà enchanté lui-même. — Je ne le suis, monseigneur, que de votre esprit; mais pourquoi ne pas convenir de faits incontestables? — Hé bien! sachons donc, reprit le Régent, les faits dont je ne saurais disconvenir. — Hé bien! reprit Brissac, voici ce qu'elle m'a dit : je ne vous le répéterai point sans doute avec cet art qu'elle met à tout dire; mais vous devinerez ce qu'elle seule peut expri-

mer. Elle prétend que votre jalousie contre Beringhen, loin d'être *naturelle,* c'est-à-dire charnelle, est tellement spirituelle, qu'elle est absolument idéale : et je vous jure que je n'ai pu résister aux preuves qu'elle est venue à bout de m'en donner, et cela sans qu'elle eût à en rougir, ni que je pusse, moi, en être embarrassé. C'est à la suite de cette conversation qu'elle m'a dit vous avoir proposé de faire ses noces avec Beringhen. — Comment, elle t'en a parlé, mon cher Brissac? — Assurément, monseigneur; mais croyant que mon esprit est moins amoureux que le vôtre d'étranges voluptés, elle n'est entrée avec moi dans quelques détails sur ce projet que pour me faire sentir qu'elle vous avait proposé la chose la plus singulière, afin de vous faire prendre la résolution la plus sage.

« Et dis-moi, Brissac, l'a-t-elle encore ce projet? — Elle en a changé, monseigneur, et je puis vous l'annoncer. — Est-il

vrai, Brissac? — Très vrai, monseigneur; je ne prétends pas que celui auquel elle s'arrête vous soit infiniment agréable. Cependant, quelle que soit la paix qu'elle vous propose, je pense que vous en signerez le traité. Mais puisque vous voilà sûr de votre fait, que vous êtes son maître, ne le serez-vous jamais de vous-même? J'espère que vous l'êtes du moins assez pour souffrir qu'en ce moment je réclame l'exécution de la parole que j'ai reçue de vous avant de partir, monseigneur: j'ai des raisons si fortes pour vous en presser, que sans cela je ne retourne point chercher madame de Parabère, qui pourrait bien ne revenir qu'avec moi, et n'aurait plus l'honneur d'approcher de Votre Altesse Royale. Ainsi, monseigneur, chassez madame de Parabère et Dubois, et tout sera dit alors, sans avoir parlé; ou bien, faites-moi comprendre, ainsi que vous me l'avez promis, pourquoi vous ne sauriez vous détacher ni de l'un ni de

l'autre. — Comment, tu penses encore à tout cela, mon cher Brissac? — Oui, monseigneur, et plus qu'en tout autre moment. — Eh bien! lui dit alors M. le Régent, il faut céder à ton impatience et surtout à l'estime que tu m'inspires. Mais comment te ferai-je lire dans le grand livre du monde, à peine ouvert pour toi, beaucoup de choses qu'on ne voit point ailleurs? — C'est, reprit Brissac, ce que madame de Ventadour et la duchesse de Duras disaient dernièrement à Versailles, en m'apprenant votre bonne aventure et la mienne : en me disant pourquoi vous étiez à Versailles, pourquoi vous m'y aviez mené avec vous, pourquoi vous aviez laissé Dubois à Paris, pourquoi.... — Je te jure, reprit M. le Régent, n'en n'avoir pas dit le traître mot à qui que ce soit. — Aussi, n'ont-elles eu garde, monseigneur, d'accuser personne d'avoir trahi votre secret, car elles prétendent au contraire n'avoir eu besoin d'au-

cune confidence pour le savoir. — Eh bien! reprit le Régent, pourquoi ai-je quitté Paris? — A cause, m'ont-elles dit, d'une rupture entre Votre Altesse Royale et l'une de ses coquines. — Pas trop mal, reprit le Régent; mais pourquoi ai-je été à Versailles? pourquoi y ai-je donné un bal? — Afin, reprit Brissac, de couvrir par le bruit de cette fête les murmures de Paris sur cette histoire. — C'est assez bien vu, continua le Régent, et pourquoi t'ai-je mené avec moi? — De peur qu'en voulant raccommoder vos affaires à Paris, je ne les gâtasse. — Et pourquoi ai-je laissé Dubois à Paris? — Parce que vous savez, monseigneur, qu'en sa qualité de premier ministre il est forcé de vous plaire, lors même qu'en sa qualité de coquin il aimerait mieux vous nuire. — Ma foi, reprit le Régent, je reconnais vos sorcières et mes vieilles amies : tout cela est presque vrai, j'en conviens. — Vous voyez donc à pré-

sent, monseigneur, lui dit Brissac, que la confidence que vous avez à me faire ne sera plus si difficile, si longue; car, en vérité, il ne me reste plus qu'à comprendre comment, avec des qualités qui sont presque des vertus; avec tant d'esprit, de talens, vous n'êtes que le plus aimable des hommes, et non pas le plus puissant, le plus respectable. — Ah! ah! reprit le Régent, tu me répètes un sermon du carême que le duc de Saint-Simon a fait pour la chapelle qu'il a cru m'ouvrir, et dans laquelle assurément il a voulu me faire entrer. Mais pour trancher court, du moins autant qu'il est possible, écoute-moi. Je suis neveu de Louis XIV; la Cour des Pairs a fait droit à mon incontestable prétention à la régence. Le royaume, tel qu'il était lorsque j'en ai pris les rênes, était donc un véritable dépôt en mes mains, et celui que je devais rendre à l'héritier du trône, à Louis XV. Vous savez tout ce qu'on a répandu sur mon

projet d'en faire descendre l'enfant royal qui m'était confié, pour y monter moi-même. Le maréchal de Villars osa me dire un jour en plein conseil : *Nous sommes très persuadés que vous désirez la vie du Roi, comme nous la désirons tous tant que nous sommes; mais il n'y a personne qui puisse s'étonner que vous portiez vos vues plus loin*[1]. Vous devez savoir enfin que, dernièrement encore, le Roi étant malade, la duchesse de La Ferté[2], assise au chevet de son lit, osa dire, après avoir examiné son visage : *Il est empoisonné.*

« Quiconque m'eût connu, aurait su que je suis incapable d'une infamie. Mais comment être connu de ces gens-là? aussi a-t-il fallu conserver le trône et le monarque, et rester à leurs pieds. Toute autre chose m'était possible, cependant; ainsi il

[1] *Mémoires du maréchal de Villars*, t. II, p. 391.

[2] Elle était sœur de madame la duchesse de Ventadour.

est bien clair que je n'ai pas voulu faire ce que je n'ai pas fait. Mais, tandis que le duc du Maine était assez méchant en sa fausse modération, et sa femme assez folle en ses noirs projets, pour feindre de combattre les bruits qu'ils avaient fomentés et fait répandre par leurs complices, d'autres gens profitèrent de l'inquiétude que ces bruits causaient dans Paris, pour essayer mon ambition. Ils l'attaquèrent en me parlant de gloire, de bien public, et de l'honneur de ranimer la vigueur de la France, vieillie avec Louis XIV, en la rajeunissant sous les formes antiques, vigoureuses et sévères des états-généraux. Je me trouvai donc bientôt pressé entre le comte de Boulainvilliers et le duc de Saint-Simon, sans pouvoir et surtout sans vouloir les repousser.

« Boulainvilliers jouit avec justice d'une grande réputation de savoir et de probité [1]; et le duc de Saint-Simon d'une

[1] Boulainvilliers regardait sérieusement l'existence

haute considération à Versailles et à Paris. Le brave et savant Boulainvilliers ne doutait pas, en me prouvant que les idées dont il m'entretenait étaient anciennes, étaient monarchiques, de rassurer mon esprit contre le danger des nouveautés, et de m'attacher à ses idées, à mesure qu'il me garantirait des inquiétudes qui entourent les projets, et surtout les entreprises. Aussi me répétait-il souvent : *Que craignez-vous,*

du système féodal comme le plus haut degré de félicité dont peut jouir une nation. Parmi ses nombreux ouvrages, on compte six *Mémoires présentés au duc d'Orléans, régent de France.* Le premier de ces Mémoires renferme un projet pour la convocation des états-généraux; le quatrième est relatif au débat des princes du sang avec les princes légitimés. Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, a dit du comte de Boulainvilliers « qu'il avait plus d'esprit que de lu-« mières, et plus de lumières que de savoir; mais « que ce savoir n'était pas méprisable, parce que, de « notre histoire et de nos lois, il savait très bien les « grandes choses. »

monseigneur? l'expérience est faite. C'était là son argument, ou plutôt son erreur, puisqu'il comptait pour rien l'intervalle de huit siècles. L'expérience qu'il me proposait comme faite depuis long-temps était si nouvelle, que le duc de Rohan, qu'on n'appelle pas sans raison le grand duc de Rohan, et ton aïeul, le duc de Brissac, alors gouverneur de Paris, furent obligés de renoncer à leurs tentatives de révolution, quoiqu'il y eût réellement moins d'intervalle de leur temps à celui de Saint-Louis, qu'entre le siècle de Louis XIII et le nôtre. Tu sais enfin que la duchesse du Maine et ses beaux esprits, Malézieux et le cardinal de Polignac, avaient fait proposer par le prince de Cellamare au roi d'Espagne, dont il était ambassadeur ici, de demander la convocation des états-généraux, et d'accepter la régence de la France, qu'ils lui offriraient dès qu'ils seraient convoqués. Tu sais encore que cette méchante femme,

trop bien aidée par Albéroni, n'ayant pu soulever tout à coup la France contre moi, tâcha d'y parvenir en fomentant des troubles dans la Bretagne : tu peux compter en outre parmi les élémens de la discorde civile que la duchesse du Maine espérait irriter contre moi, les événemens qui préparèrent le système et leurs suites inévitables.

« Les ennemis de l'État ne devaient pas me pardonner de l'avoir soulagé entièrement des dettes qui l'écrasaient, et tu peux te ressouvenir aussi de la pitié cruelle du chancelier d'Aguesseau pour les gens que la chambre de justice devait poursuivre, et qu'il parvint à rendre plus dangereux, en conservant leurs coupables fortunes. Mais que te dirai-je sur les événemens que tu ne puisses connaître déjà? C'est pourtant au milieu des mécontentemens qu'ils excitèrent que le comte de Boulainvilliers et le duc de Saint-Simon

me pressaient de convoquer les états-généraux. Je ne les soupçonnais assurément pas d'entrer dans les projets qui les fit désirer à la duchesse du Maine : cela m'était impossible; les uns et les autres étaient ennemis déclarés et réels. Enfin l'érudition de Boulainvilliers me parut expliquer sa conduite à mon égard, et devoir m'en répondre; et je m'y fiai toujours. Quant au duc de Saint-Simon, c'est autre chose : je n'ai jamais trop compris comment il aimait tant la pairie et si peu la noblesse [1];

[1] Saint-Simon s'est peint lui-même, dans ses Mémoires, avec son éloquence véhémente et rapide, son caractère passionné, ce zèle du bien public, cet amour de la vérité, qui semblent l'animer sans cesse, et cet intérêt personnel qui le domine à son insu, « et le maîtrise à tel point, dit Marmontel, qu'il ne voit dans la nation que la noblesse, dans la noblesse que les ducs et pairs, et dans les ducs et pairs que lui-même ou leurs rapports avec lui. »

sa manie tient assurément à de grands travers dans l'esprit. Le sien est trop bizarre pour être parfaitement juste. Saint-Simon est hargneux, quinteux et ambitieux : aussi ne douté-je pas que s'il fût né du temps du cardinal de Retz, loin de céder à sa supériorité, il lui eût disputé mademoiselle de Chevreuse et surtout l'archevêché de Paris. Il n'en va pas moins faire des retraites à la Trappe, et en revient avec l'absolution à la bonne heure. Je n'ai pas de peine non plus à le croire beaucoup plus honnête homme que les coquins qui intriguent à la cour, à la ville, dans l'Église et au parlement; d'ailleurs il paraît m'avoir été fort attaché, et prétend m'aimer à la folie. J'ai donc voulu croire, et suis réellement parvenu à croire que ses passions l'aveuglaient sur ma position, toute remarquable qu'elle soit, puisqu'elle est unique, et qu'elles l'empêchaient de sentir que c'est précisément ce qu'elle a d'unique qui m'é-

loignait des idées que j'aurais pu avoir dans une autre situation, puisque je ne pouvais les condamner qu'en moi seul : aussi ai-je eu soin de contenir Saint-Simon dans les généralités politiques, et de l'empêcher de me confier le secret de ses projets, car alors j'eusse été forcé de l'en punir. Mon secret à moi a dépendu du parti que j'avais pris d'attendre le moment de remettre au Roi son royaume tel que je l'avais reçu, pour lui proposer de suivre mes conseils, ou pour lui annoncer, en cas de refus, qu'il aurait besoin d'employer sa puissance contre ma résolution de renfermer la sienne dans ses anciennes limites. L'exemple du grand Condé m'a donné une terrible leçon. Sa gloire fut unique, mais sa honte doit l'être aussi. Enfin, puisque mon devoir m'empêchera de m'élever au-dessus de tout, il sera de mon honneur de ne pas ramper au-dessous.

« Tu comprends maintenant qu'en at-

tendant un autre ordre de choses, tout me soit égal dans celui-ci, excepté la sottise qui m'impatiente, et l'ennui qui m'accable. J'ai mis un chapeau rouge sur la tête de Dubois, comme on met un haillon, une guenille au bout d'un bâton, pour effrayer les corbeaux. Dubois fait peur aux jésuites dans la personne du comte de Noailles; aux jansénistes dans celle du cardinal de Bissy; et aux parlementaires, dès qu'il les menace de l'éloquence de d'Aguesseau. Tu ne seras donc plus étonné que les représentations, les exhortations et surtout les déclamations de Saint-Simon, pour me faire observer les dangers que j'allais courir en nommant Dubois premier ministre, aient échoué contre l'impudence véridique du faquin. Écoute : « Je sais, m'a dit un jour Dubois, « tout ce qu'on vous corne aux oreilles « contre moi, pour vous empêcher de me « nommer premier ministre; mais qu'avez-« vous voulu, monseigneur, en me faisant

« secrétaire d'État? vous débarrasser non
« pas des affaires, mais des importunités
« qui entourent le pouvoir. Que désiré-je
« maintenant en vous demandant le titre
« de premier ministre? qu'on cesse de jouer
« aux barres entre vous et moi; que vous
« éleviez une barrière dont vous aurez seul
« la clef, et qui empêchera d'arriver à vous
« ceux auxquels vous ne l'ouvrirez pas. Ma
« fortune, dit-on, serait trop extraordinaire?
« Ce qui l'est davantage, c'est que je sois
« le seul homme en France à qui Votre
« Altesse Royale la puisse faire impuné-
« ment. A qui pourriez-vous donner cette
« place, monseigneur, qui ne crût y avoir
« des droits? Richelieu, Mazarin, n'osèrent-
« ils pas dire qu'elle leur était due? Mais
« moi, fils d'un mauvais apothicaire de
« Brives-la-Gaillarde, j'eusse porté la livrée
« si mon maître Saint-Laurent en avait eu
« une. Je n'ai point de parens à la cour, ni
« dans la robe; seul de ma race, je suis à

« vos pieds. Quant à mon mérite, personne « s'avise-t-il de m'en trouver aucun? on sait « que je ne prétends qu'au bonheur de vous « convenir; et quant à ma réputation, « n'est-elle pas détestable? Quel parti, quelle « faction, quels intérêts pourraient se ral- « lier à moi? je suis absolument votre créa- « ture. Ainsi, monseigneur.... » — A merveille, lui dis-je, je n'ai pas un plus indigne homme à prendre, ni un meilleur choix à faire : tu seras nommé demain; mais que la tête ne te tourne pas, ou tu seras à Bicêtre après-demain. »[1]

[1] Duclos ne raconte pas la chose précisément de la même manière. Le jésuite Lafiteau venait d'arriver de Rome; Dubois le chargea, prétend l'historien, de vanter au Régent les talens et la conduite admirable du Cardinal, et d'insinuer qu'on s'attendait à le voir premier ministre.

« A peine Lafiteau eut-il effleuré la matière, que le Régent, voyant où l'évêque en voulait venir, l'interrompit : « Que diable veut donc ton cardinal? je lui

Voilà notre traité : voyons maintenant celui que madame de Parabère me propose; car si Dubois me débarrasse des sottises publiques, je dois encore me garantir des ennuis de l'intérieur, et madame de Parabère m'amuse souvent, me plaît quelquefois,

« laisse toute l'autorité d'un premier ministre; il n'est « pas content s'il n'en a pas le titre! Eh! qu'en fera-« t-il? combien de temps en jouira-t-il? il est tout « pourri de v..... Chirac, qui l'a visité, m'a assuré « qu'il ne vivra pas six mois. — Cela est-il bien vrai, « monseigneur? — Très vrai; je te le ferai dire. — « Cela étant, reprit l'évêque, je vous conseille de le « déclarer premier ministre, et plus tôt que plus tard. « — Comment? — Attendez, monseigneur. Nous ap-« prochons de la majorité; vous conserverez sans « doute la confiance du Roi : il la devra à vos ser-« vices, à vos talens supérieurs; mais, enfin, vous « n'aurez plus d'autorité propre. Un grand prince « comme vous a toujours des ennemis ou des jaloux; « ils chercheront à vous aliéner le Roi. Ceux qui « l'approchent de plus près ne vous sont pas le plus « attachés; vous ne pouvez pas, à la fin de votre

m'étonne sans cesse et m'occupe toujours. — Eh bien! reprit Brissac, il faut la revoir, monseigneur; et il ne tient qu'à vous. Elle veut seulement se retrouver telle qu'elle était. Mais comme vous avez exilé Beringhen pour elle, et l'avez elle-même exilée pour lui, elle ne reviendra pas sans que je lui annonce

« régence, vous faire nommer premier ministre : cela « est sans exemple. Faites cet exemple dans un autre. « Le Cardinal le sera, comme l'ont été les cardinaux « de Richelieu et de Mazarin ; à sa mort, vous succé- « derez à un titre qui n'aura pas été établi pour vous, « auquel le public sera accoutumé, que vous aurez « l'air de prendre par modestie et par attachement « pour le Roi, et vous aurez en même temps toute « la réalité de la puissance. »

« Le raisonnement de l'évêque frappa le Régent, encore plus sollicité par l'ennui des affaires ; il ne voyait plus que le cardinal Dubois sur qui il pût s'en reposer. Sans appuis personnels, il n'existerait que par celui qui l'avait créé ; ce parti pris, le Régent n'était arrêté que par la honte de le déclarer. »

DUCLOS, *Mémoires secrets sur la Régence.*

de votre part que vous avez prié Beringhen d'aller la chercher dans sa terre, et de revenir avec elle à Paris. — Comment! elle ne peut donc pas se passer de Beringhen? — Je n'en sais rien, monseigneur; mais telle est sa résolution. Que sait-on? c'est peut-être une épreuve qu'elle veut faire sur vous? — Eh bien! reprit M. le Régent, j'en tenterai une autre sur elle. Je vais écrire à Beringhen que madame de Parabère et vous l'attendez chez elle pour revenir ensemble à Paris. Vous pouvez dès demain aller annoncer cette nouvelle à madame de Parabère; mais de grâce, mon cher Brissac, que tout soit tellement disposé pour le retour, qu'à l'instant même de l'arrivée de Beringhen chez madame de Parabère, elle descende pour le faire monter en voiture. Il te sera facile de ne pas leur donner le temps de se dire un mot auparavant. Ils n'auront rien de mieux à faire que de revenir ici sans perdre un seul instant. Vous direz en route à

Beringhen, que vous avez proposé de ma part à madame de Parabère, de descendre plutôt qu'ailleurs dans sa maison, et que j'aurai eu soin de faire préparer un souper pour quatre personnes. Du reste, arrive ce que pourra : je pense que vous aurez tout l'air de voyager dans une voiture publique, où personne ne se connaît et n'ose parler; cela sera charmant. Tu n'as plus rien à me refuser, mon cher Brissac, puisque ton amitié a vaincu le silence que je gardais sur les motifs de ma conduite. Ainsi pars dès demain matin. Tu pourras m'écrire un mot avant l'arrivée de Beringhen; car je ne vous attends que samedi au soir. Ce sera quatre jours et demi pour ces courses, et il n'en faut pas davantage; mais il n'en faut pas moins. »

Le moment attendu étant arrivé, et les voyageurs à peine descendus chez madame de Parabère, M. le Régent lui donna la main pour monter chez elle.

En y entrant, on n'y reconnaissait plus rien. Pas un meuble qui ne fût nouveau, frais ou magnifique : lustres, porcelaines, tableaux, tout était changé. M. le Régent, qui la menait partout sans prétendre lui faire rien remarquer, l'arrêta pourtant dans son cabinet de toilette. « Vous voyez, dit-il à madame de Parabère, que votre toilette a besoin d'être arrangée par Félicité. » En effet, on y voyait des corbeilles pleines de dentelles, d'autres remplies de bijoux; des étoffes pêle-mêle, et des diamans partout. M. le Régent, beaucoup trop délicat pour chercher l'étonnement dans les yeux de madame de Parabère, et la confusion sur la figure de Beringhen, ne regardait que Brissac. Enfin, il fallut descendre dans la salle à manger. La vaisselle était neuve, superbe. La table était de quatre couverts. Mais Brissac n'ayant plus à dire à Beringhen, et à chaque porte : *Passez donc, monsieur, je vous prie, j'aurai l'honneur de vous suivre*, Beringhen

crut que c'était le moment de s'échapper, et disparut.

« Il me semble, dit un moment après madame de Parabère à Brissac, que Beringhen a eu l'esprit de deviner que notre partie carrée devait devenir un tête-à-tête; n'est-ce pas, mon très aimable chevalier? Mais permettez, ajouta-t-elle en lui donnant la main, qu'en ce moment, qui change tant de choses et nous prépare des jours heureux, je vous demande votre amitié, et vous assure à jamais de la mienne. »

CONVERSATION

DE

Mme LA DUCHESSE DE TALLARD.

On vient de voir que le Régent était magnifique dans ses largesses. Ses prodigalités ruinèrent le trésor, et le système de Law ruina la France. Malgré la sage administration du cardinal de Fleuri,

. . . . . Qui laissa ce grand corps
Se rétablir lui-même en vivant de régime,

la cour, qui n'en vivait pas, fut souvent, dans les commencemens du règne de Louis XV, réduite aux plus grands embarras. On usait de toutes les ressources; mais elles étaient toutes épuisées quand le duc de Noailles se ressouvint d'un expédient auquel on avait eu recours dans les dernières années du règne de Louis XIV [1]. Voici ce qui était arrivé.

Samuel Bernard, fils d'un graveur, qui n'était

[1] Adrien-Maurice de Noailles, qui, né en 1678, avait été pendant plusieurs années, du temps du Régent, président du conseil des finances.

pas alors sans mérite, figurait à cette époque au nombre des financiers les plus opulens. Sa vanité surpassait encore sa richesse. Desmarets, alors contrôleur-général, avait souvent humilié l'orgueil du ministère devant les coffres-forts du banquier. Son nom de Samuel était d'heureux augure pour les emprunts; aussi, plus d'une fois avait-il aidé le gouvernement. Mais on lui manqua de parole, et quand les besoins de l'État devinrent plus pressans, il sentit sa force et devint à son tour inexorable. Desmarets n'imagina qu'un moyen de le fléchir. « Que Votre « Majesté daigne lui parler, dit-il à Louis XIV, « et ses trésors s'ouvriront pour elle. » Le Roi voulut bien y consentir. Samuel Bernard se trouva sur son passage, et ce monarque si fier, qui avait dit : *L'État c'est moi,* abaissa sa grandeur jusqu'à flatter la vanité d'un traitant; car c'est le mot dont on se servait alors pour désigner les gens de finances, quand on n'avait pas besoin d'eux.

Pendant la jeunesse de Louis XV, la même scène, par les conseils du duc de Noailles, se

renouvela comme on va voir, mais avec des circonstances plus singulières. Samuel Bernard en fut encore le principal personnage. Il avait pris goût aux grandeurs de la cour, quoiqu'il lui en coûtât des millions. Son faste et sa dépense démentaient le nom hébraïque qu'il avait continué de porter. On le croyait de race juive, et il en plaisantait lui-même assez agréablement. « Qu'on me fasse chevalier, disait-il, et mon « nom ne choquera plus personne. » Il fut en effet anobli. On doit croire, d'après la conversation de madame la duchesse de Tallard, que son ton, et surtout ses manières, sentaient encore un peu la roture; mais on jugera bientôt si les dames de grands noms, qui l'entouraient au jeu, chez la duchesse, se montrèrent en cette occasion plus nobles que lui.

CONVERSATION

DE

Mme LA DUCHESSE DE TALLARD.

Un soir qu'on s'était mis à parler de la régence, et du système, chez madame la duchesse de Tallard[1], voici ce qu'elle raconta : on voudra bien se rappeler qu'elle seule prend la parole, dans tout le cours de ce récit.

« Qu'alors il y ait eu, dit-elle, beaucoup de

[1] Madame la duchesse de Tallard était fille de M. le duc de Rohan, prince de Soubise. En 1729 elle fut nommée gouvernante des enfans de France, en survivance de madame de Ventadour.

Le mari de madame de Tallard était fils du maréchal de ce nom, qui, déjà avancé en âge, perdit la bataille d'Hochstet. Ce fut à ce brave et malheureux guerrier que Louis XIV adressa ces paroles si noblement consolantes..... « Monsieur le Maréchal, on n'est « plus heureux à notre âge! »

fortunes détruites, et d'autres faites tout d'un coup, ce n'est pas ce qui étonnait, puisque M. Law était parvenu, on ne sait comment, à mobiliser des choses jusqu'alors immobiles; les maisons, les terres. Le système avait changé tout cela en papiers qu'on jouait avec fureur rue Quincampoix. Qu'ainsi on apprît, d'un moment à l'autre, que nos amis, que nos parens étaient ruinés, et que des inconnus s'étaient excessivement enrichis; il fallait bien qu'il en fût ainsi. Mais ce qui ne me paraissait pas nécessaire, ce qui me surprit, ce qui me surprend encore, c'est l'espèce de vénération que nous éprouvâmes subitement pour les parvenus que le flot de leur fortune portait dans le monde; c'est l'espèce de respect involontaire avec lequel nous souffrions leurs maussades impertinences. La rapidité et l'éclat de leur fortune avaient sans doute quelque chose d'étonnant, et par conséquent d'imposant. Mais on s'abandonna si bien aux sentimens

que la surprise pouvait exciter jusqu'à un certain point, que le système fit une véritable révolution dans nos mœurs. Je veux vous en citer un exemple, et Samuel Bernard, que nous nommâmes depuis le chevalier Bernard, me le fournira.

Il faut savoir que, depuis Jacques Cœur, personne en France n'avait été aussi riche que Bernard. Comment avait-il fait une aussi grosse fortune? on ne le comprenait pas; car on sut, lorsque la sienne fit du bruit dans le monde, qu'il n'avait jamais été un de ces traitans qui devinrent, sous le cardinal de Fleuri, les colonnes de l'édifice des finances. Le duc de Noailles, qui sous la régence avait été concierge de cet édifice, imagina, dans un moment difficile, de proposer à Bernard de le soutenir en devenant banquier de la cour, et en prêtant au Roi je ne sais plus combien; on parlait de douze, de quinze millions. Bernard ayant dit là-dessus au duc de Noailles : « Ma foi, monsieur le duc,

quand on a besoin d'une somme aussi forte, cela vaut bien la peine de la demander soi-même aux gens : que le Roi m'en parle, et nous verrons. » Le duc de Noailles lui répondit : « Hé bien, j'irai demain matin à Versailles, et vous saurez, l'après-midi, ce dont on sera convenu. » Aussi Bernard reçut-il un billet du duc de Noailles, qui lui mandait : « Le Roi couchera demain dimanche à Choisy; vous pouvez vous y rendre lundi pour l'heure du lever. Quand vous serez dans l'antichambre, j'irai vous y prendre, et vous introduirai chez le Roi. »

Bernard ne manque pas d'appeler cela une présentation, et ne s'occupe que de l'honneur d'*être présenté* au Roi. Le lendemain, Bernard étant arrivé dans l'antichambre du Roi, le duc de Noailles vint l'y trouver : « Aussitôt, lui dit-il, que le Roi aura fait ses prières, on ouvrira, et nous entrerons. » C'est-à-dire qu'à l'instant où le Roi fut prêt à partir pour la chasse et que Bernard parut,

le Roi allant à lui, lui dit : « Vous voyez, M. Bernard, que je vais à la chasse. La promenade convient mieux à votre âge ; aussi vous laissé-je dans les mains du duc de Noailles. Il vous menera voir ici tout ce que vous voudrez, vous promenera dans les jardins, vous donnera à dîner ensuite, et vous parlera de l'argent dont j'ai besoin, et que je vous demande. » Voilà Bernard confondu en révérences, et le Roi parti avant que Bernard ait eu le temps de se redresser. Mais le duc de Noailles s'en empare. « Vous avez entendu, lui dit-il, les ordres du Roi, il faut les accomplir. Je vous dirai donc et d'abord, qu'il ne couche jamais dans la chambre où nous sommes, quoique vous y voyiez un lit, mais il s'y habille. Passons maintenant cette porte, elle s'ouvre dans un cabinet qui précède la chambre du conseil où nous allons entrer ; car vous saurez que, tout jeune qu'il soit, le Roi s'occupe partout, et particulièrement des finances. Plus loin, lui

disait le duc de Noailles en marchant toujours, est un salon assez beau comme vous voyez. On s'y rassemble le soir avant d'entrer dans la salle à manger, où nous voici. Le service s'en fait par les dégagemens que vous apercevez. L'hiver, on passe dans cette galerie, parce qu'elle est au midi; et l'été dans cet autre salon, parce qu'il est au nord: il est sur le jardin, et l'on y respire quand on étouffe ailleurs. Il faut aller maintenant dans l'intérieur, que le Roi habite réellement, et dans lequel pénètrent seulement le service intime et les entrées familières. Passons par cette porte, et suivez-moi. Voilà les bains, les cabinets de toilette, les garde-robes. Ici, c'est la chambre où couche Sa Majesté. Là, se trouve un arrière-cabinet; mais nous ne saurions y entrer. Le Roi y met ses papiers, et en a toujours la clef dans sa poche. Enfin, puisqu'on ne saurait rien vous cacher, vous voyez ce corridor derrière le lit du Roi, et cette porte à gauche

au bout du corridor, hé bien! les méchantes langues disent qu'elle s'ouvre quelquefois, et communique aux appartemens que le Roi ne donne pas aux hommes. Voilà tous les secrets de ce séjour. Vous en savez maintenant autant que nous.

« Il ne nous reste plus à présent qu'à parcourir les jardins. Nous y entrerons par cette porte dérobée, et nous trouverons bientôt de l'ombre. Mais en attendant, mettons nos chapeaux. Voici un parterre que le Roi a fait; mais il trouve fort bon qu'on n'en soit pas content. Ceci vous plaira davantage. C'est un quinconce que le Roi a planté. Vous apercevrez à travers un bâtiment. Le Roi, malgré toutes ses grandeurs, a des goûts simples : il aime la crême et les œufs; il a des poules et des vaches dans cette fabrique. Mais, au lieu d'y aller tout de suite, prenons ce chemin : il nous conduira à la faisanderie. Vous y verrez beaucoup de faisans de la Chine. Rien n'est

encore plus rare; mais si vous mouriez d'envie d'en avoir, le Roi vous en donnerait sûrement avec plaisir, et je me chargerais bien volontiers de lui en demander pour vous.

« A présent, continua le duc de Noailles, je crois que nous avons gagné assez d'appétit pour aller dîner. » Ils vont donc se mettre à table; et le duc de Noailles ne manque pas, après le dessert, de parler à Bernard d'argent, de la sûreté des recouvremens, ainsi que des profits, et de lui demander la réponse qu'il peut porter au Roi, de sa part. « Ma foi, lui dit Bernard, vous pouvez l'assurer qu'avec ces façons-là, on gagne le cœur des gens, et que Sa Majesté peut disposer de ma fortune. » Le duc de Noailles l'embrasse. « Votre carrosse et le mien, dit-il à Bernard, nous attendent pour aller à Paris; mais je veux vous y ramener. Nous descendrons chez vous, et nous y prendrons les arrangemens dont je pourrai instruire le Roi dès demain. »

L'affaire fut donc promptement terminée, dit madame de Tallard en poursuivant son récit, et tout le monde en étant bientôt informé, c'était à qui dirait que M. de Sully et M. de Colbert n'en eussent pas fait autant; que jamais personne n'avait rendu un si grand service au Roi; que M. Bernard était un véritable citoyen, un homme d'État. C'était donc aussi à qui le fêterait; on ne parlait, on ne s'occupait que de lui.

Un matin, en revenant de la chapelle, je rencontrai le duc d'Ayen. « Où allez-vous donc si vite, monsieur le duc, que vous ne regardez pas le monde? — Oh! me dit-il en riant, j'ai bien d'autres affaires dans le monde. Vous savez que mon père est l'ami de Bernard, et que je suis son serviteur. Je vais le prendre chez M. le contrôleur-général pour le mener dîner chez Livry. Vous comprenez que Bernard est enchanté de dîner à la table du premier maître d'hôtel du Roi. Mon père et moi avons arrangé tout cela. — Et le

soir, lui dis-je, que faites-vous de Bernard? — Ma foi, me répondit-il, la journée aura été déjà bien longue pour moi, et je compte le remmener tout de suite à Paris. — Point du tout, lui dis-je, vous ferez autre chose, et beaucoup mieux. Dites à Bernard que vous m'avez rencontrée, et que m'ayant informée qu'il aurait l'honneur de dîner à la table du premier maître d'hôtel du Roi, j'avais cru de la dignité de ma charge qu'il se fît présenter à moi, et que m'ayant assurée que vous n'auriez pas manqué au devoir de me le présenter, je vous avais prié, le plus obligeamment du monde, à souper ce soir l'un et l'autre chez moi. — A merveille, me dit le duc d'Ayen. Préparez-vous à recevoir la présentation de Bernard. Vous pouvez compter sur mon homme. »

Retournant chez moi, de la chapelle, et traversant les grands appartemens, j'engage à souper tout ce que je rencontre de connaissance. De retour, j'invite quelques fem-

mes, commande un bon souper, et me mets en grande toilette.

Le soir arrivé, et une partie de la compagnie venue, on annonce le duc d'Ayen, et le voilà faisant des façons pour faire passer devant lui une figure incroyable. Je ne doute pas que ce ne soit celle de Bernard; mais tout le monde crut voir M. Turcaret, ou même le Bourgeois gentilhomme. Au-dessus d'une assez belle figure, il avait une perruque immense, et, sur sa grande taille, un habit, ou plutôt une espèce de pourpoint de velours noir, veste et doublure de satin cramoisi, brodés en or, et une grande frange à crépines d'or au bas de sa veste : que sais-je? une cravate de dentelle, des bas blancs brodés en or et roulés sur les genoux; enfin des souliers carrés, avec la pièce rouge. Je me lève bien vite, prends mon air sérieux et complimenteur, et allant au-devant de lui, dès que le duc d'Ayen me l'a nommé, lui parle du service insigne qu'il a rendu au

Roi, et, après quelques lieux communs, lui propose un brelan. « C'est, lui dis-je, un jeu fort agréable; on y joue ce qu'il plaît, on le quitte quand on veut. — Pour moi, reprit Bernard, je ne le quitte jamais; il m'amuse beaucoup, et j'y joue presque tous les soirs, pour m'empêcher de dormir de trop bonne heure. — Hé bien, lui dis-je, pour vous tenir éveillé, monsieur, je ferai votre partie, et je vais proposer à ces dames d'en être. » Aussitôt je prends les cartes, et les présente à madame de Brissac et à la jeune Flamarens; elles s'en défendent. « Nous n'avons, me disent-elles, que deux ou trois louis dans la poche; vous allez jouer un jeu énorme, et nous perdrions trop vite notre argent. — Point du tout, repris-je, M. Bernard se piquera sûrement d'être beau joueur. La partie sera bonne pour vous. J'aurai l'œil à tout, prenez bien vite. » Elles prennent donc leurs cartes. On tire les places, et le sort met Bernard entre moi et madame de

Flamarens : justement elle n'avait pas eu le temps de se déshabiller en descendant de là-haut [1]. Elle était donc en habit de cour, et par conséquent obligée de montrer à M. Bernard un cou fait et blanc comme celui d'un cygne, les plus belles épaules du monde, et une gorge parfaite. Bernard s'assied, s'approche d'elle, s'en éloigne, recule, avance sa chaise, et ne sait où se placer. Mais on commence la partie, et chacun met son jeton. Le premier passe, le second aussi, le troisième fait le jeu; Bernard le tient, et propose quatre fiches. Personne n'ose les tenir; il gagne le jeu. Cela lui étant arrivé plusieurs fois de suite : « Parbleu! mesdames, nous dit-il, cela n'est pas ma faute. » Et nous montrant ses cartes : « Vous vous laissez voler par un dix de carreau, un huit de trèfle et un valet de cœur. » C'était trop en-

[1] La scène se passait à Versailles; et par ces mots *là-haut*, madame de Tallard désignait les grands appartemens.

courageant pour n'en pas profiter, et nous gagnâmes bientôt sa boîte. « Ma foi, dit-il en riant, il faut recourir maintenant à la bourse; et mettant la sienne sur la table : « Je cave, ajouta-t-il, au plus fort. » Il allait jouer contre son argent, et nous lui en donnâmes la permission. La partie devenue fort intéressante, l'une fait dix louis, l'autre quinze, le troisième vingt; Bernard tient tout : et comme il perdait toujours, contre l'une de nous, ce qu'il avait gagné aux autres, voilà la bourse vide en quelques tours de brelan. « C'en est déjà trop, lui dis-je alors; vous êtes en malheur, il faut céder votre place à quelqu'un. — La céder! dit-il, nenni-dà, s'il vous plaît. Vous n'avez eu que l'argent du gousset; j'en ai davantage, à votre service, dans ma veste. » Aussi à peine avait-il prononcé ce mot, qu'il en retire sa main gauche pleine de rouleaux, les pose sur la table, et plonge son autre main dans la gorge de madame de Flamarens, en lui di-

sant : « Ma belle, qu'en pensez-vous? va tout ! » Après le premier cri de surprise, n'ayant garde de nous y méprendre, nous voilà toutes parties de rires immodérés; et ce fou rire gagne tout le monde : le duc d'Ayen en pense mourir. Chacun quitte sa place; on entoure M. Bernard, on veut le voir, et profiter de l'occasion de rire à son nez de lui-même. C'est à qui de nous fera *va-tout*. Bernard, enivré de son succès, n'entend plus rien, ne sait plus ce qu'il fait; et dans cinq minutes nous ne lui laissâmes pas un écu : il faut en convenir.

Voilà, continua la duchesse de Tallard, ce que j'ai vu; voilà ce qui est arrivé chez moi en présence de trente personnes. Hé bien, ajouta-t-elle, tout extraordinaire que cela vous paraisse, et que cela soit réellement, vous en seriez moins étonnés, messieurs et mesdames, si vous aviez été élevés comme moi par des vieillards qui virent, dans leur jeune temps, le cardinal Mazarin

donner, au dessert de ses festins, des plats remplis de louis d'or, et ses nobles convives les empocher comme des olives. Et sans remonter si loin, vous seriez moins étonnés de ce qui paraît vous surprendre, si vous saviez la réponse de la Reine [1] au maréchal de Lamothe.

Il n'y a pas long-temps que la Reine, se retirant dans son intérieur avec la duchesse de Villars, le président Hénault et le maréchal de Lamothe, elle lui dit : « *Voyons,* monsieur le maréchal, comment vous parviendrez à me conter, sans me scandaliser trop fort, une aventure que la duchesse de Villars voulait bien que je susse, et pourtant n'a pas voulu m'apprendre ; car vous savez qu'elle est bonne personne, et ne se permet pas de médire du prochain. Mais elle a excité ma

[1] La vertueuse Marie Leckzinska. Dans la bouche d'une femme dont la réputation n'aurait pas été comme la sienne à l'abri de tout reproche, le mot qu'on va lire serait peut-être moins croyable.

curiosité. *Voyons*, tâchez de la satisfaire, sans la punir, par vos gaîtés. Qu'est-ce donc? on dit que M. le prince de Soubise a donné cent mille écus à madame de Lhospital. Comment une femme se donne-t-elle pour cent mille écus? — Mais, reprit le maréchal, M. le prince de Soubise lui en a donné beaucoup davantage. D'abord, une maison superbe et toute meublée. Votre Majesté conviendra que cela devient différent. — Différent, sans doute, reprit la Reine; mais je ne sais, fût-ce un million.... — Hé bien, reprit le maréchal, mettez-en deux, mettez-en trois, si vous voulez.... — Oh! dit la Reine, vous en direz tant!... »

Le mot est indubitable, ajouta madame de Tallard; je le tiens du maréchal et du président Hénault. Vous pouvez le trouver peu majestueux dans la bouche de Sa Majesté; et peut-être a-t-il le droit de vous surprendre dans celle de la Reine : car, si jamais femme ne fut meilleure et plus ai-

mable, jamais Reine ne fut plus vertueuse. Mais ce mot vous paraîtra moins singulier de sa part, en vous rappelant la bizarrerie de son destin; en vous ressouvenant que dans son enfance, et lors de la fuite du Roi son père, on la trouva cachée dans l'auge d'une écurie. Personne plus qu'elle n'avait donc eu d'occasion d'apercevoir le long intervalle entre le besoin et les richesses, et de compter tous les degrés qui séparent le malheur d'une haute fortune. »

Oh! oh! dirent toutes les dames. Ah! ah! reprit en riant madame la duchesse de Tallard.

LE POUR ET LE CONTRE,

OU

LETTRES INÉDITES DE DIDEROT

SUR LA POSTÉRITÉ;

AVEC DES OBSERVATIONS SUR LES LETTRES ET LES BEAUX-ARTS.

DE 1765 A 1767.

De tous les hommes célèbres de son temps, Diderot est peut-être celui qui a le plus perdu au jugement de notre âge. Son talent, ses opinions, ses écrits ont été sévèrement appréciés. La critique lui a reproché de n'avoir pas su faire un livre; la morale a rougi souvent du cynisme de ses tableaux; et les attaques de son audacieuse incrédulité n'ont pas moins affligé la saine philosophie que la religion.

Il faut, convenons-en, souvent blâmer le philosophe; il faut choisir dans l'écrivain. Toutefois, les gens de goût, en condamnant les écarts de son imagination, avouent aussi que cette originalité piquante, ces momens d'enthousiasme, ces inspirations soudaines qui donnaient tant d'attrait à sa conversation, ont passé bien souvent, de ses discours, dans ses écrits. Ses contemporains ont rendu justice à son caractère. Son esprit ne rêvait, disent-ils, que projets

d'améliorations sociales; son cœur était rempli des passions les plus bienveillantes. Enfin, Marmontel a dit de lui : « Cet homme, l'un des plus « éclairés du siècle, était encore l'un des plus « aimables; et sur ce qui touchait à la bonté « morale, lorsqu'il en parlait d'abondance, je « ne puis exprimer quel charme avait en lui « l'éloquence du sentiment. Toute son âme était « dans ses yeux, sur ses lèvres; jamais physio- « nomie n'a mieux peint la bonté du cœur. » Malgré ses erreurs ou ses torts, on peut désirer de connaître celui qui méritait cet éloge.

Une femme de beaucoup de mérite, la fille de Diderot, madame de Vandeuil, aussi remarquable par son caractère que par son esprit, a laissé, sur la vie de son père, des manuscrits précieux. L'ami qui les avait entre les mains a bien voulu me les confier. Ces manuscrits renferment un assez bon nombre d'anecdotes. Quelques unes ont été recueillies par Naigeon, et quoiqu'elles aient perdu leur couleur dans la diffusion de son style et dans l'apprêt de ses déclamations, je ne les citerai point ici. Heu-

reusement celles qui peignaient le plus naïvement Diderot, ses goûts, ses penchans, son humeur, ont échappé à la dédaigneuse emphase de Naigeon. Je vais les extraire, avec réserve, des manuscrits de madame de Vandeuil. Quelquefois je la laisserai parler elle-même, avec cette affection qui ne lui permettait d'apporter aucun art dans ce qu'elle écrivait sur son père; mais quelquefois aussi je prendrai la parole à mon tour, pour mettre plus d'ordre ou plus de variété dans le récit.

Que la vie du même homme offre souvent de singuliers contrastes! Diderot, qui le croirait! fut dévot dans sa jeunesse. Élève des jésuites, séduit par leurs promesses, peut-être aussi par les hasards d'une carrière consacrée aux missions lointaines, il fut sur le point de fuir la maison paternelle pour entrer dans leur société. Son imagination naissante excitant alors sa ferveur, il priait, il jeûnait, il portait un cilice. Ce grand zèle dura fort peu : le scepticisme le plus hardi ne tarda point à remplacer ces élans d'une foi passagère, et Diderot, d'au-

tant plus coupable à ses yeux qu'il avait été plus fervent, se hâta, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'expier ses austérités.

Il faut pourtant le dire à sa louange, cet homme, qui depuis professa constamment d'autres doctrines, ne prétendit jamais les imposer à ceux dont il était entouré. Dans sa maison, sous ses yeux, au sein de sa famille, il permit que sa femme, dont la piété fut toujours respectable, parce qu'elle était douce et sincère, élevât ses enfans dans les principes les plus religieux. Il souffrit même que la tendresse maternelle cherchât des consolations, des espérances, presque des garanties dans la bonté céleste. « Mon père, dit madame de Vandeuil, avait eu trois enfans, et les avait perdus. Le premier mourut en nourrice; son second fils périt à cinq ans, emporté par une fièvre aiguë; le troisième tomba des mains de la femme qui le portait, sur les marches mêmes de l'église où l'on allait le baptiser. Ma mère, qui avait beaucoup de religion, fit vœu d'habiller de blanc et de consacrer à la Vierge le premier enfant qu'elle mettrait au

monde; cet enfant, ce fut moi, et ma mère conserva toujours la pensée que je devais l'existence à ce vœu. » Diderot n'y mit aucun obstacle; un pareil trait n'est point d'un philosophe intolérant.

Le sacerdoce, lorsqu'il unissait des vertus bienfaisantes au caractère sacré qui le rend vénérable, obtenait ses égards et même ses éloges : seulement alors il louait encore à sa manière. J'en vais citer un exemple. Diderot voulait obtenir une bourse pour le fils de M. Damilaville, son meilleur ami. La bourse dépendait de M. l'archevêque de Paris. Ce siége se trouvait alors occupé par le célèbre Christophe de Beaumont, dont le zèle était quelquefois trop ardent, mais dont la charité fut toujours sans bornes. Diderot, pour arriver jusqu'à l'archevêque, traversa la foule des pauvres qui remplissaient ses antichambres : il se nomma, reçut un accueil poli, fit sa demande, et quelques jours après obtint la bourse. Diderot écrivit à l'archevêque pour le remercier, mais toujours d'accord avec ses principes, « Non, Monseigneur,

lui disait-il, non, ce n'est pas pour Dieu que vous faites le bien; vous voyez les malheureux avant tout, et fussiez-vous mufti à Constantinople, votre habit n'en serait pas moins percé par le coude. »

« Tous les goûts de mon père étaient simples, dit madame de Vandeuil; il était sans luxe, sans dettes, sans affaires, sans ambition. *Le plus grand bien que l'on puisse faire aux hommes*, disait-il souvent, *est d'étendre leurs connaissances*. Les siennes appartenaient à tout le monde. Il a beaucoup travaillé; cependant les trois quarts de sa vie ont été employés à secourir tous ceux qui avaient besoin de sa bourse, de ses talens, de ses démarches. Il était souvent mal payé de sa facilité.

« Un jeune homme vint le voir un matin : « Lisez, je vous prie, ce manuscrit, monsieur, « dit-il à mon père, et mettez vos observations « à la marge. » Il sort, mon père prend le cahier : c'était une satire amère de sa personne et de ses écrits. « Monsieur, dit mon père à « l'auteur quand il revint deux jours après, je

« ne vous connais point, je n'ai jamais pu vous « blesser en rien, apprenez-moi donc les motifs « d'une pareille conduite. — Je n'ai point de « pain; j'ai fait cet ouvrage, et j'ai pensé que « vous me donneriez quelques écus si je le sup- « primais. — Vous ne seriez pas le premier dont « on paierait volontiers le silence. Mais vous « pouvez tirer meilleur parti de ce libelle. « M. le duc d'Orléans, qui est retiré à Sainte- « Geneviève, me hait depuis long-temps : il est « dévot, dédiez-lui votre satire; qu'on la relie « avec ses armes; portez-lui l'ouvrage un matin, « vous en obtiendrez quelques secours. — Mais « je ne connais point ce prince, et l'épître dé- « dicatoire m'embarrasse. — Asseyez-vous là; « je vais vous la faire. » Mon père écrit l'épître dédicatoire, l'auteur l'emporte, va chez le prince, en reçoit vingt-cinq louis, et revient quelques jours après remercier mon père, qui lui conseilla doucement de choisir un genre de vie moins honteux. »

C'était pour Diderot un plaisir que de raconter différentes aventures de sa vie. On s'est plu

à les recueillir, à les citer. Je ne rapporterais point celle qu'on va lire si les manuscrits de madame de Vandeuil ne terminaient cette aventure par un trait qui n'est point connu. Diderot avait fait rencontre d'un M. Rivière, beau, jeune, éloquent, ayant le masque de la sensibilité, d'ailleurs pauvre et malheureux. Il en fallait bien moins pour exciter son intérêt. Il aida ce jeune homme dans quelques ouvrages, et plusieurs fois lui donna quelques louis. Un jour, dans le désir de rendre son sort plus doux, Diderot lui fit des questions sur sa famille. « J'ai « un frère ecclésiastique et fort riche, lui ré- « pondit Rivière ; il pourrait me secourir, mais « il me hait ; dans ma jeunesse je lui ai fait « quelques espièglerie, et dans l'âge mûr je « l'ai empêché d'être évêque. — Mais comment « diable empêche-t-on quelqu'un d'être évê- « que ? — Rien n'est plus simple. Mon frère « prêcha un carême devant le Roi : ses sermons « étaient éloquens, la cour en fut fort satisfaite. « On devait le nommer au premier évêché va- « cant ; je fis cent plaisanteries sur ses talens, et

« dis à tout le monde que ses sermons étaient « de moi. — Vraiment, cette conduite est fort « ridicule. Cependant, votre frère peut être « indulgent; je veux essayer de vous raccom- « moder. Je le verrai demain : peut-être en ob- « tiendrons-nous quelque chose. »

Diderot s'habille, va chez l'abbé, se fait annoncer. On le reçoit avec politesse. A peine a-t-il dit quelques mots sur le sujet qui l'amène, que l'abbé pâlit et s'agite, ses yeux s'allument : « Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-il, connaissez- « vous mon frère ? — Je crois le connaître : il « ne m'a point caché les motifs que vous aviez « de vous plaindre de lui. — Il est impossible, « monsieur, qu'il vous ait dit ce que je vais vous « raconter. » Alors il déroule un tissu de bassesses et de noirceurs plus odieuses les unes que les autres. Pendant ce récit, Diderot, confus, accablé du poids de tant d'infamies, cherchait du coin de l'œil sa canne et son chapeau. Heureusement l'abbé parla long-temps : Diderot, reprenant courage, attendit avec plus de calme la fin d'une sortie si violente. Enfin, l'abbé s'ar-

rêta. « Je savais tout cela, reprit Diderot avec « sang-froid, et vous ne m'avez pas encore tout « dit. — Juste ciel! monsieur, et que pouvez-« vous donc savoir de plus? — Vous ne m'avez « pas dit qu'un soir, lorsque vous reveniez de « matines, vous l'aviez rencontré tout près de « votre porte, et que tirant un poignard, il avait « voulu vous l'enfoncer dans le sein. — Si je ne « vous l'ai pas dit, monsieur, c'est que cela n'est « pas vrai. » Diderot se lève alors, s'approche de l'abbé, lui prend le bras vivement, et s'écrie : « Hé bien! monsieur, quand cette horrible « action serait vraie, il n'en faudrait pas moins « donner du pain à votre frère!... » Un mot imprévu suffit souvent pour ébranler l'âme la plus ferme. Cet homme, interdit, ému, se laissa convaincre, et promit d'assurer 600 livres de rentes à son frère.

Vous croyez l'histoire achevée, vraiment non. Ceux qui l'ont racontée jusqu'à présent n'ont dit que la moitié de l'aventure. Laissons madame de Vandeuil elle-même en terminer le récit. « Le lendemain, Rivière arrive pour savoir le succès

de la négociation. « Monsieur, lui dit mon père, « vous m'avez trompé, vous avez fait cent vilaines « actions, mais je n'en ai pas moins réussi. Votre « frère vous donnera de quoi vivre; renoncez s'il « vous est possible à ce caractère odieux qui ferait « le malheur de votre vie, le tourment de votre « famille et la honte de vos amis.... » Rivière, fort content du succès, remercie mon père et de ses services et de ses conseils, cause encore un quart d'heure, et prend congé de lui. Mon père le reconduit : quand ils sont sur l'escalier, Rivière s'arrête, et dit à mon père : « Monsieur « Diderot, savez-vous l'histoire naturelle? — « Mais un peu; je distingue un aloës d'une laitue, « et un pigeon d'un colibri. — Savez-vous l'his- « toire du formica-leo? — Non. — C'est un petit « insecte fort industrieux. Il creuse dans la terre « un trou en forme d'entonnoir, il en couvre la « surface d'un sable fin et léger; les insectes « étourdis s'y laissent tomber; il les prend, il les « suce, puis il leur dit : *monsieur Diderot, j'ai « bien l'honneur de vous saluer.* » Mon père rit comme un fou de cette impudente saillie. Quel-

que temps après, il sort : un orage le force à se réfugier dans un café, il y trouve Rivière. Ce misérable ose l'aborder et lui parler. « Éloignez-« vous, lui dit mon père, vous êtes si méchant, « si profondément corrompu, que si vous aviez « un père opulent, je ne le croirais pas en sû-« reté dans la même chambre que vous. — Hélas ! « pour mon malheur, je n'ai point de père opu-« lent. — Vous êtes un abominable homme. — « Allons donc, philosophe, vous prenez tout au « tragique. »

Diderot était sensible, confiant, généreux ; souvent il fut la victime de sa générosité ; mais que de fois aussi n'en a-t-il pas été payé par la plus vive reconnaissance ! et quelle joie pour lui quand il pouvait soulager un malheureux ou défendre un opprimé ! Fallait-il réparer un tort, venger une injustice, attendrir un cœur endurci par l'avarice ou par un vil égoïsme ? ni le nom ni le rang ne pouvaient l'arrêter [1].

[1] Son éloquence, naturellement si passionnée, prenait même en présence des hommes les plus élevés, un caractère de force et d'autorité véritablement imposant. On sait

Qu'on en juge par le fait suivant. Le duc de La Vrillière avait eu long-temps de l'attachement pour une femme que depuis il avait laissée dans l'oubli. Elle vendit, pour vivre, ses diamans, ses bijoux, ses meubles, puis ses vêtemens. Réduite à la dernière misère, elle écrivit au duc; ce fut en vain. Dans l'espoir qu'un style plus touchant obtiendrait davantage, elle vint trouver Diderot. Voici le premier billet qu'il écrivit au nom de cette infortunée :

« Tant que j'ai pu vivre, monseigneur, avec « les dons de votre tendresse, je n'ai point sol- « licité les secours de votre pitié; mais de toute

que la plupart des écrits de Diderot, copiés souvent par des mains furtives, se vendaient manuscrits sous le manteau. La police, comme de raison, s'en prenait à lui. On me les a dérobés, répondait-il; et cette excuse était souvent très réelle. Un jour qu'il était obligé d'y recourir encore, à la suite d'une longue conférence avec le garde des sceaux, ce magistrat lui dit : *Hé bien, monsieur, je vous défends d'être volé.* On racontait cette anecdote en présence du dernier prince de Condé : « Comment diable, dit-il, le garde des sceaux est bien hardi ! il a osé *comparaître* devant Diderot ! »

« la passion que vous avez eue pour moi, il ne « me reste que votre portrait. Demain, si vous « ne remédiez à ma misère, je serai forcée de le « vendre pour avoir du pain. »

Cette façon d'écrire parut nouvelle au duc. Le lendemain, un chevalier de Saint-Louis vint trouver cette malheureuse femme, lui remit cinquante louis, et la pria de lui dire le nom de son secrétaire. Elle nomma Diderot, car il ne voulait point se cacher. Un long intervalle de temps s'écoula sans qu'il entendît parler de cette infortunée. Il pensait qu'elle avait cessé de vivre, lorsqu'il apprit que, tombée dans le dernier degré de misère et d'infirmité, elle n'avait pu se traîner jusque chez lui. Elle demandait comme une grâce une place aux Incurables. Diderot écrivit à l'instant au duc de La Vrillière :

« Monsieur le duc, lui disait-il, toujours au nom de cette pauvre femme, la malheureuse que vous avez si long-temps aimée est sur le point d'expirer dans un grenier. Je ne demande point, monseigneur, de prolonger une existence que vous avez rendue si douloureuse, je vous

demande un lit aux Incurables pour y aller mourir. Si vous ne m'accordez pas cette retraite, si honteuse pour tous deux, je me ferai porter à l'hôpital; j'y rendrai le dernier soupir, vos lettres à la main, et c'est de ce lieu qu'elles vous seront renvoyées. » Elle eut à l'instant même un lit aux Incurables.

C'est ainsi que Diderot employait ses momens: il écrivait des épîtres dédicatoires pour des musiciens, des plans de comédies pour des soi-disant auteurs dramatiques; préfaces, prospectus, tables alphabétiques, il consentait à tout faire. Un homme vint le prier un jour d'annoncer sous le titre d'*Avis au public* une pommade qui faisait pousser les cheveux: il rit beaucoup, mais il fit l'annonce. Il travaillait pour des corporations, pour des magistrats; il a fait des discours au Roi, des remontrances du parlement, tous morceaux qui lui étaient payés, disait-il, trois fois plus qu'ils ne valaient. Enfin, dans sa jeunesse, il avait écrit des sermons. Un missionnaire lui en commanda six pour les colonies portugaises. *C'est la meilleure affaire que j'aie faite en ma*

vie, ajoutait Diderot en racontant cette anecdote : *on me les paya cinquante écus chaque.* Assurément il avait plus de mérite qu'un autre à les bien faire.

On sait avec quelle générosité l'impératrice Catherine, en achetant la bibliothéque de Diderot, lui fit assurer une pension de mille francs par an pour qu'il en restât le bibliothécaire. Par une ingénieuse et noble négligence, on laissa le paiement de la pension s'arriérer. Au bout de deux ans, le prince Galitzin demande un jour à Diderot s'il reçoit régulièrement sa pension. « Je n'y ai plus songé, répondit-il avec ce désintéressement qui sied si bien aux gens de lettres : je suis trop heureux que Sa Majesté m'ait acheté ma boutique et laissé mes outils. — L'Impératrice ne l'entend pas ainsi », dit le prince ; et quelque temps après Diderot reçut *cinquante mille francs* à la fois, afin que *de cinquante ans* le paiement n'éprouvât de retards.

Il conçut vers ce temps-là le projet d'aller en Russie, pour y porter lui-même ses remercî-

mens à son auguste bienfaitrice. Ambitionnant tous les genres de célébrité, devenue conquérante et législatrice, flattant les philosophes, aimant les lettres et protégeant les arts, Catherine voulait élever dans ses États, à la gloire de Pierre Ier, un monument qui fût digne du génie de ce prince. Plusieurs figures exécutées avec une grande vérité d'expression, un *Milon de Crotone,* un *Pygmalion,* un *saint Ambroise de Milan,* plaçaient alors Falconet au nombre des meilleurs sculpteurs du temps : ce fut sur lui que tomba le choix de l'Impératrice, et ce fut Diderot qui négocia les conditions du voyage de Falconet à Saint-Pétersbourg.

Le philosophe aimait les arts ; le statuaire cultivait les lettres ; les mêmes goûts les unissaient, mais non les mêmes sentimens, comme on le verra bientôt. Ils se voyaient, ils s'écrivaient familièrement.

« Mon père, dit madame de Vandeuil, admirait Falconet ; mais il ne concevait pas qu'on pût avoir une âme froide et du génie. » *L'admiration* et *le génie* étaient, je crois, de trop dans

tout ceci; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Falconet, avec un grand talent dans son art, a presque autant tenu la plume que le ciseau. J'aimerais mieux cependant, pour lui comme pour nous, qu'il eût laissé quelques statues de plus et quelques volumes de moins. Naturellement porté vers la contradiction, il est, dans quelques uns de ses écrits, subtil et systématique à l'excès : on en jugera par la discussion seule qui donna lieu aux lettres qu'on va lire[1]. Il fallait avoir en effet un esprit bien amoureux du paradoxe, ou, comme le dit madame de Vandeuil, *une âme bien froide*, pour soutenir que l'idée de la postérité apparaissant dans l'éloignement, ne pouvait, ne devait enflammer

[1] Elles furent écrites peu de temps avant le départ de Falconet pour la Russie. Le manuscrit que je possède renferme les lettres du sculpteur et celles du philosophe; mais comme Falconet ne met presque jamais en avant que de froids sophismes, privés de la magie du style, et que Diderot, dans ses réponses, reproduit les argumens de son adversaire dans toute leur force, pour les attaquer et les détruire, je n'ai publié que ses lettres, et je suis certain qu'on m'en saura gré.

d'aucune inspiration le génie du poète ou de l'artiste.

Il s'en fallait bien que Diderot partageât de pareilles idées. On admire la complaisance qu'il met à répondre dans ses lettres, par des argumens calmes et méthodiques, aux sophismes adroits de son adversaire. Il se borne d'abord à fortifier ses raisons des vives saillies de son esprit : peu à peu l'humeur le gagne, sa verve s'échauffe, il saisit les côtés passionnés du sujet : tous les sentimens honnêtes, vertueux, touchans, abondent dans son cœur, et s'épanchent sous sa plume ; les plus nobles mouvemens agitent son âme, et quand il montre, après vingt siècles d'intervalle, vingt peuples différens honorant la mémoire des grands hommes et déposant des couronnes sur leurs tombeaux, il atteint, sans y prétendre, au plus haut degré d'éloquence. « Postérité sainte et sacrée, s'écrie-t-il, soutien des malheureux qu'on opprime ; toi qui es juste, toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite ; idée sûre, idée consolante, éclaire-moi, guide-moi, ne m'abandonne jamais ! »

Chose étrange! l'homme de lettres frémissait d'espoir, d'attendrissement ou de respect à la seule idée de l'avenir, tandis que le philosophe accréditait tristement des dogmes tout contraires. Que sa raison paraît petite et froide quand on la compare à l'enthousiasme de son esprit! ou plutôt n'est-ce pas qu'essayant en vain d'étouffer des vérités douces et consolantes, et voulant échapper lui-même à la rigueur de ses principes, il s'efforçait de substituer un monde moral, à l'autre monde des hommes religieux? En dépit de ses principes, il sentait le besoin d'être et d'aimer au-delà du tombeau; il se plaisait à l'image d'une génération future qui distribuait le blâme ou l'éloge : idée bien moins élevée que celle d'un Dieu qui punit ou récompense, mais bien moins effrayante aussi que les solitudes du néant. N'hésitons point à le dire ici : Diderot, moins dominé par le besoin d'une singularité téméraire, eût été peut-être l'un des plus éloquens panégyristes de la Divinité.

LE POUR ET LE CONTRE,

OU

LETTRES INÉDITES DE DIDEROT

SUR LA POSTÉRITÉ;

AVEC DES OBSERVATIONS SUR LES LETTRES ET LES BEAUX-ARTS.

LETTRE PREMIÈRE.

DIDEROT A SON AMI FALCONET.

Oui, je veux vous aimer toujours ; car je ne vous en aimerais pas moins, quand je ne le voudrais pas. Je pourrais presque vous adresser la prière que les stoïciens faisaient au Destin : « O Destin, conduis-moi où tu voudras, je suis prêt à te suivre, car tu ne m'en conduirais, et je ne t'en suivrais pas moins, quand je ne le voudrais pas. »

Tu sens que la postérité m'aimera, et

tu en es bien content ; et tu sens bien mieux qu'elle t'aimera aussi, et tu ne t'en soucies pas : comment peux-tu faire cas pour un autre d'un bien que tu dédaignes pour toi ? S'il t'est doux d'avoir pour ami... je m'arrête là ; je crois que j'allais faire un sophisme qui aurait gâté une raison de sentiment.

Il est doux d'entendre pendant la nuit un concert de flûtes qui s'exécute au loin et dont il ne me parvient que quelques sons épars que mon imagination, aidée de la finesse de mon oreille, réussit à lier, et dont elle fait un chant suivi qui la charme d'autant plus que c'est en bonne partie son ouvrage. Je crois que le concert qui s'exécute de près a bien son prix ; mais le croirez-vous, mon ami ? ce n'est pas celui-ci, c'est le premier qui m'enivre. La sphère qui nous environne et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le

nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre âme ambitieuse; peut-être ne nous trouvons-nous pas suffisamment récompensés de nos travaux par les génuflexions d'un monde actuel. A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini. Les prétentions, direz-vous, sont souvent au-delà du mérite; d'accord. Mais n'y voyez-vous pas un hommage payé de reflet à nos contemporains? n'est-ce pas leur dire: Vous me trouvez un homme merveilleux, vous me l'avez dit, et certainement vous êtes trop éclairés, tous tant que vous êtes, pour que l'avenir ait jamais l'audace de penser autrement que vous?

Vous voyez, mon ami, que je me

moque de tout cela, que je me persifle moi et toutes les autres mauvaises têtes comme la mienne. Eh bien! vous l'avouerai-je? en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque; et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain. *O curas hominum! o quantum est in rebus inane!* cela est vrai; mais réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera. Puisqu'il y a cent peines d'opinion dont il est presque impossible de se délivrer, permettez à ces pauvres fous de se faire, en dédommagement, cent plaisirs chimériques. Mon ami, ne soufflons point sur ces fantômes, puisque notre souffle n'écarterait que ceux qui nous suivraient toujours d'un peu plus près ou d'un peu plus loin.

O le joli moment! comme la tête allait

s'exalter, si j'avais le temps de la laisser faire! mais il faut que je vous quitte pour aller à des êtres qui ne nous valent pas, sans flatterie, et pour des choses dont la postérité ne s'entretiendra pas.

En vérité, cette postérité serait une ingrate, si elle m'oubliait tout-à-fait, moi qui me suis tant souvenu d'elle.

Mon ami, prenez garde que je ne fais nul cas de la postérité pour les morts, mais que son éloge, légitimement présumé, garanti par le suffrage unanime des contemporains, est un plaisir actuel pour les vivans, un plaisir tout aussi réel pour vous que celui que vous savez vous être accordé par le contemporain qui n'est pas assis tout à côté de vous, mais qui parle de vous quoiqu'il ne soit pas entendu de vous.

L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui

qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité.

Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû?

Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean, qui vous loue, c'est le bon goût, et le bon goût est un être abstrait qui ne meurt point : sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se succèdent les uns aux autres. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous quand vous ne serez plus; mais c'est elle que vous entendez à présent; elle est immortelle malgré vous, elle s'en va, et s'en ira disant toujours : Falconet! Falconet!

LETTRE II.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Je ne crains pas, quoi que vous en disiez, mon ami, le *compas de la raison*[1]; mais je crains la partialité, qui change de poids et de mesure selon les objets. Tu te repais d'opinions du matin jusqu'au soir, et puis après tu te mets à faire la petite bouche. Eh! mon ami, le tissu de nos maux et de nos peines est ourdi de chimères où l'on n'aperçoit de loin en loin que quelques fils réels. La comparaison du concert n'est pas seulement *agréable*, elle est juste. Quel concert plus réel que celui que j'entends, et dont je suis en état de chanter toute la mélodie et tous les accom-

[1] On a pris soin de souligner les passages extraits des lettres de Falconet, et que Diderot reprend pour les réfuter dans les siennes.

pagnemens? Cela est noté. Quand *ce ne serait que la douceur d'un beau rêve*, et n'est-ce rien *que la douceur d'un rêve?* et n'est-ce rien qu'un rêve doux qui dure autant que ma vie, et qui me tient dans l'ivresse?

L'éloge de nos contemporains n'est jamais pur; il n'y a que celui de la postérité qui me parle à présent, et que j'entends aussi distinctement que vous, qui le soit. L'envie meurt avec l'homme, ou si elle existe encore après lui, c'est pour continuer son rôle. On t'objecte Phidias à toi qui vis; quand tu ne seras plus, l'envie t'objectera à ceux qui te suivront.

Je ne sais *si les femmes riraient*, mais elles auraient tort. Qu'est-ce que fait une belle femme qui va chez La Tour multiplier ses charmes sur la toile, ou dans ton atelier les éterniser en bronze ou en marbre? Elle y porte la prétention de plaire où elle n'est pas et quand elle ne sera plus. Dès ce moment elle entend ceux qui sont

à cent lieues et à mille ans d'elle s'écrier : « Oh ! qu'elle est belle !.... » et son bonheur et son orgueil redoublent. Se trompe-t-elle dans son jugement ? Non. Si elle ne se trompe pas, elle est heureuse, et quand elle se tromperait, elle le serait encore.

Point d'injures. Il n'y a point de plaisir senti *qui soit chimérique*. Le malade imaginaire est vraiment malade ; l'homme qui se croit heureux l'est. Il faut faire entrer en calcul, lorsqu'il s'agit du prix de la vie, jusqu'au plaisir momentané du crime ; Ixion est heureux quand il embrasse sa nuée, et si la nuée lui présente sans cesse l'objet de sa passion, et ne s'évanouit pas entre ses bras, il est toujours heureux. A l'application. J'avoue que

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro. [1]

[1] Horace, livre IV, ode viii. Les vers et les pas-

Mais les grands noms sont maintenant à l'abri de ces ravages, et tu subsisteras éternellement, ou dans un fragment de marbre, ou plus sûrement encore dans quelques unes de nos lignes. Il n'y a plus qu'un bouleversement général du globe qui puisse éteindre les sciences, les arts, et ensevelir sous ses ruines les noms des hommes célèbres qui les ont cultivés avec succès. La lumière de l'esprit peut changer de climat, mais elle est aussi impérissable que celle du soleil. Il y a deux grandes inventions : la poste, qui porte presque en six semaines

sages latins que Diderot cite en petit nombre dans cette correspondance sont si connus, je ne dirai pas seulement des gens de goût, mais des hommes un peu lettrés, qu'il y aurait du pédantisme à les traduire. Quant aux femmes, dont Diderot ambitionnait assurément les suffrages, je les supplierai ne ne point abandonner, à cause de quatre ou cinq citations, la lecture d'un ouvrage écrit avec une verve, une chaleur, une originalité, qui doivent plaire à leur esprit.

une découverte de l'équateur au pôle, et l'imprimerie, qui la fixe à jamais.

J'aime bien à entendre dire à un homme *qu'il ne met pas à la loterie*, quand il a un billet dans sa poche. Tu n'es pas sourd, tu contrefais le sourd; et si personne fut jamais dans le cas du proverbe, c'est mon ami Falconet : *Les pires de tous les sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre.*

La crainte du mépris, de la honte, de l'avilissement, sont de petits motifs qui empêchent de faire mal, mais qui, incapables d'exalter l'âme, ne feront point tenter de grandes choses. Ce n'est pas assez pour la plupart des choses difficiles de ne vouloir point être blâmé; le repos et l'obscurité suffisent à ce but : il faut vouloir être loué, faire un cas infini de ses semblables qui sont, de ses semblables qui seront, et brûler d'une soif inextinguible de leur louange. Voilà le sentiment qui fait haleter, voilà le sentiment qui foule aux pieds l'envieux, voilà le senti-

ment qui fait reprendre la lyre, la plume, le pinceau, le ciseau.

Vous me dites toujours *que vous comptez pour rien l'éloge qui est à cent pas de vous,* et vous n'osez pas assurer nettement que vous fassiez aussi peu de cas de celui qu'on vous accorde à votre insu à Londres ou à Pékin. Mon ami, si nos productions pouvaient aller dans Saturne, nous voudrions être loués dans Saturne; et je ne doute point que si elles étaient de nature à voyager dans toutes les parties de l'univers comme elles sont de nature à voyager sur tous les points de notre globe, et à passer à toute la durée successive, l'émulation ne s'étendît avec cette sphère, et que l'artiste ne fît plus pour l'espace immuable, immense, infini, éternel, que pour un point de cet espace.

Et que me dites-vous *de cette comète qui vient frapper notre globe?* S'il arrivait jamais que l'orbe des comètes se connût assez bien pour qu'on démontrât que dans mille

ans d'ici un de ces corps se rencontrera avec notre terre dans un point commun de leur course, adieu les poëmes, les harangues, les temples, les palais, les tableaux, les statues; ou l'on n'en ferait plus, ou l'on n'en ferait que de bien mauvais. Chacun se mettrait à planter ses choux, et vous tout aussitôt qu'un autre. Si l'on peignait encore des galeries, c'est qu'on supposerait que l'astronome a fait un faux calcul. Ce serait bien la peine d'embellir une maison qui n'aurait plus qu'un moment à durer! En un mot, mon ami, la réputation n'est qu'une voix qui parle de nous avec éloge; et n'y aurait-il pas de la folie à ne pas mieux aimer son éloge dans une bouche qui ne se taira jamais que dans une autre?

Malgré que nous en ayons, nous proportionnons nos efforts au temps, à l'espace, à la durée; au nombre des témoins, à celui des juges. Ce qui échappe à nos contempo-

rains n'échappera pas à l'œil du temps et de la postérité; le temps voit tout : autre germe de perfection. Cette espèce d'immortalité est la seule qui soit au pouvoir de quelques hommes; les autres périssent comme la brute. Pourquoi ne vouloir pas que je sois jaloux et que je prise cette distinction particulière à quelques individus distingués de mon espèce? Que suis-je? des rêves, des pensées, des idées, des sensations, des passions, des qualités, des défauts, des vices, des vertus, du plaisir, de la peine. Quand tu définis un être, peux-tu faire entrer dans ta définition autre chose que des termes abstraits et métaphysiques? La pensée que j'écris, c'est moi; le marbre que tu animes, c'est toi : c'est la meilleure partie de toi, c'est toi dans les plus beaux momens de ton existence, c'est ce que tu fais et ce qu'un autre ne peut pas faire. Quand le poète disait :

Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit libitinam, [1]

il disait une vérité presque rigoureuse. J'ai bien peur que tu n'aies prêché cette maudite philosophie meurtrière à ton fils, et que tu n'en aies fait un pourceau du troupeau d'Épicure.

Vous avez tout perdu en me faisant écrire ces chiffons-là; mon projet était de faire un discours en forme, avec toute l'élévation, l'enthousiasme, la raison que je crois avoir, et Dieu merci, m'en voilà quitte. Le feu s'est évaporé, et je n'y reviens plus que pour vous tracasser.

Bonjour, cher ami, bonjour. Vous voyez bien qu'en vous disant cela je vous baise sur les deux joues.

[1] Horace, livre III, ode xxiv.

LETTRE III.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Vous n'êtes point *bête,* je vous le jure; vous avez fait seulement un petit pas du côté du vrai; si j'en fais un autre nous pourrons bien nous donner la main.

Je ne méprise pas le comptant, ni vous non plus, je ne serai pas embarrassé de vous montrer que l'idée présente que j'ai du jugement de la postérité est du comptant, puisque j'en jouis et que j'en suis heureux. Vous en jouissez vous-même, moins que moi peut-être, quoique vous y ayez plus de droit, parce que c'est une affaire de caractère; mais vous en jouissez, puisque vous convenez assez franchement qu'après tout il vaut mieux être préconisé par une voix qui loue sans cesse que par une bouche qui se tait, quand nous n'avons plus d'oreilles. Il faudrait que vous fussiez fou ou peu vrai,

si vous n'avouiez du moins que l'idée actuelle en est plus flatteuse.

Vous m'accusez *de n'avoir pas répondu à tout, et d'avoir fait l'aveugle quand je vous accusais de faire le sourd.* Je n'ai pas mon griffonnage tout présent, mais je ne crois pas votre réponse bien fondée.

Je ne tiens point votre dernière lettre pour répondue. Au demeurant ayez la bonté de considérer, mon ami, que c'est vous qui défendez le paradoxe, et que, par conséquent c'est, à la vérité, le côté vrai qui est pour moi, mais que c'est vous qui avez le côté amusant.

Vous plaisantez tant qu'il vous plaît, et il faut, moi, que je sois toujours sérieux. Diable! il n'est pas question de plaisanter quand il s'agit de la vapeur qui repaît les narines des dieux, de la fumée odoriférante qui embaume nos temples, et du bonheur de mâcher la feuille sacrée qui fait les prophètes.

A propos, pourriez-vous bien me dire, mais là, en votre âme et conscience, comme si vous étiez devant Dieu, que la trompette sonnât, que nous l'entendissions tous deux, et que je pusse lire au fond de votre cœur, pourriez-vous me dire si, tandis que moi qui ne regretterais ni un louis, ni deux, ni trois, ni quatre (voilà mes moyens), pour rendre votre *Pygmalion* et plusieurs de vos ouvrages à jamais invulnérables par la main du temps, vous ne donneriez pas, vous qui en êtes le père, et qui devez avoir des entrailles, un écu pour assurer la même prérogative à ces précieux enfans-là? Si je vous fais une fois lâcher un écu, prenez garde.

Et vous aurez bien de la peine à ne pas lâcher le premier écu, car il serait, pardieu, aussi fou de tenir les cordons de sa bourse serrés pour ce que je vous demande, qu'il le serait de ne pas rendre au même prix l'immortalité avec toute la fraîcheur de la jeunesse à des enfans de chair et d'os à l'édu-

cation desquels on aurait donné des soins infinis, et qui feraient un honneur universel à l'institution paternelle.

Est-ce que tu n'es pas père? est-ce que tes enfans ne sont pas de chair? est-ce que quand tu t'es épuisé sur un morceau qui te satisfait, après le souris d'approbation, il ne te vient pas un soupir de regret sur la lèvre en pensant que passé le présent, tribut précaire du jour, tout sera fini demain pour l'ouvrier et pour l'ouvrage?

Et certes, regardant et voyant ces pieds, ces mains, ces têtes, ces membres si délicats, je me suis quelquefois écrié douloureusement : Pourquoi faut-il que cela finisse! et c'était du plus profond de mon cœur. Pourquoi le même sentiment, la même peine n'aurait-elle pas été au fond du tien plus ou moins fortement sentie et prononcée?

J'ai dit de ton ouvrage ce que j'ai quelquefois dit de Voltaire même, lorsque son poëme m'enchantait et que je pensais à la

caducité qui le touche (et la caducité a un pied sur le tombeau et l'autre pied sur le gouffre) : Pourquoi faut-il que cela meure !

Allons, mon ami, là, avoue-moi que tu es, que tu as été, et que tu seras un peu plus que tu ne dis. Si tu avais fait une mauvaise chose sur laquelle il y eût écrit *Falconet fecit*, qu'elle fût placée de manière à rester après toi, et que tu apprisses qu'elle est brisée, certes, tu t'en réjouirais. A l'application.

Avez-vous le diable au corps, monsieur Falconet, de me faire saboter comme un pot, et d'enfourner dans un courant d'étude ma tête que d'autres êtres appellent ? Au premier instant de loisir et de bonne humeur, et puis je reprends mon Olinde. Bonjour, sophiste.

LETTRE IV.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Je suivrai le conseil que vous m'avez donné : je reprendrai vos lettres ; je les placerai devant moi, et j'écrirai à mesure que je les relirai. Si je ne réponds pas à tout, ce ne sera ni dissimulation, ni finesse, ni même insuffisance, mais inadvertance pure. Si vous connaissiez mes amis, avec qui je ferraille sans cesse, ils vous diraient tous que personne n'avoue plus franchement que moi une bonne botte bien appliquée. Je vous présenterai mes idées isolées les unes des autres, parce que ce sera vous épargner la peine de les découdre. Je vous les présenterai d'une manière courte, sèche et abstraite, parce que, sous cette forme, elles en donneront peut-être moins de prise à votre subtilité. Je les dépouillerai de tout le faste oratoire, parce que vous

êtes ombrageux, et que ma cicéronnerie pourrait vous mettre en défiance. Il n'y en a presque aucune qui n'eût échauffé mon âme et pris une teinte de pathétique; mais on risque de vous faire rire en cherchant à vous faire pleurer. Vous êtes le plus maudit adversaire qu'on puisse avoir en tête. J'ai voulu essayer ce qu'on obtiendrait de vous en s'abandonnant à votre discrétion, et si vous auriez la lâcheté de battre un homme qui se couche à terre, car c'est se coucher à terre que de s'assujettir à la méthode scolastique et sentencieuse dans une affaire de verve, de sentiment et d'enthousiasme.

Parmi tant d'idées superstitieuses dont on a entêté les hommes, je suis toujours surpris qu'on ne leur ait pas persuadé qu'ils entendraient sans cesse sous la tombe le jugement qu'ils auraient mérité : l'homme de bien, la voix de la louange et du regret; le méchant, la voix de l'anathème et de l'exécration.

Ma comparaison du concert lointain est douce, dites-vous, *mais elle n'est pas juste. Pour la faire juste, il aurait fallu dire : J'entends un concert lointain.* Hé bien, soyez content, je l'entends. Tous les grands hommes l'ont entendu; il ne tient qu'à moi de vous le faire entendre. Ecoute, Falconet, lorsque ton *Pygmalion* aura passé aux siècles à venir, voici ce qu'ils en diront..... [1] Mon éloge est celui du présent et de l'avenir.

Vous continuez : *Quoi! n'y a-t-il que cette foule d'adorateurs futurs et illimités qui puisse vous satisfaire?* Je ne dis pas cela, je n'en exclus aucun; et pourquoi exclurais-je ceux qui ne sont pas? Est-ce que si tu as fait un ouvrage aussi parfait que *le Gladiateur*, ce n'est pas l'éloge de la postérité que tu entends dans celui d'Agasias? Agasias n'est plus; mais son

[1] Ce qu'*ils en diront* a été oublié par le copiste.

ouvrage achevé, était-il ridicule qu'au milieu des acclamations des Athéniens il discernât la voix de Falconet qui n'était pas encore ?

Insatiables philosophes, nous dites-vous, *appréciateurs simulés des vrais biens, vous jouissez de Junon, et vous courez encore après la nuée.* Hélas ! mon ami, laissez faire l'homme, il fait bien : c'est son sort que d'être plus heureux en embrassant la nuée qu'entre les bras de Junon. Je dispose de la nuée, et Junon dispose de moi. Pensez-y bien, et vous verrez que la nuée est aussi réelle et plus douce que la déesse. Eh ! combien de fois le rêve du matin ne m'a-t-il pas été plus doux que la jouissance de l'après-midi ! Ne me détachez pas de la meilleure partie de mon bonheur. Celui que je me promets est presque toujours plus grand que celui dont je jouis. Ce n'est pas chez moi, c'est dans mon château en Espagne que je suis pleinement satisfait. Aussi quelque événe-

ment le renverse-t-il ? je me hâte bien vite d'en rebâtir un autre. C'est là que je me sauve des fâcheux, des méchans, des importuns, des envieux; c'est là que j'habite les deux tiers de ma vie; c'est là que vous pourrez m'écrire quand vous ne pourrez pas venir.

Voilà la différence qu'il y a entre un Zoïle et moi : celui-là trouble la douceur du concert présent; moi j'accrois tant que je puis la douceur de ce concert, et je porte encore aux oreilles de Voltaire la douceur du concert à venir. Combien de fois ne lui ai-je pas écrit : « Laissez brailler maître aliboron, et écoutez dans ma bouche ce que disent et pensent de vous les habiles gens, les honnêtes gens vos contemporains, et avec eux ce qu'en diront et penseront tous les honnêtes et habiles gens des siècles à venir! »

Lorsque mes contemporains modestes m'apportent avec leur éloge celui de la postérité, ce sont les représentans du présent et les députés de l'avenir; et quelle

raison puis-je avoir de séparer en eux ces deux caractères, d'agréer l'un et de dédaigner l'autre? Ils ont comme représentans et comme députés les mêmes lettres de créance, la lumière de leur siècle et le bon goût de la nation. Ils ont, par la comparaison qu'ils font de moi avec les hommes les plus honorés des âges antérieurs, par l'expression de leur propre sentiment, par la perspective glorieuse qu'ils ouvrent devant moi, réuni le passé, le présent et l'avenir pour m'offrir un hommage plus précieux; et il me paraît difficile de démêler ces parfums sans les affaiblir. S'ils sont bons juges du passé, ils sont bons témoins du présent et garans sûrs de l'avenir. Si vous contestez leur garantie, rejetez leur témoignage, récusez leur jugement, et fermez la porte de votre atelier.

Ah! qu'il est flatteur et doux de voir une nation entière jalouse d'accroître notre bonheur, prendre elle-même la statue qu'elle

nous a élevée, la transporter à deux mille ans sur un nouvel autel, et nous montrer et la race présente et les races à venir prosternées!

Mais si l'on encourage l'homme aux grandes choses en lui montrant son nom qui va d'âge en âge accompagné d'acclamations, de bénédictions, de voix et de transports d'admiration, je vois qu'on réussit également à l'effrayer des mauvaises en lui faisant entendre le jugement sévère de la postérité. Les pères portent cette voix terrible aux oreilles de leurs enfans, les citoyens aux oreilles de leurs concitoyens, les nations aux oreilles de leurs souverains. Dites à un homme : Si tu fais ainsi, ton nom sera béni dans tous les siècles..... et ses entrailles en tressailliront. Dites-lui : Et si tu fais autrement, ton nom sera exécré... et il en frémira.

Vous aurez bien de la peine à ne pas prendre pour un monstre celui qui n'au-

rait ni tressailli ni frémi, et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Les Égyptiens exposaient le cadavre de leur souverain sur les bords du Nil, et là ils lui faisaient son procès et le jugeaient en présence de son successeur. Croyez-vous que pour peu que ce successeur eût une âme douce, honnête et sensible, cette cérémonie ne l'affectât pas, du moins pour le moment ; qu'il ne se mît pas par la pensée à la place du mort ; qu'il ne se dît pas à lui-même : « Un jour, qui sera peut-être demain, je serai exposé comme celui-là ; c'est ainsi qu'on prononcera contre moi ? » Je suis sûr que Henri IV se serait écrié : *Ventre saint gris ! qu'ainsi ne soit.*

La postérité ne commence proprement qu'au moment où nous cessons d'être ; mais elle nous parle long-temps auparavant. Heureux celui qui en a conservé la parole au fond de son cœur !

Mais qu'est-ce que la voix du présent ?

Rien. Le présent n'est qu'un point, et la voix que nous entendons est toujours celle de l'avenir ou du passé. Demain n'est pas plus pour vous que l'année 99999. Il vous serait plus doux et il ne vous serait pas plus difficile d'entendre le concert lointain de 99999 que celui de demain. Le ton est donné, il ne changera pas.

Mais je vous entends : *Tant de grands noms oubliés ! Tant de grands hommes dont les ouvrages sont détraits ! Tant d'autres dont les ouvrages sont attribués à ceux qui ne les ont pas faits !.....* Vous m'objectez un péril auquel vous n'êtes et ne serez jamais exposé. Il n'y a plus à craindre pour les ouvrages, les actions et les noms des hommes illustres, que la rencontre d'une comète. Il faut que tout subsiste ou périsse à la fois. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'ont jamais été plus vifs que dans les âges

où vos réflexions auraient eu quelque force. L'illustration à venir n'a perdu sa valeur que depuis que la durée éternelle du monde entier lui est assurée. C'est que les âmes ont moins d'énergie, c'est qu'il est plus court et plus aisé de mépriser que d'obtenir le suffrage des temps à venir. Cherchez bien au fond de ce sac, et vous y trouverez l'insuffisance et la paresse.

LETTRE V.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Il fut un temps, mon ami, où un littérateur, jaloux de la perfection de son travail, le gardait vingt ans, trente ans dans un portefeuille. Cependant une jouissance idéale remplissait la jouissance actuelle dont il se privait. Il vivait sur l'espérance de laisser après lui un ouvrage et un nom immortel. Si cet homme est un fou, toutes mes idées de sagesse sont renversées.

Mais, dites-moi, quelle est la ressource et quel jugement vous portez d'un de mes amis? Il s'est préparé pendant vingt années, et il a travaillé pendant dix à un des plus beaux ouvrages, à mon sens, qui existent; de la philosophie la plus vraie, la plus solide, la plus franche. Sa préface commence par ces mots : *Ami, quand tu me liras, je ne serai plus; mais dans ce moment où je suis, je pense que tu ne pourras refuser une larme à ma mémoire, et mon âme en tressaille de joie.*

Cher Falconet, l'ouvrage que vous avez fait, et qui passera à la postérité, est une lettre que vous écrivez à un ami qui est aux Indes, qui la recevra sûrement, mais que vous ne reverrez plus. Il est doux d'écrire à son ami, il est doux de penser qu'il recevra notre lettre et qu'il en sera touché.

Votre postérité est une loterie que je ne verrai jamais tirer. Je n'y mets point..... Vous y mettez malgré vous, et votre billet

est bon, et vous ne sauriez l'ignorer. Je vois seulement que vous dédaignez une portion de votre lot. Avez-vous raison ?

Si vous aviez exécuté pour Londres ou votre statue de *l'Amitié*, ou celle de *saint Ambroise*, ou celle qui étend un pan de sa robe sur des fleurs d'hiver, l'admiration des Français ne vous garantirait-elle pas l'admiration générale des Anglais? Ne jouiriez-vous pas de leur suffrage avant de l'avoir obtenu, et ne seriez-vous pas injuste envers les Français et les Anglais, si le succès de votre ouvrage était douteux pour vous? Hé bien, Londres, où vous avez envoyé un chef-d'œuvre dont vous ne recevez point de nouvelles, c'est la postérité.

Appellerons-nous postérité deux ou trois siècles? Il nous faut une pérennité bien et dûment constatée.... Encore une fois, elle l'est. La lumière peut changer de contrée, mais elle ne peut plus s'éteindre.

Entassez suppositions sur suppositions, accumulez guerres sur guerres; à des troubles interminables faites succéder des troubles interminables; jetez sur l'univers un esprit de vertige général, et je vous donne cent mille ans pour perdre les ouvrages et le nom de Voltaire; vous ne réussirez qu'à en altérer la prononciation.

C'est un rêve que votre postérité..... Ce n'est point un rêve; ou les espérances fondées sur le mérite de nos productions, ou la comparaison de ces productions avec celles des anciens, ou l'éloge égal que nos contemporains font des unes et des autres, ou les lumières et le bon goût de ces contemporains, ou les lumières et le bon goût des autres artistes vos envieux et vos rivaux, ou la constance de la nature que vous avez imitée, ou tout ce qui peut aujourd'hui garantir à un habile homme le succès et la durée de son nom et de son ouvrage, sont aussi des rêves.

Et puis, qu'a de commun, dites-vous, *le nom que je porte avec la sensation délicieuse que j'éprouve à penser que mon* Iphigénie[1] *fera pleurer à jamais les hommes?..... Les hommes,* entendez-vous? *A jamais,* entendez-vous? C'est ainsi que Racine se parlait à lui-même.

Je reçois des éloges éclairés et sincères, ajoutez-vous. *Je les distingue..... sans en être affecté..... Avec une pareille surdité pour ceux qui crient à mon oreille, comment voulez-vous que j'entende des sons lointains?* Si le fait est vrai, il est sans réplique. Que je vous plains! vous n'êtes pas heureusement né. L'éloge de votre propre cœur est le seul qui vous reste, et cet éloge n'enivre pas. Vous n'aimez donc, vous n'estimez donc personne? Combien de voix qui n'arrivent point à mon âme sans la troubler : et celle de mon ami, et celle de mon

[1] Falconet avait fait une statue d'Iphigénie.

amie, et celle de mon concitoyen, et celle de l'étranger, et celle de la postérité qui me console de toute la peine que j'ai soufferte pendant vingt ans!

Qu'est-ce qui soutenait les Roger et François Bâcon, tant d'autres qui ont été persécutés dans des âges éclairés, tant d'autres qui ont consumé leur vie parmi des contemporains incapables d'apprécier leurs travaux, tant d'autres que la nature condamnait au malheur, en leur accordant un génie précoce pour leur siècle? Ils étaient ou ignorés, ou méprisés, ou calomniés, ou pauvres, ou tourmentés. Ils voyaient que de long-temps ils ne seraient compris, évalués, estimés. Cependant ils continuaient de souffrir et de travailler. Parmi une infinité de motifs de constance, vous n'en exclurez pas du moins le seul qu'ils aient unanimement allégué : c'est que le temps de la justice viendrait. Il est venu ce temps qu'ils avaient prédit, et justice s'est faite. Rien

de si sincère et de si commun que l'appel à la postérité, et quand il est légitime, il n'est point mis au néant.

Et tous ceux qui ont consacré leur vie à des ouvrages posthumes, et qui n'ont espéré de leurs travaux que la bénédiction des siècles à venir, voilà les hommes que vous appelez des *fous*, des *insensés*, des *rêveurs* : les plus généreux des hommes, les âmes les plus fortes, les plus élevées, les moins mercenaires! Envieriez-vous à ces mortels illustres leur unique salaire, la pensée douce qu'ils seraient un jour honorés?

Et ces philosophes, et ces ministres, et ces hommes véridiques qui ont été la victime des peuples furieux, des tyrans forcenés, quelle consolation leur restait-il en mourant? C'est que le préjugé passerait, et que la postérité reverserait l'ignominie sur leurs ennemis. O postérité sainte et sacrée! soutien du malheureux qu'on op-

prime ; toi qui es juste, toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite, qui traînes le tyran; idée sûre, idée consolante, ne m'abandonne jamais. La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux.

« Mes amis, le ciel nous a réservés pour « donner un exemple mémorable à l'avenir. » Voilà les premiers mots de la harangue d'un soldat romain résolu de se tuer plutôt que de mettre bas les armes, et exhortant ses camarades à l'imiter.

Sans doute cet atome qu'on appelle le génie est un élément incoercible. *Sans doute il y a dans l'objet même de son attention un germe d'émulation;* peut-être travaille-t-il malgré lui; mais comptez que l'homme précoce vit, boit, mange avec les stupides qui l'environnent, mais converse avec l'avenir : c'est à ceux qui ne sont pas encore qu'il adresse toujours la parole.

LETTRE VI.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Vous craignez le mépris, la honte, l'avilissement, et moi aussi, Falconet. *Vous êtes plus sensible aux reproches qu'à l'éloge;* je vous ressemble encore en ce point. Mais il est un sentiment que je porte bien plus loin que vous; et qui est-ce qui me blâmera de ne vouloir être blâmé ni du présent ni de l'avenir? de redouter le mépris et de ceux qui sont et de ceux qui ne sont pas; l'avilissement dans un temps où je me transporte? de rougir, par anticipation, d'entendre la réclamation de nos neveux? Eh quoi! parce que l'idée que les hommes fouleraient un jour aux pieds ma cendre exécrée, briseraient des monumens usurpés, substitueraient aux lignes sacriléges de la flatterie la vérité cruelle; parce que cette idée me tourmente, me révolte, m'est in-

supportable; parce qu'elle me fait sauter de dessus mon fauteuil, et dire avec transport : Non, cela ne sera pas; j'aime mieux être déchiré par des bêtes féroces qui m'environnent : j'en appelle à la postérité; vous m'appellerez *fou, insensé!* Ah! mon ami, puisse cette race de fous se multiplier à l'infini! Tout ce que les siècles passés ont eu de braves gens en ont été; ils l'ont dit, ils l'ont écrit.

Mais cette attente est bien incertaine. Elle n'a jamais été trompée; l'eût-elle été autrefois, elle ne le sera plus. Il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux, aux siècles qui ont précédé la guerre de Troie, pour y supposer des noms célèbres ignorés... *Elle est bien creuse....* Moins vous lui accordez de valeur, plus il est généreux de s'en contenter. Mais il faut voir comment Cicéron, Démosthène, Alexandre, tout ce qu'il y a eu d'hommes extraordinaires s'en sont entêtés. Dites-moi, pourquoi plus une

âme antique fut héroïque, plus je la trouve pleine de cet enthousiasme?

Je reviens à cet ami qui a adressé son ouvrage à ceux qui viendront après lui. A qui cet homme pensait-il en écrivant sa préface? de qui s'est-il occupé dans le cours de son ouvrage? à qui a-t-il parlé? avec qui a-t-il conversé? Avec la postérité, mon ami, avec nos neveux. Auriez-vous eu le front de dire à cet auteur qu'il était *fou?* l'auriez-vous pensé? Mais je voudrais que vous le vissiez, lorsque je suis seul avec lui dans son muséum, me montrer du doigt ses posthumes, et me dire : *Ils les auront un jour.* Je voudrais que vous vissiez la joie qui éclate sur son visage lorsqu'il ajoute : *Les scélérats hypocrites, les stupides oppresseurs en seront réduits à frémir autour de ma tombe!...* Cette joie n'est-elle pas réelle? ce sentiment n'est-il pas juste, noble, naturel, honnête, sensé? Pour être sage, à votre avis, fallait-il que cet homme restât

dans l'oisiveté? Exigeriez-vous qu'il demeurât indifférent, stupide vis-à-vis de ses productions? et le blâmerez-vous de se repaître d'avance du bien qu'elles feront et du jugement qu'on en portera?

Non, non, monsieur, vous vous trompez; que le grand artiste astronome sache tout seul, ou sache avec toute la nation, qu'il est un moment fixe où la terre sera rencontrée dans un point de son orbite par un corps céleste qui la dispersera en mille pièces, et cette découverte flétrira son âme; et je ne me persuaderai jamais qu'elle n'opère pas sourdement en lui, et que la perfection de son ouvrage n'en souffre. C'est une cause de dégoût; quelque légère que vous la supposiez, elle aura son effet.

Je vous l'ai dit et je vous le répète: notre émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins. Vous ébaucheriez peut-être pour vous; c'est pour les autres que vous finissez. Or, tout

étant égal d'ailleurs entre vous et moi, même sensibilité, même talent, même amour de la considération actuelle, même crainte du blâme présent, si j'y joins l'idée de postérité, si j'accrois le nombre de mes approbateurs et de mes détracteurs existans, de la multitude infinie des juges à venir, j'aurai, pour bien faire, un motif de plus que vous; vous serez l'homme du catafalque qu'on élève aujourd'hui et qu'on détruit demain; je serai l'homme de l'arc de triomphe qu'on bâtit pour l'éternité.

L'énergie de ce ressort particulier n'est bien connue que de ceux qui l'ont. C'est l'homme avec la fièvre, et l'homme de sang-froid; mais jugez-en par le discours et les actions. Plus ils ont tenté de choses difficiles, plus ils ont attaché de prix à la vie future, moins ils en ont mis à la vie présente. Ils ont été surtout à mille lieues par-delà la petite ambition de surpasser un rival. *Il s'agit bien de mieux peindre cette galerie*

que l'on m'a confiée, que celui qui peint la galerie voisine. Je ne sais ce qu'il se propose; pour moi, je projette un monument qui m'immortalise; j'aurais fait infiniment mieux que lui que je pourrais être désespéré. J'en veux à l'admiration de mon siècle et des siècles suivans, et si je pouvais imaginer un temps où mon travail sera méprisé, toutes les exclamations de mes concitoyens ne m'étourdiraient pas sur le bruit imperceptible du sifflet à venir.

Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation; ils ont, de plus, je ne sais quelle analogie secrète avec la verve et la poésie. C'est peut-être que les poètes et les prophètes commercent par état avec les temps passés et les temps à venir; c'est qu'ils interpellent si souvent les morts, ils s'adressent si souvent aux races futures, que le moment de leur pensée est toujours en deçà ou au-delà de celui de leur existence:

espèce d'êtres bien rares, bien extraordinaires. Ce n'est pas de la maladie, c'est de la poésie qu'il fallait dire le τὸ θεῖον. :

Voilà Thomas qui va tenter le czar Pierre, poëme épique. Il est de la santé la plus délicate; il a sur les joues la pâleur incarnate du poitrinaire. L'entreprise sera longue et pénible : il le sent, il le craint; il ne demande qu'autant de vie qu'il en faut pour achever. Cet homme aura à peine le temps de recueillir l'éloge de ses contemporains, s'il l'a. Est-ce là ce qui le séduit? La véritable folie, ce serait de s'immoler, de se consumer pour entendre crier : « Oh! que cela est beau!... » et passer. Ce n'est pas là ce qui soutient Thomas; c'est, pendant toute la durée de son travail, mon éloge qu'il fait bien de saisir par anticipation; car il pourrait aisément ne pas l'obtenir autrement. A chaque beau morceau qu'il produit, il me voit, et il dit : « Quel plaisir cela va faire à Diderot, à Voltaire, à Marmontel!... » Je

suis la postérité relativement au moment de son transport. Mais il faut l'entendre lui-même lorsqu'il compare le temps que son ouvrage exige, avec la courte durée qu'il s'accorde; vous verriez si l'espoir d'exposer aux siècles à venir son buste à côté de celui d'Homère et de Virgile n'est rien pour lui; vous verriez s'il ne consentirait pas à cette condition, d'expirer en mesurant le dernier hémistiche de son poëme.

LETTRE VII.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Non, monsieur, je n'ai point *esquivé par adresse les flammes de la bibliothéque d'Alexandrie*. C'était un épouvantail à présenter à ceux qui y ont péri, mais non pas à nous. La foudre tombera quelque jour sur la Bibliothéque Royale; un jour les tourbillons de la fumée et du feu disperse-

ront dans les airs les cendres et les feuillets à demi brûlés des anciens et des modernes qu'on y a rassemblés : tant pis pour le public, la nation, le monarque; mais Homère, Virgile, Corneille, Racine, Voltaire, n'en souffriront rien; ils continueront d'être lus en cent lieux de la terre au moment même de l'incendie. Il ne faut, à présent, grâce au progrès de l'esprit humain et à l'art de Fournier, rien moins qu'un déluge universel, une déflagration générale pour détruire ce qui vaut la peine d'être conservé.

Et pourquoi vouliez-vous que je répondisse *à votre émulation machinale, à votre engagement de l'ouvrage avec l'ouvrier?* Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité est souvent préexistant dans l'homme à cet engagement. D'ailleurs, je ne nie point la force et la réalité de ces motifs; mais je dis que si le poëme de Thomas devait périr au même instant que lui, il ne le ferait point, et c'est d'après lui que

je parle. Je demande quelle était la pensée et la consolation de Milton cherchant à Londres un imprimeur qui voulût bien risquer vingt guinées à la première édition de son poëme, et ne le trouvant point; je demande ce que ce génie étonnant se disait à lui-même lorsque la nation se taisait, ce qu'il disait à son imprimeur lorsque celui-ci se plaignait que tout le poëme restait en pile dans le magasin, ce qu'il pensait lorsqu'il voyait ces piles sortir du magasin et passer sous sa fenêtre pour aller chez le cartonnier, et Dieu, et Satan, et les anges, et l'enfer et le paradis jetés dans le pourrissoir? Il en appelait à Addison, qui ne devait être que long-temps après, et il avait raison : Addison est tout homme de goût, et il ne pouvait manquer de paraître.

Encore une fois, il y a mille circonstances où il ne reste à l'homme généreux, à l'artiste malheureux, que la conscience d'avoir bien fait ou de bien faire, et l'espoir d'un

avenir plus juste que le présent. Fondez ensemble les âmes de Cicéron, de Démosthène, d'Eschine et de Carnéade pour anéantir dans l'homme ce sentiment; on s'amusera ou l'on s'indignera de l'éloquence du rhéteur, mais le sentiment restera : c'est la nature que vous poursuivez à coups de fourche. Plus ce sentiment est isolé, plus l'action nous paraît grande et belle, plus l'âme humaine nous étonne. Mon ami, vous ne voyez que les petites jalousies du tripot académique. Laissez cela, voyez en vous; placez-vous devant votre ouvrage quand il est fini, et, surtout, que vous en avez assez du suffrage de vos contemporains.

Laissez-moi en repos, vous dis-je, avec votre petit et mesquin qu'en *dira-t-on?* Le vrai qu'en dira-t-on, c'est le mien; je ne demande pas seulement qu'en dira-t-on demain et après, mais qu'en dira-t-on dans cent ans. Parbleu! si votre qu'en *dira-t-on demain* peut exalter le génie, apparemment

que mon qu'en dira-t-on demain et dans vingt siècles ne le déprimera pas. Plus j'embrasse d'espace, plus j'appelle de juges, plus je suis convaincu de la perfectibilité de l'homme et de ses ouvrages, plus la tâche que je m'impose est forte; j'ai le même tribunal que vous, et je m'en suis fait un autre plus sévère encore que celui-ci. Il n'y a point de cause sans effet; je porte en moi une cause de plus, et si vous voulez être effrayé de la véhémence de cette cause, promenez votre imagination un moment dans l'histoire, et puis voyez si mon silence, si toutefois je me suis tu, *est un hommage rendu* à ce qu'il vous plaît d'appeler *la vérité*.

Moi, *ingrat envers mes contemporains!* moi! Je fais le plus grand cas de leur estime, quand elle est sincère, éclairée et constante. Où avez-vous pris que cette ambition, qui porte mes vues au-delà de mon existence et de la leur, qui est une pointe de plus à mon

éperon, et qui, dans mille sentiers épineux devenant la seule qui lui reste, puisse jamais être attaquée? Pour juger les hommes, il ne s'agit que de trouver leurs vraies voix, et voici la mienne. Je dis à mes contemporains : « Mes amis, si je puis vous plaire sans me mépriser, sans me plier à vos petites fantaisies, à vos faux goûts, sans trahir la vérité, sans offenser la vertu, sans méconnaître la beauté et la bonté, je le veux; mais je veux plaire aussi à ceux qui vous succéderont et n'auront aucun de vos préjugés, et si je n'avais que vous en vue, je ne plairais peut-être pas à ceux-ci, et je risquerais de ne pas vous plaire long-temps à vous-mêmes. Je n'ai trouvé qu'un moyen de m'assurer la durée de votre éloge quand je l'ai mérité, de l'espérer quand il m'a manqué, de me consoler quand j'en désespère, c'est d'avoir sous les yeux le grand juge qui nous jugera tous. »

Socrate disait aux Athéniens, lorsqu'il

oubliait devant eux la cause de sa vie pour plaider celle de leur honneur : « Athéniens, « je sais bien comment on vous fléchit, « comment on vous touche, comment on « obtient grâce de vous ; mais j'aime mieux « périr que de recourir à des moyens que « je ne blâme pas dans les autres, mais qui « ne vont point à mon caractère. C'est « quand je ne serai plus que vous vous rap- « pellerez ma conduite et mes discours. « Athéniens, vous me regretterez... » Est-ce que nous ne sommes pas tous deux dans Athènes? est-ce que le même dernier exil ne nous attend pas? est-ce qu'il ne nous est pas doux de jouir par anticipation des regrets d'une patrie ingrate? Heureux celui que cette idée accompagne jusqu'aux portes de la ville!

LETTRE VIII.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Il me vient une idée que je ne veux pas perdre. Nous avons peut-être pris l'un et l'autre le parti qui nous convient. Vous êtes sculpteur, et moi je suis littérateur. Mille causes physiques menacent votre chef-d'œuvre et peuvent en un instant le mettre en pièces. Le sentiment de l'immortalité, s'il était vif, deviendrait un supplice pour vous. Mon chef-d'œuvre est à l'abri de tout événement, et il ne peut périr que dans le bouleversement de la nature. Que votre condition devienne la mienne, et que la mienne devienne la vôtre, je vois si communément nos opinions, nos jugemens, nos mépris, nos engouemens, nos principes, notre morale même subir la loi des circonstances personnelles, que je ne serais pas étonné que vos prétentions ne

s'étendissent d'autant que les miennes se restreindraient. Nous n'avons pas la même certitude d'être jugés au tribunal à venir.

Homère, dites-vous, *a peut-être mendié son pain en chantant dans les rues son poëme divin;* et j'ajoute qu'au même temps peut-être quelque Chapelain grec était assis à la table des rois. Après? Qui est-ce qui empêchait Homère dans la rue de penser qu'un jour il serait sous le chevet d'Alexandre, et que le Chapelain serait dans la rue? Vous qui parlez, auriez-vous changé la misère et l'*Iliade* contre l'opulence et *la Pucelle?*

Ce n'est point à Homère comme poète que Platon et d'autres hommes sages ont refusé leur hommage, c'est à Homère comme théologien. Platon est son imitateur perpétuel. Horace a dit, à la vérité,

Aliquando bonus dormitat Homerus;

mais lisez l'épître

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi, [1]

et vous verrez qu'il le préfère aux philosophes Chrysippe et Crantor. Lisez l'endroit de son *Art poétique* où il le compare à d'autres poètes, et vous verrez le cas infini qu'il en fait : c'est celui-là, dit-il, qui

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat; ut speciosa dehinc miracula promat,
Antyphaten, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdim. [2]

Si vous saviez, mon ami, quelle est l'énorme différence de tous les poètes du monde à celui-là! La langue de la poésie, il la parle comme si c'était la sienne. Les autres me présentent les plus nobles, les plus grandes, les plus savantes académies; lui, il a toutes ces qualités et jamais rien d'académique. Mais pour rentrer dans notre thèse, Ho-

[1] HORACE, épître II dans le livre I des *Épîtres*.

[2] HORACE, *Art poétique*.

mère, comme Achille, a son talon vulnérable, et c'est toujours un lâche qui le trouve.

Prendre la voix de Zoïle pour celle de la postérité, c'est prendre la feuille de Fréron pour le jugement de notre siècle; est-ce là ce que vous voulez dire? Chaque âge n'a pas son Homère, mais chaque âge a ses aliborons.

Qu'une femme soit enivrée du plaisir de savoir qu'on la voit belle où elle n'est pas, elle est heureuse; elle a raison. Ce sont vos mots, et je les répète. *Le sentiment de la postérité ne l'occupe guère.* D'accord; c'est que ce n'est qu'une caillette. Mais Hélène vous eût-elle paru bien folle, si elle eût dit au statuaire : « Prends ton ciseau, et montre à la curiosité des nations à venir cette femme pour laquelle cent mille hommes se sont égorgés; fais que les vieillards des siècles futurs passant devant ton ouvrage s'écrient

comme les vieillards d'Ilion lorsque je passai devant eux : « Qu'elle est belle ! Elle « ressemble aux immortelles jusqu'à inspi- « rer comme elles la vénération ! »

Et de quoi diable me parlez-vous ? de vos petites débauchées qui se font peindre à l'insu de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux, et qui recèlent dans le dessus d'un étui ou le dessous d'une boîte à mouches l'image honteuse d'un adultère clandestin ? Est-ce que ces femmes-là sont faites pour loger le sentiment de la postérité, le zèle de l'immortalité ? Est-ce à cela qu'il appartient d'en appeler aux siècles futurs ? Cet appel, c'est le cri de la vertu qui succombe sous l'oppression ; c'est le cri du génie transporté de son propre ouvrage ; c'est le cri de l'héroïsme ; c'est le cri de la conscience après une action sublime, et ce cri n'est jamais ridicule ni dans le moment, ni dans l'avenir, lorsqu'il est autorisé par le suffrage d'un

peuple éclairé par la vérité, ou lorsqu'il est arraché par la barbarie d'un peuple féroce et stupide.

Ce n'est pas seulement *Pausanias*, ce n'est pas seulement *Pline qui dépose du talent de Phidias et d'Apelle*, c'est *l'Hercule* de Glycon, c'est *l'Antinoüs*, c'est *la Vénus Médicis*, c'est *le Gladiateur* d'Agasias; voilà le vrai garant de leur mérite, et ces panégyristes-là ne louent pas platement. L'histoire nous apprend un fait populaire, c'est que tous ces artistes étaient rivaux les uns des autres. C'est que tu témoigneras un jour pour Bouchardon et Pigalle; c'est qu'ils témoigneront dans l'avenir pour toi. Ne sait-on pas que tu fais comme eux? Pour que la postérité fût injuste, il faudrait que le siècle présent mentît sur un fait qui n'est pas ignoré des enfans; pour qu'elle fût muette, il faudrait que les chefs-d'œuvre et des artistes, et des philosophes, et des poètes, et des orateurs et des historiens

périssent en un moment : supposition impossible.

Vous m'objectez *les bons ouvrages détruits et les mauvais épargnés par le temps*, et vous ne vous apercevez pas que cette réflexion ne prouve qu'une chose, c'est l'intérêt que l'artiste peut avoir à ne laisser après lui aucune production médiocre, et combien cet intérêt est naturel et légitime. Il est juste, il est naturel qu'il craigne qu'on n'oppose un morceau défectueux à l'éloge écrit des contemporains, et que l'envie ne fasse d'une pierre deux coups, et la satire de l'artiste, et celle du panégyriste. Le vrai panégyriste de Turenne, c'est Montécuculli; de Frédéric, c'est Daun.

Malgré moi, je prends intérêt à mon siècle, et à l'aspect d'une belle chose, je sens qu'elle distingue l'âge où je vis. Je suis et nous sommes tous un peu comme le souffleur de l'orgue qui disait : Aujourd'hui nous avons été sublimes. L'honneur du

siècle est un loyer que je partagerai sans qu'il m'en ait coûté; c'est ce sentiment secret qui émousse un peu la pointe de l'envie que l'homme ordinaire porte à l'homme de génie. Mais si j'aime les grands hommes qui m'entourent par la seule pensée qu'ils recommanderont mon siècle aux siècles à venir, pourquoi ces grands hommes mêmes ne se complairaient-ils pas dans la même pensée? Pourquoi leur en disputerais-je le droit?

Le présent est un point indivisible qui coupe en deux la longueur de la ligne infinie. Il est impossible de rester sur ce point et de glisser doucement avec lui, sans tourner la tête en arrière ou sans regarder en avant. Plus l'homme remonte en arrière, plus il s'élance en avant, plus il est grand.

Je dirais à l'historien du siècle : Si tu veux louer dignement Frédéric, agrandis tant que tu pourras les généraux qu'il a vaincus, donne cent coudées de haut à Daun.

Ne dédaignez pas *mes deux lignes* : ces deux lignes resteront ; le temps anéantira tout, excepté ce que j'écris. S'il est important que l'artiste ne laisse subsister aucune production médiocre qu'on oppose au témoignage du littérateur, il ne l'est pas moins que le littérateur soit éclairé, soit juste.

Ah ! si je pouvais arracher de Racine *l'Alexandre* et *les Frères ennemis !* Si je pouvais réduire tout Corneille à huit ou dix pièces ! Mais heureusement l'idée d'un monde, résultant de la combinaison fortuite d'une matière homogène, est moins folle que la supposition qu'il ne restera de ces grands hommes que la balbutie de leur enfance et de leur décrépitude.

LETTRE IX.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

C'EST une plaisanterie bien cruelle et bien injuste que de réduire à *l'insipide et froid colossal tout le mérite du Jupiter de Phidias*. Concevez-vous, mon ami, l'abus que vous faites de votre gaîté, et jusqu'où vous pourriez en être la victime? Ce ne fut point, mon ami, pour avoir taillé un Jupiter énorme que Phidias fut admiré de son temps, et que la postérité l'a préconisé; ce fut pour avoir donné au Jupiter une tête qui faisait trembler le méchant; ce fut pour avoir bien rendu le Jupiter du catéchisme payen, le dieu qui ébranlait l'Olympe du mouvement seul de ses noirs sourcils. Les beaux pieds de Thétis étaient de foi; la belle gorge de Vénus était de foi; les belles épaules d'Apollon étaient de foi; les flancs redou-

tables de Mars, la large poitrine de Neptune, les fesses rebondies de Ganymède, étaient de foi; la tête majestueuse et menaçante de Jupiter était de foi; et si Phidias n'eût pas rendu la menace et la majesté de Jupiter, le bloc de marbre hérétique serait demeuré dans son atelier. Quelque jour peut-être je vous lirai des idées qui ne m'échapperont plus, parce qu'elles sont consignées sur le papier, sur l'influence réciproque de la religion, de la poésie, de la peinture et de la sculpture sur la nature et de la nature sur les beaux-arts; mais ce n'est pas ici le lieu. Venez me voir.

Vous tournez à tout vent, vous faites flèche de tout bois; vous avez toutes sortes d'armes, vous combattez de toute manière : tantôt vous faites face et tirez votre flèche avec force; tantôt vous avez l'air d'un homme qui fuit, et vous retournez votre arc en arrière. Ici le public est une bête qui ne sait ce qu'il dit, et l'homme qui peut

avaler son insipide éloge a le palais le moins délicat. Là, c'est un juge éclairé, et sa louange, le murmure le plus flatteur. Tâchez de vous accorder.

Le peuple, mon ami, n'est à la longue que l'écho de quelques hommes de goût, et la postérité que l'écho du présent rectifié par l'expérience.

Je ne sais si Pline est *un petit radoteur,* mais il est sage à vous de n'avoir confié cette rare découverte qu'à l'oreille de votre ami. Connaissez-vous bien ce Pline dont vous parlez si lestement? L'avez-vous visité chez lui? Savez-vous que c'est l'homme du plus profond savoir et du plus grand goût? Savez-vous que le mérite de le bien sentir est un mérite rare? Savez-vous qu'il n'y a que Tacite et Pline sur la même ligne! Voici comment le petit radoteur parle des artistes que la mort a surpris au milieu de leur ouvrage : *In lenocinio commendationis dolor est : manus, cum id agerent,*

extinctæ desiderantur[1]. Etes-vous bien sûr de sentir toute la délicatesse de cette ligne ? Vous doutez-vous que le coulant de certains contours n'est pas plus difficile à bien saisir que celui de cette expression ? Il y a dans son ouvrage mille endroits de cette finesse. Mon ami, je vous souhaite un Pline ; mais songez, Falconet, que s'il a fallu vous attendre des siècles, il se passera des siècles avant que le panégyriste digne de vous et l'égal de Pline soit venu.

Si vous êtes honteux pour les artistes de la Grèce de la manière dont ils ont été appréciés par l'historien latin, vous êtes le plus malheureux mortel qui soit sous le ciel. Vous ne serez jamais mieux célébré ni

[1] « La douleur aussi prête à leurs ouvrages un nouveau charme. On regrette que la mort ait arrêté la main qui les conduisait à la perfection. » Cette traduction est celle de Gueroult, et cependant elle est bien loin de rendre le sentiment touchant et l'expression mélancolique de l'auteur latin.

par aucun de vos contemporains, ni par aucun de vos neveux. Moi, qui me mêle quelquefois de parler des productions des arts, je ne sais si je vous contenterais; mais je serais assez content de moi, si j'avais su dire d'un de vos morceaux comme il a dit du *Laocoon* : *Opus omnibus et picturæ et statuariæ artis præponendum* [1]. Le beau tableau!

Si vous n'avez lu que Du Pinet et Caylus, vous connaissez Du Pinet et Caylus, mais vous ne connaissez pas Pline. Relisez bien le passage que je vous en ai cité; et soyez sûr qu'il y a là une musique si fine, que peu d'oreilles l'ont sentie. Mais laissez de côté pour un moment la musique de Pline, et hâtez-vous de lire ce qui suit.

Hé bien, Pline *n'a pas connu les beautés des arts*, je le veux; il a loué *platement des ouvrages sublimes*, j'y consens; ce n'est

[1] « Ouvrage préférable à tout ce qu'ont jamais produit la peinture et la statuaire. »

pas ainsi *que l'homme du métier en aurait parlé*, je le crois. Mais Pline, qui était un grand homme, qui respectait son siècle, qui respectait la vérité, aurait-il parlé honorablement de ces artistes, s'ils n'avaient eu avec son suffrage celui des âges antérieurs et du sien? C'est un historien qui écrit mal, mais qui dit vrai; c'est Voltaire qui ne se connaît ni en architecture, ni en sculpture, ni en peinture, mais qui transmet à la postérité le sentiment de son siècle sur Perrault, le Sueur et Puget.

Si je crois que *le pressentiment de l'avenir et la jouissance anticipée des éloges de la postérité sont naturels au grand homme!* Aussi naturels que son talent, et j'aurais bien tort de me refuser à la preuve que vous en donnez lorsque vous dites que le présent est une conséquence nécessaire du passé, et l'avenir une conséquence nécessaire du présent; ce présent est un point indivisible et fluant sur lequel l'homme ne

peut non plus se tenir que sur la pointe d'une aiguille. Sa nature est d'osciller sans cesse sur ce *fulcrum* de son existence; il se balance sur ce petit point d'appui, se ramenant en arrière ou se portant en avant, à des distances proportionnées à l'énergie de son âme. Les limites de ses oscillations ne se renferment ni dans la courte durée de sa vie, ni dans le petit arc de sa sphère. Épicure sur sa balançoire, porté jusque par-delà les barrières du monde, heurte du pied le trône de Jupiter; Horace, dans la sienne, fait un écart de deux mille ans, et s'accélère vers nous, son ouvrage à la main, en nous disant : « Tenez, lisez et admirez. » Je vous marque les deux termes les plus éloignés de l'homme-pendule. C'est dans cet immense intervalle que la foule exerce ses excursions. Quand le poète lyrique dit à ses amis :

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam, [1]

[1] Horace, Livre I, ode XVI.

il a le verre à la main, il boit, il rit, il chante; il n'est plus seul, la nuit, devant sa lampe obscure; il ne sent plus ses bras se couvrir de longues plumes et sa forme prendre celle d'un cygne; il ne s'élance plus vers les régions hyperborées, il parle au présent. Mais attendez, il ne tardera pas à changer de ton, à s'écrier :

Exegi monumentum ære perennius, [1]

et à s'adresser à l'avenir, également ivre, également heureux, soit qu'il boive à pleine coupe l'immortalité, soit qu'il dédaigne l'ambroisie de l'avenir, et qu'il dise :

Nos ubi decidimus
Quò pius Æneas, quò Tullus dives et Ancus,
Pulvis et umbra sumus.

C'est à la postérité qu'on destine tout ce que l'on écrit d'éloquent contre elle. Le travail effroyable des injures qu'on lui adresse est une grande marque du respect

[1] Horace, livre III, ode xxiv.

qu'on lui porte ; on l'adore même en l'insultant. Une statue contre elle, qui ne mérite pas de lui être transmise, ne valait pas la peine d'être faite.

Si le fantôme séduisant ne vous a point encore apparu, c'est que vous ne l'avez pas attendu à l'heure des revenans. Ce n'est pas lorsque le génie lutte contre la difficulté de l'ouvrage, lorsque la muse en travail s'agite, lorsque l'artiste, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, a l'œil fixé sur la nature, ce n'est pas lorsque la pythie écume, se tourmente sur le trépied,

. . . . . *Si pectore possit*
Excussisse Deum, [1]

que les ombres de nos neveux se suscitent, se forment et se montrent ; c'est lorsque l'oracle est rendu, que ces feuilles volantes se sont échappées du sanctuaire, et que les peuples les ont lues. Ces ombres aiment les

[1] Virgile, *Énéide,* livre VI.

instans plus tranquilles : c'est quand le présent a parlé, c'est dans le silence qui succède au bruit de ses éloges qu'on entend leur murmure. Les douleurs de l'enfantement sont passées lorsqu'on présente à la mère le nouveau-né; le souris tendre ne se fond sur son visage avec les vestiges de la peine, sa curiosité ne s'éveille, elle ne le dépose, cet enfant, sur un oreiller devant elle, elle ne forme un pronostic sur ce qu'il deviendra, qu'après que la famille s'est éloignée.

C'est, s'il vous arrivait quelque jour, libre de tout soin, d'être conduit par hasard dans une galerie solitaire, et d'y trouver ces deux ou trois morceaux, que vous vous estimez d'avoir faits, placés entre quelques uns des chefs-d'œuvre des anciens sans en être déparés, que l'homme-pendule commencerait à osciller; il irait de lui à Agasias, et il serait ramené d'Agasias à lui; l'un et l'autre, bientôt attachés à l'extrémité de la

même verge, descendus ensemble de deux à trois mille ans, remonteriez ensemble à la même distance dans l'avenir. C'est alors que vous vous surprendriez raisonnant ainsi avec le compagnon de votre voyage idéal : « Tu n'es plus, ô Agasias, mais je suis et je t'admire. Je suis condamné à passer comme toi; mais le tribut que je te paie, un autre me l'accordera : c'est toi-même qui me le garantis. Et qui pourrait m'en frustrer?.... » Vous ajouteriez : « Qui est-ce qui parlerait de la Grèce sans tes semblables et toi? que serait la France sans mes semblables et moi? Tu fus un des hommes de ta nation, et tu m'attestes que je suis aussi un des hommes de la mienne..... » Je pressens aussi la petite pointe d'amertume dont cette douce rêverie pourrait être mêlée. Sans doute il serait fort doux pour le Falconet d'Athènes d'entendre de rechef le Falconet de Paris; sans doute il serait fort doux pour celui-ci d'entendre derechef l'Agasias à venir; mais cela ne se

peut : *Medio de fonte leporum, surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.* L'homme se jette sur ce qui est sous sa main, et son imagination sur ce qui est au-delà de la portée de son bras.

LETTRE X.

M. DIDEROT A M. FALCONET.

Eh bien, *si vos productions allaient dans Saturne, vous seriez donc fort aise d'apprendre, par les gazettes du pays, qu'on y est content de vous;* et vous êtes assez bête pour ignorer qu'entre tous ceux qui mettent le pied dans votre atelier, il n'y en a pas un qui n'ait cette gazette dans sa poche!

Eh bien, *il y aurait donc de la folie à ne pas aimer mieux entendre son éloge dans une bouche qui ne finira jamais que dans une autre, à condition qu'on aura des oreilles ou qui puissent entendre ce qu'on*

dira ou entendre ce qui ne se dit pas encore; et vous êtes assez bête pour ne pas savoir que vous avez ces oreilles-là aux deux côtés de votre tête, ou qu'un beau jour elles y pousseront! Eh! mon ami, si vous vous étiez bien observé, vous les y auriez senti pointer et tinter cinquante fois.

Pour un panégyriste de l'étoffe de Pline, vous l'aurez sans doute; mais consolez-vous-en, ce ne sera pas de votre vivant: c'est un malheur qui est si loin, si loin!... En attendant celui-là, je me surprends à tout moment devant l'autre comme vous devant le *Laocoon.* Il me confond.

Quelques uns de vos contemporains, honnêtes gens et éclairés, vous ont assuré que vous ne mourriez pas tout entier. Vous les en avez crus sur leur parole; vous avez été sensible à leur témoignage. Vous avez donc assisté à votre oraison funèbre, et vous ne l'avez pas entendue sans plaisir? Tous les grands hommes, que dis-je,

tous les grands hommes? il n'y a aucun homme, grand ou petit, qui n'ait suivi son convoi. La dernière fois, la vraie, n'est que la centième. Lorsque Turenne lisait de Judas Machabée : *Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel!* s'il n'eût pas été homme aussi modeste que grand capitaine, il eût écrit sur ses tablettes : « Beau texte pour mon oraison funèbre.... » Mais quelle est la différence de l'homme modeste et de l'homme vain? Vous la savez; l'un pense et se tait, l'autre parle. Nous voyons un homme ceint d'une corde et suspendu à une grande hauteur; à l'instant nous nous mettons à sa place, et nous frémissons. Et vous croyez que notre imagination est moins ingénieuse à s'accrocher lorsque le plaisir, la vérité, la justice, tout l'y convie?

Si j'étais, dites-vous, *du premier mérite,*

vous auriez perdu sur table, et vous verriez un des plus grands sculpteurs se ..... de la postérité. Je n'achève pas, vous me faites tomber la plume des mains; je n'ai ni la force de vous croire, ni celle de vous prêcher davantage. Je suis comme Paul sur le chemin de Damas; mais c'est moi qui crie : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » cela n'est pas vrai, cela n'est pas vrai. Mais dites-moi pourquoi j'ai tant de peine à vous croire? pourquoi, sur cent hommes, en trouverez-vous deux à peine qui vous croient, si ce n'est que, homme, vous protestez contre un sentiment naturel à l'homme? Quoi! c'est vous qui ignorez le respect de la postérité, vous qui avez l'âme pleine de droiture et d'honnêteté! C'est vous qui bravez le jugement de l'avenir, vous qui vivez solitaire, qui jouissez peu de votre réputation, et dont les ouvrages, par leur perfection, supposent un travail infini! C'est vous qui abjurez le sentiment

de l'immortalité, ce sentiment à travers lequel vous devriez toujours apercevoir le marbre que vous travaillez! L'idée la plus douce, la plus consolante, la plus noble, avec laquelle vous puissiez converser dans votre retraite, vous l'en chassez! Éloigné du commerce de ceux qui vous admirent, privé de l'entretien de ceux qui vous admireront un jour, il ne vous reste plus qu'à éloigner ceux que vous admirez, pour rester seul.

Un jour Fontenelle disait que, s'il y avait dans un coffre un mémoire écrit de sa main, qui le peignît à la postérité comme un des plus grands scélérats du monde, et qu'il eût une démonstration géométrique que ce mémoire serait ignoré de son vivant, il ne se donnerait pas la peine d'ouvrir le coffre pour le brûler. Ce discours fit peine à tous ceux qui l'entendirent, et personne ne le crut; c'est qu'il vient dans l'esprit qu'un homme aussi indifférent sur la mémoire

qu'il laisse après lui, ne balancerait guère à commettre un crime, si un crime lui était utile, et qu'il eût la démonstration géométrique qu'il ne sera pas connu de son vivant. On n'aime pas ces gens-là, qui mettent tant d'importance à la date.

Le génie, ce pur don de la nature, est la cause unique des grandes choses. La cause unique! cela est-il bien vrai? Il me semble que si je vous avais demandé, il y a deux mois, qui est-ce qui avait conduit les littérateurs et les artistes de la Grèce et de Rome au point de perfection qu'ils ont atteint, vous m'eussiez répondu : « C'est le sentiment de la liberté qui porte l'esprit aux grandes idées; c'est le patriotisme, c'est l'amour de la vertu, ce sont les honneurs nationaux, ce sont les récompenses publiques; c'est la vue, l'étude, le choix, l'imitation constante de la nature; c'est le respect de la postérité, c'est l'ivresse de l'immortalité, c'est le travail assidu, c'est

l'heureuse influence des mœurs, des usages et du climat; c'est le génie, sans lequel toutes ces causes ne sont rien; sans lesquelles il est peu de chose. Une seule injustice suffit pour assoupir le génie qui veille au centre de la capitale; le bruit seul d'une récompense suffit pour éveiller le génie qui dort à Chaillot. »

Ces hommes extraordinaires, qui se suffisent pleinement à eux-mêmes, je n'y crois pas : nous tenons tous plus ou moins de la coquette qui met des mouches au fond de la forêt, ou de la dévote qui fait une toilette de propreté, parce qu'on peut trouver un insolent. Pour vos fanatiques qui brûlent le ciel et qui éteignent l'enfer, je n'y réponds pas; je ne prendrai pas l'essor extravagant et momentané d'un enthousiaste pour l'état naturel de l'âme. Vos athées ont mieux aimé mourir que de vivre déshonorés, c'est ce que les militaires font tous les jours; et puis, qui est-ce qui vous a dit que quelque

idée de postérité ne s'y mêlait pas? Il faut un salaire à l'homme, un motif idéal ou réel. Faites mieux, réunissez-les; accordez-lui le bonheur tandis qu'il est, et montrez-lui la statue quand il ne sera plus : c'est le moyen de déployer toute son énergie.

Mais à quoi sert d'élever des monumens à ceux qui ne sont plus, de décorer le marbre qui couvre leurs cendres froides de sublimes inscriptions, de présenter aux citoyens les bustes des défenseurs de leur liberté, de déposer dans des volumes éternels le récit de leurs actions? Est-ce pour les morts que cela se fait? non, c'est aux vivans qu'on s'adresse. On leur dit : « Si tu fais ainsi, voilà les honneurs qui t'attendent; tu serviras d'exemple à ceux qui te succéderont, comme ils en ont servi à ceux qui leur ont succédé. Nous ne serons pas plus ingrats envers toi qu'envers eux : méprise la vie, aime la mort. »

La belle liste de héros que l'abbaye de Westminster a créés! Combien ces statues qui peuplaient toute la Grèce ont fait égorger de citoyens! Alexandre pleura sur le tombeau d'Achille. Je ne vois de toute part que des hommes qui s'immolent aux pieds de mes deux fantômes.

Comment se fait-il, s'il vous plaît, que l'histoire, où l'on voit à chaque ligne le crime heureux à côté de la vertu opprimée, la médiocrité récompensée à côté du talent persécuté, l'ignorance sous la pourpre, le génie sous des haillons, le mensonge honoré, la vérité dans les fers, ne soit pas la plus funeste des lectures? Si le jugement de la postérité n'était rien, tout homme sensé dirait à l'historien : « Vous parlez à merveille; mais à quoi me serviront vos éloges, quand j'aurai beaucoup souffert et que je ne serai plus? Je vois qu'on en use fort honnêtement avec les morts; mais je vis et je veux vivre heureux, si je puis; et je suis

presque sûr de mon fait, en méritant vos exécrations que je n'entendrai pas. »

Si l'on me demandait lequel des deux je préférerais, ou d'obtenir ou de mériter une statue, d'après l'expérience des siècles passés, il serait peut-être sage de répondre : « Ni l'un ni l'autre. — Mais il faut opter. — J'aime mieux la mériter. — Et si tu la mérites, te flatterait-il de l'obtenir après ta mort? — Sans doute; qui est-ce qui peut être indifférent à la pensée d'avoir son buste à côté de celui de Phocion? »

Encore un mot, et je finis.

S'il était vrai, comme je le pense, qu'il serait difficile de faire un beau bas-relief avec les natures communes de Greuze, j'aurais peut-être bien de la peine à le prouver. Presque toutes les questions de goût et toutes celles de la morale délicate en sont là; il est facile d'en plaisanter, impossible de n'y pas croire. Le cœur et la tête sont des organes si différens! et pourquoi n'y aurait-il pas

quelques circonstances où il n'y aurait pas moyen de les concilier? Mon ami, prouvez-moi bien, sur le sujet qui nous a vivement occupés vous et moi, prouvez-moi bien l'inutilité, la folie de mes regrets, et vous n'obtiendrez de moi, pour prix de toute votre éloquence, que le silence et un soupir.

CONVERSATION

ENTRE

M. DE CHOISEUL ET Mme DE GUÉMENÉE,

EN 1778.

Les Mémoires de Lauzun caractérisent un changement qui s'opéra dans les mœurs vers les premières années du règne de Louis XVI. Du temps du Régent il y avait peut-être, avec autant de libertinage, moins d'immoralité que sous Louis XV. Le Régent s'enfermait du moins avec ses roués et quelques femmes perdues pour s'abandonner à ses débauches ; le mystère dont il s'entourait était encore une sorte d'hommage qu'il rendait à l'opinion.

La corruption, du temps de Louis XV, fut plus hautement érigée en principes : elle se glissa jusqu'au fond des cœurs, et gagna presque toutes les conditions. L'hymen était sans foi, la galanterie sans voile et sans délicatesse : on rougissait de l'honnête, comme en d'autres temps on rougit du vice. On se prenait sans goût, on se quittait sans contrainte. Les choses allèrent au point qu'on ne trouva plus rien de neuf dans la licence, ni rien de piquant dans le scandale. On revint à des mœurs plus décentes par amour du changement.

Les doux penchans d'une tendresse innocente, les combats que le devoir livre aux passions dans un cœur vertueux, étaient vraiment alors des nouveautés. La bonne compagnie, qui n'arriva pas là d'abord, parut comprendre du moins qu'on pouvait prêter aux désordres l'excuse des sentimens. La *Nouvelle Héloïse*, publiée vers le même temps, rendit le charme des illusions les plus vives à des cœurs long-temps engourdis dans la mollesse ou flétris par la débauche. Tout le monde voulut avoir une passion profonde. Il n'y eut point de femme galante qui ne se crût une Julie; point de libertin qui n'affectât le ton, le langage, les sentimens impétueux, ardens, exaltés, qui consumaient Saint-Preux. La femme qui avait successivement vingt amans, cédait, pour chacun d'eux, à l'empire d'un *amour irrésistible*; et l'on affectait la sensibilité, comme on avait, quinze ou vingt ans plus tôt, affecté la corruption. A l'époque d'un libertinage effronté, Richelieu servait de modèle; Lauzun fut à son tour le héros des passions violentes et des aventures romanesques.

Nous n'avons pas ses Mémoires tels que l'au-

teur les avait écrits. On en a retranché plusieurs passages, et, quel que soit ce sacrifice, il fut fait à des considérations qu'on doit respecter; mais on regrettait surtout de n'y pas trouver joint un morceau que les bibliophiles cachaient depuis long-temps au fond de leurs portefeuilles: c'est la conversation de M. le duc de Choiseul avec la princesse de Guémenée. [1]

Il faut, pour mieux sentir le prix de ce morceau, se reporter aux détails que donne Lauzun dans ses Mémoires [2]. Il avait trouvé moyen de dévorer, en dix ans, les revenus et le capital d'une fortune qui s'élevait à quatre millions. Madame de Lauzun vit dans ce désordre un prétexte de rompre avec lui. S'il faut en croire Lauzun, elle était fausse, prude et méchante.

[1] Un écrivain enlevé trop tôt à la littérature et au théâtre, l'auteur de la comédie de *Louis XI*, M. Mély-Janin, inséra cette conversation dans les *Lettres champenoises;* mais outre que ce recueil était peu répandu, nous croyons, en imprimant cette conversation, en donner une version plus exacte et plus complète, puisque nous la publions sur le manuscrit original.

[2] Première édition, page 275.

Madame de Lauzun reprochait, avec bien plus de raison, au jeune duc, ses galanteries, ses prodigalités, et la ruine dont elle était menacée. Dans ces querelles de ménage, dont on prit le public pour confident et pour juge, on outra de part et d'autre un peu les choses. Madame de Guémenée, dont le mari avait acheté en viager tout ce que le duc de Lauzun pouvait posséder encore, prit naturellement son parti. Elle hasarda quelques mots imprudens sur la conduite de madame de Lauzun, quoiqu'elle fût irréprochable. Le duc de Choiseul embrassa la défense de sa jeune parente, et ce débat fit naître la conversation qu'on va lire.

Il faut bien ajouter que la princesse de Guémenée n'y eut point l'avantage. Les malignes insinuations de M. le duc de Choiseul laissent à penser qu'elle n'avait pas adopté, jusqu'alors, la réforme si récemment opérée en faveur des grands sentimens. On pourrait croire qu'il lui reprochait même de compter plusieurs amans à la fois. Calomnie! méchanceté pure! C'était respect pour les anciens usages.

CONVERSATION

ENTRE

M. DE CHOISEUL ET Mme DE GUÉMENÉE.

M. de Choiseul étant à Versailles au mois de janvier 1778, pour la cérémonie de l'ordre, demanda un rendez-vous à la princesse de Guémenée, qui d'abord parut en être charmée, mais qui, réfléchissant sans doute ensuite à l'objet de ce rendez-vous, chercha bientôt à l'éluder sous différens prétextes. M. de Choiseul termina bientôt les difficultés, en lui disant qu'il viendrait le lendemain, et l'attendrait jusqu'à ce qu'elle fût rentrée et visible.

Il n'était pas possible d'échapper à cette visite; aussi madame de Guémenée se trouva-t-elle chez elle, quand M. de Choiseul

arriva; elle était au bain. Après les premiers complimens, M. de Choiseul eut avec elle la conversation qu'on va lire.[1]

« Je vais vous apprendre, madame, pourquoi j'ai désiré avec tant d'instances un moment de conversation; vous savez les liens qui m'attachent à madame de Lauzun (ici la princesse ne peut s'empêcher de rougir), et que ses malheurs ne font que resserrer. Il m'est revenu que vous aviez dit *que vous aviez en poche de quoi la déshonorer;* cette idée m'afflige! Plus le propos est affirmatif, plus il est accablant : serait-il possible que madame de Lauzun eût trompé sa famille et le public? C'est

[1] Un an après cette conversation, la duchesse de Gramont me la conta ainsi qu'à plusieurs personnes qui passaient la soirée chez elle. Elle conte avec beaucoup d'agrément et de feu : je retins ce qu'elle m'avait dit; et me trouvant peu après à la campagne, je l'écrivis, et je puis assurer que je n'y ai pas changé une parole. (*Note de l'auteur du morceau.*)

sur quoi je viens vous prier, madame, de vouloir bien nous éclairer. »

Madame de Guémenée n'était pas tentée d'interrompre ce début, pour se ménager le moyen de réfléchir à ce qu'elle pourrait répondre : elle garda un moment le silence; mais comme il fallait bien finir par le rompre, elle chercha à éluder.

« Je vois bien, dit-elle, que ceci est une nouvelle querelle au sujet du marché de M. de Lauzun avec M. de Guémenée. — Il ne s'agit point, madame, de ce marché, sur lequel il est vrai qu'on a tenu quelques propos; il s'agit de madame de Lauzun, de ce que vous avez dit *que vous aviez en poche de quoi la déshonorer.* — Mais, monsieur, je ne suis pas obligée de vous répondre, et ce marché n'est pas mon affaire. — Encore un coup, madame, il n'est pas question de ce marché, mais de madame de Lauzun : vous avez dit que vous aviez en poche..... — Il n'y a que M. Duchâ-

telet qui puisse vous avoir dit cela, monsieur. — S'il a pu me le dire, madame, vous le lui avez donc dit? Voilà déjà une chose convenue entre nous. Maintenant, voudriez-vous me dire pourquoi vous le lui avez dit; car il est impossible que vous lui ayez tenu un tel propos sans avoir une raison. — Quand cela serait, monsieur, serais-je obligée de vous la dire? Prétendez-vous me faire subir un interrogatoire? — Je prétends, madame, que vous donniez la preuve de ce que vous n'avez pas pu dire sans preuve. — Monsieur, me ferez-vous assigner en justice? — Non, madame; mais je supplierai le Roi de vouloir bien vous faire venir près de lui. Sa Majesté est trop juste pour ne pas accorder, à une famille affligée, le seul moyen qu'elle ait de connaître des torts dont vous avez la preuve en poche. — Mais, monsieur.... mais.... — Vous êtes embarrassée, madame; permettez-moi de vous aider. Peut-être n'avons-nous pas les

mêmes idées sur ce qui peut déshonorer une femme? et le moyen de s'entendre est de s'expliquer. — Mais, monsieur, qu'est-ce que tout cela veut dire? — Un peu de patience, madame. Tenez, voyons ce qui déshonore une femme. Elle est déshonorée, par exemple, je ne dis pas lorsqu'elle a un amant, n'est-ce pas? mais elle est déshonorée lorsqu'elle en a plusieurs ensemble, ou tellement près l'un de l'autre qu'on ne puisse pas croire qu'elle ait pour aucun un véritable attachement. Elle est déshonorée lorsqu'elle les prend sans discrétion; quand elle les affiche et les quitte sans ménagement; quand elle ne mérite pas qu'ils restent ses amis ou ses connaissances. Voilà, madame, ce qui déshonore une femme; mais j'ai bien de la peine à croire que ce soit là ce que vous imputiez à madame de Lauzun. Vous ne croyez pas même qu'elle ait un amant. Si cependant vous aviez la preuve en poche.... »

Il est aisé de concevoir l'embarras de madame de Guémenée, qui se tourmentait et se retournait dans son bain, sans savoir que répondre, ou ne répondait que des mots entrecoupés..... « Mais, mon Dieu.... je ne dis pas cela.... Pourquoi me faire dire ce que je ne dis pas?...

— « Ce n'est donc pas cela, madame? reprit M. de Choiseul; je vous avoue que je n'en doutais pas : mais poursuivons. Une femme est encore déshonorée, lorsqu'elle joue un jeu excessif; lorsqu'elle passe les nuits au jeu; lorsque sa maison est une maison de jeu; lorsqu'après avoir perdu elle ne paie pas; car les lois du jeu sont, à la vérité, faites pour les hommes, mais quand les femmes partagent leurs travers, ces lois leur deviennent communes, et véritablement une femme se déshonore lorsqu'elle se met dans le cas et de les suivre et de les négliger. Serait-ce sur cela que madame de Lauzun nous tromperait? on ne la voit ja-

mais jouer qu'aux six livres au whist, et je n'ai pas ouï dire que personne se plaignît de ce qu'elle ne payait pas. Si cependant vous aviez en poche la preuve du contraire.... »

Ici, nouveaux mouvemens, nouvelles exclamations. « Ce n'est donc pas cela, madame? Voyons autre chose, car il est impossible qu'à la fin je ne tombe pas sur ce dont vous avez la preuve en poche. Ce qui déshonore encore une femme, c'est de ne pas régler sa dépense sur ses revenus, de prendre à crédit chez des marchands : cela est assez commun, je le sais; mais cela n'en est pas moins déshonorant, parce que cela est injuste, et que cela entraîne (n'est-ce pas, madame?) de grandes conséquences pour les femmes. Je ne crois pas encore que ce soit là ce qu'on reproche à madame de Lauzun. Sa grand'mère lui donne tout ce dont elle a besoin; et d'ailleurs, je ne pense pas que vous ayez votre poche pleine des mémoires de ses mar-

chands. — Mais, monsieur, aurez-vous bientôt fini cet interrogatoire? — Encore un mot, madame. Je ne connais plus qu'une chose qui déshonore une femme, mais aussi qui la déshonore bien complétement : c'est de mentir, je ne dis pas pour conter une histoire qui amuse ou fait rire, cela est vilain, mais malheureusement cela n'est pas déshonorant; mais mentir pour nuire aux autres, pour outrager la vertu malheureuse, pour imputer ses propres torts à ceux qui n'en ont pas, voilà, madame, ce qui répand sur une femme le déshonneur et l'infamie à ne s'en jamais relever. Mais madame de Lauzun parle si peu; elle est si honnête.... Ce n'est pas encore cela que vous lui reprochez? — Eh bien! monsieur, puisqu'il faut vous répondre, madame de Lauzun affecte de condamner M. de Lauzun. — Cela ne serait pas bien, mais cela serait-il déshonorant? M. de Lauzun ne l'aurait-il pas un peu mérité?

mais d'ailleurs elle n'en parle jamais, et vous n'avez pas en poche de quoi la convaincre d'en avoir parlé. — Mais, monsieur, elle est allée demeurer chez madame la maréchale de Luxembourg, que M. de Lauzun ne peut souffrir. — Vouliez-vous, madame, qu'elle restât dans la rue? qui paierait son logement, si sa grand'mère ne lui en donnait pas un? — Mais, monsieur, elle ne veut pas porter les diamans que M. de Lauzun lui a donnés. — Ah! sur cela, madame, je suis à portée de vous éclaircir. M. de Lauzun a donné des diamans à sa femme, mais il ne les a pas payés; elle a reçu même une lettre du joaillier, qui a menacé de faire une esclandre, et de les arracher de dessus sa tête lorsqu'elle les porterait. — Je ne le savais pas, monsieur. — Vous n'avez donc *en poche* des preuves de rien qui y ait rapport? Et moi, je vais vous tout dire. Madame de Lauzun n'a pas même ces diamans

chez elle; elle les a mis en mains tierces. J'aurais été d'avis qu'elle les vendît, parce qu'ils sont à elle; parce que M. de Guémenée a dû satisfaire le joaillier comme les autres créanciers; et que, comme il ne lui a pas payé sa dot, elle en a besoin pour vivre. — M. de Guémenée la paiera exactement. — Je l'espère, madame : je ne suis pas venu pour entrer sur cela en discussion. Je ne suis pas même venu pour justifier madame de Lauzun, qui est fort au-dessus de ce que la méchanceté peut inventer contre elle; mais j'ai voulu vous faire sentir que l'honnêteté, la décence, l'intérêt même, auraient dû vous rendre plus circonspecte; qu'il ne faut pas tenir des propos dénués de toute vraisemblance sur des personnes irréprochables, et vis-à-vis d'une famille qui est en droit et qui a les moyens de les repousser; enfin que, si on a la démangeaison de dire du mal, il vaut mieux le dire en présence des gens, même tête à tête.... — A présent

des leçons, monsieur? Il faut avouer que voilà une étrange visite! — Je sens, madame, qu'elle a pu vous ennuyer, et peut-être voulez-vous sortir de votre bain. »

Là-dessus, M. de Choiseul se leva. « Adieu, madame. — Adieu, monsieur. » Il sort, et la princesse reste encore quelques minutes dans son bain, pour se remettre de son trouble et faire sans doute quelques réflexions, qui malheureusement lui ont été inutiles.

LETTRES INÉDITES

DU CHEVALIER DE LILLE

AU PRINCE DE LIGNE,

SUR LA COUR DE FRANCE.

DE 1779 A 1783.

Le chevalier de Lille, capitaine au régiment de Champagne, était un homme aimable et spirituel, qui faisait avec facilité des chansons agréables et des noëls satiriques. Ces noëls, dont on a de nos jours perdu l'usage et presque le souvenir, se composaient de couplets, où, vers la fin de décembre, sur un air populaire, à l'occasion des trois mages et de la crèche, on lançait une foule de traits qui n'étaient ni fort décens ni fort chrétiens. Ces temps, dont on nous vante sans cesse la piété sincère, se permettaient d'étranges licences à l'approche des jours consacrés par la religion. Grimm nous a conservé l'un des noëls du chevalier de Lille. La plaisanterie s'y exerce librement sur des sujets trop respectables pour que je puisse en rapporter les couplets les plus saillans. Je citerai seulement celui-ci, sur l'un

des trois rois; il aurait pu de nos jours trouver plus d'une application :

J'en conviens, l'Église le dit,
Gaspard était un peu mulâtre;
Mais sa démarche le rendit
Aux yeux de Dieu blanc comme albâtre.
Messieurs, la couleur ne fait rien,
Et tout sied bien,
Pourvu que l'on soit bon chrétien.

Le chevalier de Lille ajoutait :

Il faut surtout l'être à propos.
L'Église est en réjouissance :
En son honneur, versons des flots
De punch et de vin de Constance.
Le verre en main, chantons cent fois
Vivent les rois!
Vivent les rois! *quand ils sont trois!....*

La royauté, comme on voit, n'était guère plus ménagée dans ces couplets que la religion; c'était le ton du jour. Ces sarcasmes amusaient des cercles frivoles, où l'on ébranlait, en se jouant, les bases des institutions sociales. Les philosophes en riaient en secret; ils applau-

dirent surtout fort vivement un petit apologue dans lequel le chevalier de Lille amenait la Vérité aux portes de la Sorbonne. « Qui êtes-vous? lui demandait le syndic. — La Vérité, répondait-elle.—Fuyez, ou je monte en chaire, et je crie à l'impiété ! » Alors la Vérité répondait :

Vous me chassez; mais je l'espère
J'aurai mon tour, et je l'attends,
Car je suis la fille du Temps,
Et j'obtiendrai tout de mon père. [1]

Cet apologue a du bon, je l'avoue, puisque, même après cinquante ans, il conservait encore, il y a six mois, tout le mérite de l'à-propos. Rien de cela, toutefois, n'annonce que le chevalier de Lille fût un poète remarquable;

[1] Le chevalier de Lille, dans sa verve caustique, ne ménageait pas plus les ministres que la Sorbonne. On lui attribue la chanson fameuse, dans laquelle, à l'occasion des réformes proposées par Turgot, la révolution se trouvait prédite en quelque façon quinze ans d'avance. Il pouvait se tromper sur les causes, et bien juger l'événement. Cette chanson est trop connue pour que je la rapporte ici.

mais il avait du goût, un esprit vif, une conversation piquante. Ces agrémens, et l'amitié de MM. de Coigny, qui aimaient et qui savaient honorer les talens, le firent admettre dans la société de la duchesse de Polignac.

Son salon, qu'honoraient de leur présence les personnages les plus élevés, réunissait à la fois des femmes remarquables par leur beauté, par leurs grâces, par les charmes du commerce le plus doux, et des hommes que distinguaient leur naissance, leur caractère, ou l'originalité de leur esprit : le duc de Guiche et MM. de Coigny, le baron de Bezenval et M. de Vandeuil; et parmi les étrangers illustres, le duc de Dorset, ambassadeur d'Angleterre, et le prince de Ligne, l'un des hommes les plus brillans de son siècle.

« Le prince de Ligne, a dit de lui madame de « Staël dans un portrait un peu flatté, est le seul « étranger qui, dans le genre français, soit de- « venu modèle au lieu d'être imitateur. Il y a « toujours de l'esprit dans ce qui vient de lui, « ajoute-t-elle; mais son style est souvent du

« style parlé, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il « faut se représenter l'expression de sa belle « physionomie, la gaîté caractéristique de ses « contes, la simplicité avec laquelle il s'aban- « donne à la plaisanterie, pour aimer jusqu'aux « négligences de sa manière. »

Un homme d'un esprit aussi fin, d'un goût aussi délicat, devait se montrer difficile dans le choix de ses correspondans. C'est à lui que sont adressées les lettres du chevalier de Lille. Les anecdotes de la cour, les secrets surpris à la diplomatie, les nouvelles de l'armée, sont le sujet de ces lettres; mais elles renferment surtout, dans un cadre piquant, un tableau fidèle et curieux, un *intérieur* de la plus haute société. Le ton de cette correspondance est vif, léger, rapide; c'est du *style parlé*, pourrait-on dire, comme de celui du prince de Ligne, et ce rapprochement, qui, sous d'autres rapports, se trouverait encore exact, ne serait assurément pas le moindre éloge qu'on en pût faire.

Les lettres du chevalier plaisaient à des hommes moins faciles à contenter que le prince de

Ligne. La correspondance de Voltaire contient la lettre suivante au chevalier de Lille : « Vous « m'avez écrit, monsieur, des choses bien plai- « santes. Je reçois de gros paquets de livres nou- « veaux, je les jette au feu, et je lis vos lettres « pour me consoler. Il paraît que vous voyez le « monde et que vous le peignez tel qu'il est. Je « suis bien malade; mais si vous voulez que je « meurs gaîment, faites-moi la grâce de m'écrire « lorsque vous trouverez le genre humain bien « impertinent, et que vous aurez du loisir pour « vous en moquer. »

Voltaire avait un jour chargé le chevalier de Lille d'une commission qui fut mal faite; Voltaire l'en gronda. L'on sait ce que lui répondit de Lille : « Il faut, monsieur, que vous soyez « bien bête pour ne pas voir, etc., etc. » Et Voltaire rit aux éclats d'un reproche qui avait en effet pour lui le mérite de la nouveauté.

LETTRES INÉDITES

DU CHEVALIER DE LILLE

AU PRINCE DE LIGNE,

SUR LA COUR DE FRANCE.

LETTRE PREMIÈRE.

Versailles, 16 janvier 1779.

Quel dindon que celui que nous venons de manger chez madame la comtesse Diane! Mon Dieu, la belle bête! C'est M. de Poix qui l'avait envoyé de la Ménagerie [1]. Nous étions huit autour de lui : la maîtresse de la maison, madame la comtesse Jules [2], ma-

[1] Le prince de Poix, fils du maréchal de Noailles-Mouchy, était gouverneur de Versailles.

[2] Madame la comtesse Jules qui fut depuis duchesse de Polignac.

dame d'Hénin et madame de la Force; M. le comte ***, M. de Vaudreuil, le chevalier de Crussol [1] et moi. Pendant que nous le mangions, mais sans que ce fût à propos de lui, quelqu'un a parlé de vous, mon prince : voyons que je me rappelle qui.... C'est une dame; non, c'est un homme. Oui, sûrement, c'est un homme, car il a dit : Charlot..... et nos dames n'ont point de ces familiarités-là. C'est un homme qui était à table, à gauche de madame la comtesse Jules. Comptons : moi, j'étais auprès du poêle; ici, le chevalier de Crussol; là, M. de Vaudreuil, et puis m'y voilà, c'est M. le comte ***; c'est lui, j'en suis sûr à présent. Il a dit : « A propos, qui est-ce

[1] Homme d'esprit, ami très éclairé des lettres et des arts, M. le comte de Vaudreuil est mort gouverneur du Louvre depuis la restauration.

Quant au chevalier, depuis Bally de Crussol, il était, à l'époque où ces lettres furent écrites, capitaine des gardes de M. le comte d'Artois.

« qui sait si Charlot est arrivé à Bruxelles?
« — J'ai dit : Moi, monseigneur, je le sais,
« car j'ai quatre lignes de sa propre main,
« et je m'en vais même lui écrire. Qui est-ce
« qui veut lui faire dire quelque chose? »
Tout le monde a répondu en chœur : « Moi!
« moi! moi! » J'ai démêlé dans la confusion des paroles : « Je l'embrasse, je l'aime;
« dites-lui qu'il vienne, que nous l'attendons. »
Et quand le tintamarre a cessé, la douce voix de madame la comtesse Jules m'a fait entendre plus distinctement ceci : « Dites-lui que s'il
« avait daté sa lettre d'une manière lisible,
« je n'aurais pas manqué à lui répondre;
« mais qu'aidée par plusieurs experts en
« l'art de déchiffrer, il ne m'a jamais été
« possible, même de soupçonner le lieu d'où
« venait sa lettre, ni celui, par conséquent,
« où devait aller la mienne. » Là-dessus, nous avons parlé de vous, de l'amiral Keppel, et puis du dindon, et puis de la prise de nos deux frégates, et puis des bouffons,

et puis de l'inquisition d'Espagne, et puis d'un gros fromage de Gruyère que notre ambassadeur en Suisse vient d'envoyer à ses enfans, et puis de l'étrange conduite des Espagnols à notre égard, et puis de mademoiselle Théodore, qui danse une fois mieux que jamais, et qui nous a, hier, autant charmés par son talent que mademoiselle Cécile par ses jeunes attraits [1]. La Reine verra demain tout le monde pour la première fois : elle n'avait vu jusqu'ici que les entrées. Elle est un peu maigrie; mais sa santé ne laisse rien à désirer. Le Roi se montre, chaque jour, bon mari, bon père, bon homme : on ne peut le connaître sans l'aimer sincèrement et sans estimer en lui la probité même ; je vous assure que nous sommes heureux d'avoir ce ménage-là sur notre trône. Que le ciel, qui l'y a placé dans

[1] Mesdemoiselles Théodore et Cécile étaient danseuses à l'Opéra. Ce fut la première qui voulut être servante de J.-J. Rousseau, et qui le lui demanda.

sa bonté, veuille nous le conserver longtemps!.... Le ministre du Roi à la cour de Bruxelles [1] passe ici toutes ses journées. Je viens de le laisser, faisant la chouette, au trictrac à la princesse gouvernante et au comte de Coigny [2]. Nous nous en allons tous demain à Paris, célébrer la dédicace de la charmante petite maison que le duc de Coigny s'est donnée, et dans laquelle on mettra... (que croyez-vous qu'on mettra? Je parie que vous voilà tout de suite dans l'ordure) on mettra couteau sur table pour la première fois. Nous y aurons facéties, pro-

[1] Le comte Dandlau.

[2] Frère du duc et du chevalier de Coigny; il eut pour fille madame Aimée de Coigny, duchesse de Fleury. Ce fut pour elle, comme on sait, qu'André Chénier composa la pièce de vers qui est intitulée *la Jeune Captive*. L'esprit, l'instruction, la grâce et tous les attraits réunis, plaçaient la duchesse de Fleury au premier rang parmi les femmes de son temps.

verbes, couplets, joies de toute espèce : ce sera une très belle cérémonie. A propos de couplets, vous n'avez pas vu celui que j'ai fait pour la Reine, en la menaçant de lui jouer le tour qu'elle redoute le plus, qui est d'être nommée au bal de l'Opéra. Le voici :

Air de Joconde.

Dans ce temple où l'incognito
Règne avec la folie,
Vous n'êtes, grâce au domino,
Ni reine ni jolie.
Sous ce double déguisement
Riant d'être ignorée,
Je vous nomme; et publiquement
Vous serez adorée.

Je vous en prie, mon prince, mon bon prince, n'allez pas sabrenauder[1] mon couplet, en lui faisant l'honneur de le chanter par vous-même : laissez-en le soin à ma cou-

[1] Nous laissons scrupuleusement ce mot tel qu'il est dans le manuscrit.

sine, qui le mettra en pleine valeur. Adorez-la pour moi : dites-lui que j'irai à Paris tout exprès pour elle, fût-ce sur la tête, et aimez-moi tous deux.

LETTRE II.

Paris, 10 décembre 1779.

M. D'ESTAING est arrivé dans le port de Brest à bord du *Languedoc*, après avoir été séparé, par une tempête, de six autres vaisseaux qui l'accompagnaient, et dont on attend bientôt le retour ou successivement ou bien ensemble. M. d'Estaing a terminé sa campagne par une expédition qui n'a pas eu de succès. Pour se rendre maître de la Géorgie, il a tenté d'emporter, l'épée à la main, le fort de Savannah, qui lui en aurait ouvert l'entrée. Cinq mille hommes qu'il a menés à l'attaque de cette place ont été repoussés par cinq mille qui la défendaient : il en a perdu cent ; et blessé lui-même, ainsi que M. de Béthisy et M. de Fontanges, il s'est rembarqué tout de suite, et chemin faisant pour revenir en France, il a pris et amené à Brest l'*Experiment*, vaisseau an-

glais de cinquante canons, qui est doublé en cuivre, avec beaucoup de navires dont l'un portait une somme de 500,000 francs. Voilà ce que vient de dire le courrier qui annonce M. d'Estaing, et ce que je rends bien vite au prince suivant ma promesse. Madame la comtesse Jules est sensiblement mieux. Pourtant le fond du procès reste toujours à juger. La Reine est venue hier passer la matinée avec elle. Madame de Châlon [1] n'a plus qu'un peu de faiblesse; la comtesse Diane, qui n'en a jamais eu, comme de raison, vous fait, ainsi que les deux autres, mille et mille complimens. Toute la société parie que je n'irai pas à Pétersbourg; qu'au fait et au prendre je vous laisserai partir: moi je parie contre toute la société et contre mille comme celle-là que j'irai et reviendrai content du prince, qui ne se plaindra pas de moi. Je ne ren-

[1] Madame de Châlon, fille de M. le comte Dandlau. Elle est morte en Portugal pendant l'émigration.

contre plus personne qui ne me dise avant de me donner le bonjour : « Vous allez donc « en Russie ? » Et puis des cabales du diable pour m'en empêcher ; mais j'irai ; je vous dis que j'irai. Le pauvre Édouard Dillon est arrivé tout-à-fait estropié de son bras, et c'est malheureusement le bras droit. Il faudra le lui recasser pour la huitième fois. Adieu, mon bon prince ; mille tendresses à ma bonne cousine, je vous en prie, et des remercîmens de sa jolie bourse. Tous nos hommes vous embrassent.

LETTRE III.

Paris, 15 mars 1781.

COMMENT, en bonne conscience, avez-vous pu penser que je resterais paisiblement un mois entier sans vous écrire, mon cher prince? Je n'étais pas à Paris. Deux jours après le départ du comte Louis, j'ai reçu la nouvelle du danger où se trouvait madame la douairière de Deux-Ponts, attaquée d'une fièvre putride. N'ayant, par l'éloignement de ses enfans qui sont en Amérique, personne en qui placer sa confiance, et désirant me voir, j'ai fait le chemin, courant jour et nuit, avec l'inquiétude de la trouver morte. Je n'ai su de ses nouvelles qu'à Saint-Avold : elles étaient, grâces à Dieu, tranquillisantes, et se sont confirmées chaque jour depuis mon arrivée. J'ai passé auprès d'elle environ trois semaines; je suis de retour avant-hier, et j'ai trouvé deux

lettres de vous, mon cher prince; l'une apportée par le petit Crispin [1], que j'ai vu, l'autre venue par la poste. Oui, assurément, la Reine est grosse. Cette fois-ci la Reine ne doute pas que ce ne soit un dauphin. Dieu le veuille! On la saignera mardi. Les couches seront vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre, justement quand la comtesse Jules sera relevée des siennes, qui se feront dans le mois d'août, dans la maison de Passy qu'avait madame de Valentinois, et que M. Roy de Chaumont, possesseur actuel, lui loue pour un an [2]. Elle se porte à faire plaisir; elle est plus jolie qu'un ange. On ne se lassait pas de la re-

[1] On appelait ainsi le comédien Dazincourt. Après avoir été secrétaire du maréchal de Richelieu, Dazincourt avait débuté sur le théâtre de Bruxelles : le prince de Ligne le protégeait et l'aimait beaucoup.

[2] Franklin habita cette même maison pendant le séjour qu'il fit à Paris. M. Roy de Chaumont était intendant des finances.

garder hier au soir, même entre madame de Simiane et la vicomtesse de Durfort, à une très jolie et très agréable fête que nous avons eue chez M. de Guémenée : M. le comte d'Artois y est venu. Je lui ai reparlé de notre petite édition : je crois que nous l'aurons, je l'espère. On y va placer le poëme *des Jardins* de l'abbé Delille, que notre prince a payé d'une abbaye. Blondin[1] s'en est venu tout courant, me complimenter sur ce que monseigneur m'avait donné une abbaye. J'ai eu beau dire que non, il a toujours cru que je faisais le boutonné. A propos de boutonné, on va inoculer M. le duc d'Angoulême, ce qui donnera, je crois, un croc-en-jambe à notre voyage de Beloeil[2]; je dis *notre*, et non pas *mon*, car il faudrait

[1] C'était le nom d'un coureur de M. le comte d'Artois.

[2] La terre de Beloeil appartenait au prince de Ligne. Les jardins, embellis par lui, réunissaient tout ce que le genre anglais peut offrir de plus pittoresque.

que le grand diable d'enfer s'en mêlât, si je n'allais pas à Bruxelles, pour mon compte, quand nos célestes autrichiennes l'embelliront de leur présence. Je leur écrirai dimanche par M. Barthélemy, qui retourne à Vienne[1]. Ce maudit vicomte de Polignac me garde, depuis deux mois, à Soleure, trois boîtes de pastel que je lui ai fait adresser de Lausanne, et que je veux envoyer aux Christine, Thérèse et Hoyos[2]; j'enrage. Le petit Crispin m'a remis, avec votre lettre, les Commentaires, dont je vous remercie mille et mille fois. Avez-vous lu le *Compte-rendu* de M. Necker? Le voulez-

[1] M. Barthélemy était alors secrétaire de légation à Vienne; ministre en Suisse du temps de la Convention, puis membre du Directoire, il a figuré parmi les hommes les plus distingués de la Chambre des Pairs.

[2] Christine, princesse de Clary, était fille aînée du prince de Ligne : sa belle-sœur, madame la comtesse de Hoyos, se nommait Thérèse.

vous? Je le trouve sublime. On l'accuse d'orgueil : il me semble que le noble sentiment de ses forces et de sa vertu n'est pas de l'orgueil. On dit du lion qu'il est fier, et non qu'il est orgueilleux. Au nom de Dieu, ne laissez pas venir ici votre Charles [1] : avec son penchant irrésistible à la profession de banquier, il serait amendé, emprisonné, et puis enfin pendu. Je ne saurais vous dire combien je suis ravi qu'on ait détrôné ce roi d'Égypte, cet usurpateur qui régnait aux dépens des grâces et de la galanterie, sans lesquelles nous courrions le risque d'être bien plats. Qui n'est pas plate? c'est madame de Mazarin : on dit qu'elle n'en redoit de guère, en grosseur, au foudre de Heidelberg : il y a trente-deux jours qu'elle n'a pissé; si elle vient à pisser, garre l'eau! sauve qui peut [2]! Mais elle mourra ce soir

[1] Fils aîné du prince de Ligne. Il fut tué dans une affaire.

[2] C'est malgré moi, et seulement pour ne rien

ou demain ; et, le malheur, c'est qu'elle rebute sur les sacremens. O mon Dieu ! pour me rehausser dans l'estime de M. Le Gros, contez-lui donc ma pointe au dernier pharaon qui se tenait à un magnifique bal chez madame Duchâtelet [1]. Il vint six doublets de suite : « Par exemple, dit M. le duc de Choiseul, je voudrais voir ce que le Parlement ferait sur ce coup-là. — Monsieur, lui dis-je, il faudrait que le Parlement pliât. » Tâchez, je vous en prie, de couler dans vos lettres le moins de gaîtés qu'il vous sera possible ; la Reine les lit toutes, et même elle a l'avant-dernière dans sa poche. Celle-ci prendra le même chemin, car je m'en re-

changer à ce qui est écrit, que j'ai laissé subsister une plaisanterie aussi remplie de goût et surtout de convenance, à l'égard d'une femme malade dont on annonce la fin prochaine.

[1] Madame la duchesse Duchâtelet, femme du dernier colonel aux gardes françaises : elle a péri sur l'échafaud en 1793.

tourne ce soir à Versailles avec toute la ville Jules, qui vous salue, vous aime et vous prie de ne point trop vous acoquiner là-bas. Mille tendresses à mon excellent prince Charles; mille hommages et respects à nos princesses; mille baise-mains à ma cousine; à vous mille reproches d'avoir cru que je pouvais vous oublier.

J'ai écrit au prince Potemkin, de Varsovie, de Vienne, de Paris; c'est tout comme si j'eusse adressé ma lettre à la statue de Pierre-le-Grand : je n'ai pas eu plus réponse que de M. de Cobenzl. Est-ce ma faute?

J'ai reçu hier huit pages du baron de Breteuil, et quatre, devinez de qui? fort bien écrites, fort bien dites : devinez? Je vous le donne en cent, en mille..... du prince de Paar.[1]

[1] Le prince de Paar a eu pour fille madame la comtesse de Mercy.

La princesse Charlotte[1] vient de partir pour Turin, menant un médecin et un chirurgien à madame de Carignan, qui est bien malade.

[1] La princesse Charlotte de Lorraine, fille de madame de Brionne, et sœur de MM. de Lambesc et de Vaudemont.

LETTRE IV.

Paris, 30 mars 1781.

Je ne savais ce que je disais, mon cher prince; M. de Castries a vu notre escadre à la voile, au moment même où il allait partir avec le regret de la laisser dans la rade : le vent, de contraire qu'il avait été jusqu'alors, est devenu favorable, et tout s'est mis en mouvement. Le duc de Guignes [1] et le chevalier de Coigny disent qu'on n'a vu de la vie un plus superbe spectacle : vingt-six vaisseaux de guerre, onze frégates ou grosses flûtes, et deux cents voiles marchandes. Dieu veuille conduire et protéger tout cela! M. de Castries, avec un porte-voix, a crié à M. de Grasse : « Je

[1] Ambassadeur de France en Angleterre : trop connu par son procès avec Tort, son secrétaire. Madame Campan parle de lui dans ses Mémoires, t. I.

« vous recommande l'amiral Rodney. » Ce sont les derniers mots du rivage que la flotte ait entendus : elle se les rappellera sans doute dans l'occasion. Croyez-vous, comme on le dit, que l'escadre anglaise attendra la nôtre au cap Lézard ? Il me semble que l'emploi d'une escadre qui mène un gros convoi sous sa garde n'est guère de chercher à se battre, et les Anglais en conduisent un presque aussi considérable que le nôtre. M. de La Mothe-Piquet va prendre le commandement de six gros vaisseaux, avec lesquels il joindra les Espagnols, qui nous ont demandé ce renfort. Voilà bien assez parlé de mer. Revenons au continent. C'est demain qu'on va s'établir à Choisy. Nous préparons pour ce séjour-là des amusemens et des facéties de toute espèce : si le temps reste comme il est, nous serons heureux. Vous ne m'aviez pas dit que votre livre était imprimé : devinez où je l'ai trouvé hier, pour la première fois ? sur la chemi-

née de madame de Coigny [1], qui me le prêtera, dit-elle, quand elle l'aura lu ; ce sera bientôt, car je la vois le lire avec autant d'avidité qu'une autre femme de son âge lit *Acajou*. J'ai reparlé à M. le comte d'Artois de la petite édition pour vous, et je compte lui en parler encore à Choisy [2]. Le prince tient la dragée haute ; mais je ne me rebuterai pas, et nous l'aurons. Le libraire en a, pour lui, un exemplaire qu'il avait cédé à je ne sais qui ; ce je ne sais qui est mort, et l'exemplaire vient d'être vendu, à son inventaire, cent louis. C'est un Espagnol qui l'a acheté. M. le comte d'Artois, très honnêtement, a promis de lui donner la suite ; nous en avons déjà trente-sept

[1] Madame la marquise de Coigny, l'une des femmes les plus spirituelles de cette époque.

[2] Un des premiers chefs-d'œuvre des presses de Didot fut la jolie collection qui porta le nom de monseigneur le comte d'Artois. Ce prince y fit recueillir les meilleurs ouvrages de la langue française avec un soin qui l'honorait lui-même autant qu'il honorait les lettres.

volumes. Si M. le comte d'Artois ne se laisse pas toucher par mes prières, je vous promets de vous léguer le mien à ma mort, et vous ne sauriez l'attendre long-temps; car j'ai un terrible rhume de cerveau, qui ne manquera pas de tomber sur la poitrine; elle s'emplira, je serai étouffé : *Hic jacet.* Quand vous recevrez le legs,

Debita sparges lacryma.

Vous connaissiez sûrement le marquis de Nédonchelles; il est mort hier subitement en chassant le cerf à Chantilly. Voici comment on m'a conté le fait : Le cerf tenait aux chiens; Nédonchelles a mis pied à terre, et s'est approché de l'animal, à qui il a voulu couper le jarret; son couteau de chasse étant fortement engagé dans les nerfs du jarret, il n'a pu le retirer que par un violent effort qui l'a fait tomber à la renverse, en disant : *Je me meurs.* Effectivement il est mort dans la minute. C'était un bon et honnête homme, très regretté chez nous,

où l'on n'a guère le temps de regretter. Madame de Montesson vient de donner sur son théâtre *la Réduction de Paris* en opéra comique. C'est son neveu Ducrest qui est l'auteur de la pièce, la plus mauvaise qui se soit donné depuis Thespis[1]. Henri IV a fait son entrée par la place des Victoires, où se voyait la statue de Louis XIV, et ce n'était pas ce qu'il y avait de plus ridicule. Est-il vrai que l'Empereur vous arrive à Pâques? La ville Jules est à Paris; tout le corps municipal vous salue et vous aime. La Reine se porte à merveille. Chinon est hors de danger, Dieu merci[2]. Vous ai-je parlé de l'accident de madame de Dillon, qui a vomi du sang? Elle est bien, très bien. Adieu, mon cher prince; adieu mon bon prince Charles. Venez ici, ou j'irai là.

[1] Le chevalier de Lille se trompait : cette espèce d'opéra-comique était de Sedaine.

[2] M. le duc de Richelieu, ministre de Sa Majesté Louis XVIII, a long-temps porté le nom de Chinon.

LETTRE V.

Versailles, 21 mars 1782.

« Ce n'est rien, dit mamselle Zirzabelle; c'est mon cher père qui rentre des Grandes-Indes. » Ce n'est rien, mon prince; c'est moi qui rentre de Bretagne. Le marquis de Coigny demandait, depuis deux ans, sans que personne le sût, la permission d'aller en Amérique. L'autre jour, M. de Ségur lui a dit : « Voilà une place qui vaque; celle de colonel en second du régiment de l'Auxerrois; mais il faut partir après-demain pour vous rendre à Lorient, parce que le bâtiment qui doit porter ce colonel quelconque met à la voile le 16. — Après-demain, soit », a répondu le marquis de Coigny; et comme de fait il est parti le surlendemain, sa jeune femme avec lui, moi avec eux deux. Nous l'avons mené un train d'enfer jusqu'au lieu de son embar-

quement, et nous voilà revenus. Comme je mettais pied à terre, on m'a présenté, parmi beaucoup de lettres, celle de mon bon prince, que j'ai décachetée la première. Je me suis rendu tout de suite chez la bichette Polastron, qui venait, à l'instant même, d'apprendre que son mari allait aussi en Amérique : elle pleurait, et ses joues ressemblaient à des fleurs couvertes de rosée. Je lui ai lu votre lettre ; elle a ri, pleurant toujours, et j'ai cru voir alors un de ces beaux jours d'été où, quelquefois, un petit nuage tombe en pluie légère sans que l'éclat du soleil en soit obscurci, tant je suis fertile en comparaisons toujours prises dans la nature. Nous sommes convenus, bichette et moi, que je lirais tantôt votre lettre à la Reine ; que même je la lui laisserais, et que Sa Majesté pourrait, en la lisant au Roi, savoir tout naturellement ce que le Roi pense de la demande qu'elle renferme, et jusqu'à quel point il veut s'intéresser au

sort de mademoiselle de Mérode, de qui la bichette et moi appuierions d'ailleurs la cause, elle de tous ses charmes, moi de toute ma raison. Le Pape a très certainement perdu la sienne. Je n'aurais jamais cru que cet étrange voyage pût avoir lieu. Je ne sais ce que je ne donnerais pas pour être actuellement à Vienne. Nous voilà bien loin du temps où les Papes faisaient venir à Rome les Empereurs soumis et pénitens. Mais nous renouvelons celui des croisades, en changeant seulement le lieu et l'objet : c'était l'Asie, c'est l'Amérique ; c'était la religion, c'est la philosophie ; car il me semble qu'on est convenu d'appeler particulièrement de ce beau nom l'amour de la liberté ou de son ombre. Nous avons eu quelques momens d'inquiétude pour six mille de nos apôtres qui prêchent cette liberté dans Saint-Christophe, sous la direction du grand missionnaire Bouillé[1].

[1] François-Claude Amour, marquis de Bouillé, né

Il me semble qu'on est plus tranquille sur leur sort; j'imagine qu'on ne se rassure pas ainsi sans motifs, et je le souhaite d'autant plus, qu'au nombre des risqués se trouvait Arthur Dillon.

Je vous dirai, dans une autre lettre, ce que M. le comte d'Artois aura décidé sur le voyage de Beloeil; moi, je demeure dans la ferme résolution de l'entreprendre pour mon compte aussitôt que vos arbres auront repris leur verdure. Vous ne me dites rien du pied de la princesse Charles; j'aime à croire que c'est tant mieux. Je vous en prie, mes tendres et respectueux hommages à ce pied-là et à l'autre. Madame de Coigny, qui est ici pour voir saigner sa sœur Monbazon, qui entre dans son neuvième mois de grossesse, me charge de mille tendresses pour

en Auvergne, au château du Cluzel, le 19 novembre 1739. Il était gouverneur-général de la Martinique et des îles du Levant, pendant la guerre de l'indépendance. *Voyez* la lettre suivante.

sa mouchette, qu'elle se réjouit d'embrasser vers le mois de juin en allant à Spa, où rien, dit-elle, ne pourra l'empêcher d'aller, cette année, passer deux mois [1]. Adieu, mon bon prince; adieu, mon prince Charles. J'arrive; je suis pressé : je ne sais comment j'ai eu le temps de remplir quatre pages. Tous les Jules imaginables vous embrassent. On dit que la Reine se porte à merveille; je ne l'ai pas encore vue.

[1] Mesdames de Coigny et de Monbazon étaient filles de M. le comte de Conflans.

LETTRE VI.

Versailles, le 28 mars 1782.

« Le bon billet qu'a La Châtre ! » Celui de l'amiral Hood au ministère britannique ne vaut pas mieux ; il y répondait que Saint-Christophe ne serait pas pris, et Saint-Christophe est pris. Bristome-Hill, ce rocher formidable, a capitulé le mardi-gras, bon jour, bonne œuvre, après vingt-huit jours de tranchée ouverte ; la garnison s'est rendue prisonnière de guerre. Le gouverneur Frazer et son second demeurent libres, en considération de leur valeureuse défense ; Arthur Dillon commande dans l'île, et M. de Grasse, renforcé de deux vaisseaux de M. de Vaudreuil, a rembarqué M. de Bouillé pour voler à une nouvelle expédition, c'est-à-dire à une conquête nouvelle. M. de Livarot, dépêché par M. de Bouillé, et M. de Marigny par M. de Grasse, ont apporté,

hier, ici tous ces détails, et bien d'autres qui, sans vanité, ne font pas moins d'honneur à la discipline qu'à la vaillance française. Toute la ville Jules salue, aime et regrette son citoyen absent. Si du rire d'une reine de France il résulte une chanoinesse de Maubeuge, madame de Mérode l'est; car la Reine a ri d'un bout à l'autre de votre lettre, et, de plus, l'a gardée, peut-être pour en rire encore. Si madame de Polastron revient cette semaine à Versailles, je l'exciterai vivement à suivre l'affaire. Adieu, mon bon prince; ne m'oubliez pas auprès du prince et de la princesse Charles, non plus qu'auprès de vous, que j'aimerai toute ma vie tendrement.

LETTRE VII.

Versailles, 13 avril 1782.

Je ne veux pas, mon bon prince, que vous appreniez la nouvelle de l'indisposition de la Reine par quelques uns de ces sots bulletins qui s'en vont exagérant tout, et contant les choses de travers. La Reine, en revenant, mardi dernier, de la Comédie-Française, où l'on a fait l'inauguration de la salle, s'est senti du frisson, du mal de tête, en un mot, la fièvre, à laquelle s'est jointe, le lendemain, une violente douleur d'oreille, dont la Reine a été véritablement tourmentée pendant vingt-quatre heures; mais il ne subsiste plus aujourd'hui ni fièvre ni douleur; et, si ce n'était un léger mal de gorge, qui sera dissipé très promptement, on pourrait dire que la Reine est en parfaite santé. Le seul inconvénient qui résultera de son indisposition sera le retard

du spectacle de Trianon, où la troupe, dans laquelle Sa Majesté même est actrice, doit jouer *la Veillée villageoise, le Sage étourdi,* et je ne sais plus quoi [1]. C'est la Reine qui joue Babet; madame la comtesse Diane, la mère Thomas; mesdames de Guiche, de Polignac, de Polastron, les jeunes filles; le comte d'Esterhazy, le bailli; et puis toutes les vieilles sont, le baron de Bezenval, le comte de Coigny, etc. Vous voyez que je suis bien sûr de l'entière convalescence de la Reine, puisque je passe si rapidement de sa maladie à son rôle de Babet, qu'elle joue à ravir. M. le comte*** serait un Colin aussi parfait qu'il est joli, si la voix était toujours l'organe fidèle de l'âme, car vous savez que l'âme du jeune comte *** n'est pas fausse; et si je prétendais lui faire un crime de ce que sa voix l'est, ce ne serait pas à

[1] MM. Charles Piis et Barré sont les auteurs de *la Veillée villageoise. Le Sage étourdi* doit être compté parmi les plus jolies pièces de Fagan.

votre tribunal que je porterais cette accusation.

Vous faites dans votre lettre, bien insensée d'ailleurs, une réflexion qui ne l'est assurément pas : c'est qu'en effet Louis XIV, aux plus beaux jours de sa gloire, n'a pas vu l'Angleterre humiliée comme elle l'est aujourd'hui ; mais souvenons-nous aussi que ce fut dans l'orgueil des triomphes qu'il trouva la source des revers (très bien dit), et ne rendons pas aux Anglais, par notre insolence, les alliés qu'ils se sont ôtés par la leur. Ils vont, à ce que l'on peut prévoir, changer leur système de guerre ; et, laissant respirer les Américains, porter toutes leurs forces contre nos possessions. Ainsi, M. de Bouillé sera toujours le véritable et principal acteur de ce théâtre-là. Je m'attends qu'il aura lieu de déployer, dans le genre défensif, d'aussi grands talens qu'il en a fait éclater dans le genre offensif ; et qu'après une ou deux campagnes, la paix, honorablement

conclue, il nous reviendra *doctor in utroque jure*. Pourquoi ne voulez-vous pas que M. N..... dise qu'il va voir l'Angleterre, quand M. de Senecterre, revenant de ses forges de Hombourg, nous disait : *J'ai été bien aise de voir cela par moi-même?* C'est toujours de la chose dont on est le plus incapable qu'on tire le plus de vanité : le prince de Ligne, par exemple, en fait de guerre, vous le trouverez toujours modeste; en fait de vigueur, toujours fat. Avez-vous entendu parler de ce malheureux Lucrian, capitaine corsaire français, né en Irlande? Après avoir enlevé aux Anglais deux cents bâtimens, il a été pris; les Anglais vont le pendre. Nous en sommes désolés, non seulement pour lui, mais pour Arthur Dillon, né comme un autre en Irlande, et que l'on peut faire prisonnier quelque beau matin. Le marquis de Coigny, battu par une horrible tempête qui l'a mis en grand danger pendant qua-

torze jours, vient de relâcher à Paimbœuf, où l'on radoube son bâtiment; sa jeune femme vous remercie, et la princesse Charles aussi, de votre bon souvenir, et vous prie de le lui conserver jusqu'au mois de juin, qu'elle-même se chargera de s'y renouveler à Belœil, en allant à Spa. Marly commence le 21 de ce mois; il durera jusqu'à l'arrivée de M. le comte du Nord, qui s'annonce pour le 15 ou le 20 de mai. M. Verre de Bièvre ne m'a rien dit encore de positif à l'égard de M. Le Gros; je serais fâché que vous le perdissiez, parce qu'il est garçon d'esprit et d'honneur; mais s'il a la maladie du pays, rien ne l'en guérira. La nouvelle salle est fort belle, et de chaque loge on entend tout ce qui se dit.... dans la rue; quant à ce qui se dit sur le théâtre, pas un mot. Adieu, mon cher prince.

Toute la ville Jules, à commencer par le comte ***, vous dit mille et mille tendresses.

LETTRE VIII.

Versailles, 20 avril 1782.

Je vous ai dit, mon prince, que le voyage de Marly commencerait le 21, et peut-être vous êtes-vous arrangé pour cette époque-là, qui, dans le moment où je vous écrivais, était certaine, c'est-à-dire fixée; mais on n'avait pas compté sur l'érysipèle qui s'est établi, depuis vingt-quatre heures, sur une des deux belles joues de la Reine. Il s'est joint à cet accident, que l'on croit provenir d'un reste d'humeur laiteuse, un peu de fièvre; et nous ne pensons pas que tous ces petits bobos, venus à la suite d'un gros catarrhe, permettent à la Reine de songer à s'établir de sitôt dans la demeure humide de Marly. Partant, mon cher prince, ne fondez rien sur ce voyage; et si vous aviez formé le projet d'y violer madame de Simiane ou madame de Coigny, tenez-vous pour

averti qu'il faut chercher un autre théâtre à vos emportemens. Madame de Polignac a mal à l'estomac, son mari à la gorge, madame de Guiche au coeur, la comtesse Diane au foie; moi, partout, quand je vois ces misérables santés-là.... Connaissiez-vous le petit Duroure, un des plus jolis, des plus aimables, des mieux nés de sa génération? Par respect pour la stupide dévotion de sa mère, qui regarde l'inoculation comme une impiété, ce bon jeune homme n'avait osé se faire inoculer; la petite-vérole lui est venue. Il ne savait pas que ce fût elle; sa mère, après l'avoir fui dès le premier indice, lui a écrit que sa maladie était la petite-vérole, et qu'il eût à se confesser au plus vite. Il pouvait bien, au plus fort de la suppuration, être saisi par la lecture d'une pareille lettre, et tout de suite en mourir, comme de fait il n'y a pas manqué. Toute la société se déchaîne, avec raison, contre son imbécile de mère, qui l'a tué; contre son

vilain père, qui l'a planté là pour suivre sa sotte femme; et contre sa sœur, madame de Saisseval, qui, recousue, criblée de petite-vérole, a dit qu'on pouvait l'avoir deux fois, et, là-dessus, s'est opiniâtrément refusée à mettre les pieds dans sa chambre. En vérité, je crois que cette famille-là descend des Atrides. On croit que le grand-duc arrivera ici du 10 au 14[1]. Paris est plein de Russes qui l'attendent : j'ai distingué l'autre jour, dans leur foule, ce prince Gagarin qui vous doit cent roubles. Il voulait m'aborder, je me suis esquivé; il a couru après moi, j'ai couru plus vite que lui, et m'en voilà quitte jusqu'à la première occasion. M. de Liancourt ne m'a rien dit encore au sujet de M. Le Gros; mais il a, dans ce moment-ci, de bien plus grandes affaires. Il ne projette pas moins que d'aller en personne au siége de Gibraltar; et, pour cela, je crois qu'il

[1] Le grand-duc de Russie, qui fut depuis Paul Ier, voyageait alors sous le nom de comte du Nord.

va prendre un régiment d'infanterie d'un homme qui prendra son régiment de dragons, et puis qui le lui rendra quand Gibraltar sera rendu. Je voudrais, par curiosité, voir proposer un de ces micmacs à l'Empereur ou bien au roi de Prusse, pour voir un peu ce qu'ils en diraient.

J'ai reçu hier, par un courrier de M. le baron de Breteuil, le plus joli dessin du monde, encadré dans une boîte de bois pétrifié blanc, et puis un étui de bois pétrifié aussi, monté mieux que Drais n'eût pu faire. Or, la boîte était de madame d'Hoyos et l'étui de madame de Clary. Je ne sais comment reconnaître de si charmans témoignages de souvenir; j'ai envie, pour faire quelque chose de bien extraordinaire, de leur répondre en vers grecs. Adieu, mon cher prince, mettez-moi aux petits pieds de la princesse Charles, et recevez le fidèle hommage de tous mes tendres sentimens pour vous. L'hôpital Jules vous dit mille jolies choses.

LETTRE IX.

Versailles, 26 avril 1782.

Plus de Marly, mon prince. N'allez pas vous en effrayer, et croire que l'état de la Reine s'est empiré; au contraire, il va toujours s'améliorant; mais les vésicatoires qu'on lui a mis aux bras, pour hâter la sortie de l'humeur qui la tourmentait, rendront les ménagemens nécessaires, et l'on pense avec raison que Marly n'est pas un séjour propre à les faire bien observer. Le départ de M. de Liancourt pour Gibraltar devient fort douteux; monsieur son père a supplié le Roi de le retenir en France pour lui fermer les yeux, qu'il fermera, dit-il, dans le courant de l'été. Ses quatre-vingt-huit ans, en effet, sont un grand préjugé en faveur de ce qu'il avance, et nous croyons que le Roi ne manquera pas

d'enchaîner auprès de la vieillesse du père l'impétueuse valeur du fils. Tous les colonels et jeunes gens présentés ont ordre de ne rejoindre leurs régimens que le 22 juin, afin que madame la grande-duchesse ait de quoi choisir un danseur.

LETTRE X.

Paris, 16 mai 1782.

Il n'y a Tournay qui tienne. Je crois que vous ne laisserez pas le grand-duc errer dans Paris sans vous, mon cher prince, ni que vous n'ôterez point à madame la grande-duchesse la ressource de vous demander deux fois par jour comment va la belle humeur? Ce tendre couple n'a prévenu de son arrivée qu'un seul personnage considérable, qui est mademoiselle Bertin [1]; mais nous savons par elle que, très positivement, leurs altesses impériales seront ici demain au soir, apparemment pour se trouver dimanche à la cérémonie des Cordons-bleus, et la Reine se propose de mettre tout de suite la main à la pâte, en leur donnant dès lundi un grand concert, où

[1] Marchande de modes célèbre à cette époque.

toutes les dames seront, comme dit madame de Luynes, le feu au cul (Fioco). Vous aurez la bonté, mon cher prince, de vous munir de trois habits magnifiques pour les trois jours de solennité; l'un, le bal paré; l'autre, la représentation d'*Iphigénie;* le troisième, celle d'*Athalie* avec les chœurs. Le Roi prétend que chacun s'y montre dans tout l'éclat possible, ou n'y paraisse pas. C'est pour vous une affaire de 7 ou 8,000 francs, par conséquent une niaiserie. J'ai envie de les commander pour vous chez Le Normand, afin qu'ils soient tout prêts à votre débotté. Savez-vous que M. Grennville est ici depuis cinq à six jours? Savez-vous qu'il voit en cachette M. de Vergennes, M. d'Aranda, M. Franklin? Savez-vous que c'est pour parler de paix? Savez-vous que Paris, qui est expéditif, dit qu'elle est faite? Savez-vous que non? Mais je crois que, très réellement, les Anglais en ont envie, et qu'en effet M. Grennville n'est

pas venu pour autre chose. Moi, je suis venu, et je reste pour garder, conjointement avec madame de Coigny, sa petite sœurette, qui nous a mis au monde une fille, sans cris, sans douleurs, comme la Vierge Marie : elle s'en porte si bien, que vous la croiriez dans son lit uniquement pour s'y reposer. Elle et sa sœur vous font leurs complimens, et madame de Coigny embrasse Mouchette, qu'elle exhorte à l'attendre jusqu'au 15 du mois prochain pour aller à Spa. Madame de Montbazon ira, madame Dillon aussi, et aussi madame de Rochechouart, madame de Chinon et madame de Sabran; cela sera très beau en françaises. Voici la copie d'une petite lettre du roi de Prusse à M. d'Alembert.

« Braschi vient de prouver que le Pape « n'est point infaillible, en faisant une dé- « marche aussi inutile que déplacée. Il sem- « ble que la cour de Vienne veuille punir « le Saint-Siége des excès de Grégoire et

« d'Innocent IV. Je suis fâché que la ven-
« geance impériale tombe sur le pontife
« modéré qui dessèche les marais Pontins.
« L'insolence révolte, et la faiblesse atten-
« drit. Du reste, je me porte bien, et j'a-
« bandonne à leur triste sort le Pape, l'abbé
« Raynal, les fanatiques, les Carmes, la
« Chartreuse, et surtout les Anglais. »

Je ne vous envoie point la copie de celle de l'Empereur à M. de Crillon, parce qu'il m'est impossible de transcrire ce que je n'entends pas. J'imagine que l'Empereur dit, dans ce cas-là, *style impérial fait pour nous*. Adieu, mon prince, j'aime mieux le vôtre, et je vous aime encore mieux que tout.

LETTRE XI.

Paris, 8 septembre 1782.

Vous demandez, mon bon prince, ce que c'est que cela? Je m'en vais vous le dire : c'est un pauvre homme, malheureux et triste, qui, trouvant injuste de vous importuner de son malheur et de sa tristesse, pour cela même ne vous écrit pas. Nous avions ramené madame Dillon dans un état inquiétant sans doute, mais qui laissait pourtant espérer la ressource du voyage de Naples : elle nous est entièrement ôtée. La faiblesse, la maigreur, la destruction, sont, en moins de huit jours, parvenues au dernier période. Cette affreuse maladie est celle que les Anglais nomment *galoping consomption*. C'est, en effet, avec une incroyable rapidité qu'elle mène à la mort; mais elle a, du moins, l'avantage de si bien dérober au mourant la connaissance du dan-

ger et la proximité du terme, que madame Dillon, de qui nous attendons, d'un instant à l'autre, le dernier soupir, s'occupe, à l'instant même où je vous parle, des préparatifs de son voyage d'Italie, des ressorts de sa voiture, de la façon de placer les malles, et de l'habillement qu'elle adoptera comme plus commode. Elle a demandé à la Reine, qui est venue passer une demi-journée avec elle, la permission de ne point faire sa première semaine. La Reine, en la lui accordant, n'a pu retenir ses larmes, qu'heureusement elle a cachées bien vite en abaissant son chapeau, car elles eussent peut-être retiré madame Dillon de l'heureuse ignorance dans laquelle nous espérons qu'elle finira. M. de Guémenée fait la plus grande pitié. Sa douleur est si profonde et si vraie qu'elle m'inspirerait un sensible intérêt si je le voyais pour la première fois. Je le connais, et je l'aime depuis vingt ans. Vous jugez combien mon affliction person-

nelle s'accroît encore de la sienne. Je ne le vois pas bien décidé sur le parti qu'il va prendre; mais, quelque part qu'il aille, je le quitterai d'autant moins, qu'il ne peut, dans ce moment-ci, compter que sur moi seul. Votre pauvre petite Dillon va mourir aussi; autre femme vraiment regrettable, et dont la perte affligera particulièrement madame de Coigny, qui, tout en arrivant de Cirey, m'a demandé si j'en savais des nouvelles. Je lui ai dit celles que je recevais pour vous, à l'instant même, et chacun de nous a pleuré sa Dillon. Je ne vous ai pas écrit de Spa, mon cher prince, parce que j'ai long-temps espéré de vous y voir; qu'ensuite j'ai compté m'arrêter à Bruxelles, même à Beloeil, et que j'avais supplié madame la princesse Charles, qui dit bien mieux que je ne pourrais écrire, de vous parler de moi dans quelques uns de ses momens perdus. Elle n'en a point : tant mieux pour elle et pour vous; tant pis pour moi

seul. Mais j'ai bien eu mon tour à Spa; vingt fois j'ai voulu vous écrire, uniquement pour vous dire combien cette belle-fille-là était aimable, et puis je pensais que vous n'étiez pas homme à ne le point savoir, et que, quand on n'avait rien de nouveau à dire, il fallait se taire. C'est pour cela que je ne vous dirai pas que la Reine revient aujourd'hui, que La Muette commence le 9 et Marly le 4 d'octobre, car vous le savez. Vous savez aussi que Monsieur et Madame passent le temps de La Muette, c'est-à-dire quatre semaines, au Luxembourg, et madame la comtesse d'Artois à Bagatelle. Madame de Guiche accouche incessamment. Tous les Polignac sont à Paris, à demeure, pour cet événement-là. Nous avons, chaque semaine, des nouvelles de M. le comte d'Artois, à qui, chaque semaine, nous en donnons des nôtres. Adieu, cher prince.

LETTRE XII.

Paris, 9 octobre 1781.

Vous savez, mon cher prince, combien, depuis ma dernière lettre, le malheur s'est appesanti sur M. de Guémenée. Je l'avais accompagné, après la mort de madame de Dillon, dans une terre en Touraine, où madame de Montbazon et madame de Coigny étaient venues nous rejoindre avec la charmante bonté dont toutes deux sont capables. C'est pendant notre séjour dans cette campagne qu'a éclaté l'immense banqueroute dont il est impossible que la nouvelle ne vous soit point parvenue à Bruxelles. Nous avons ramené M. de Guémenée ici; mais le lieutenant de police lui a déclaré qu'il ne pouvait pas répondre qu'on ne l'insulterait point dans les rues, et que le plus sûr pour lui était qu'il s'absentât de Paris. Il s'en est donc allé à Navarre chez

son oncle, M. le duc de Bouillon, autre possesseur d'une immense fortune, bien mal à son aise.

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux,

comme dit l'abbé Delille, qui se console très philosophiquement de perdre 1,800 livres de rente à la banqueroute que l'on appelle *sérénissime* banqueroute : elle est d'environ trente millions. Il appartiendrait à bien des souverains d'en faire de pareilles ; et je vous dirai, moi qui sais très bien l'histoire ancienne, que l'on regarda comme une preuve, et de la grande richesse de Rome, et du prodigieux crédit de César, qu'il eût pu contracter, avant l'âge de trente ans, pour vingt millions de dettes. A la vérité, M. de Guémenée a trente-sept ans, mais aussi il doit dix millions de plus, et l'empire du monde n'entrait pour rien dans sa chance ; donc son crédit est plus étonnant que celui de César. J'ai quelque-

fois envie de le dire à la princesse, pour que cette superbe idée lui soit un dédommagement de toutes les réformes et privations dont son aventure va être le motif. Elle fait tant de bruit dans Paris, que celui de Gibraltar n'y est plus entendu. Nous croyons que nos héros en partiront pour être ici vers la fin du mois; car il n'est pas présumable que le roi d'Espagne s'obstine à vouloir que l'on se casse encore la tête contre ce dur rocher. L'expédition paraît n'avoir été entreprise que pour la gloire de Nassau; lui seul a trouvé le moyen d'en acquérir infiniment, en faisant éclater une valeur surnaturelle, une intelligence rare, un sang-froid admirable, et la plus prodigieuse activité.

Si vous comptiez sur Marly, mon cher prince, la Reine voyant, d'une part, que la liste des dames inscrites pour ce voyage montait à quatre, et d'autre part, qu'en demeurant à La Muette, elle serait plus à

portée de madame de Guiche, qui est accouchée hier d'une fille, a résolu de ne point quitter La Muette jusqu'au 24, où tout le monde rentrera à Versailles, et M. le comte d'Artois comme les autres, à ce que nous espérons. Le Roi a hier fait défendre de donner la seconde représentation d'une tragédie intitulée *Zoraï*, où l'auteur parle très indécemment du gouvernement anglais. Le Roi a ordonné, de plus, que le censeur de cette pièce fût réprimandé. Madame de Coigny vous dit mille choses, et trois fois plus à votre Mouchette, de qui elle me parle souvent. Je crois qu'elle l'aime, et je le conçois. Adieu, mon cher prince. Je vous écris de la ville Jules, à côté de l'accouchée. Sa mère est là qui vous salue. La Reine vient d'en sortir, elle qui n'en sort guère : c'est la plus charmante garde de France.

LETTRE XIII.

Paris, 26 octobre 1782.

Monsieur et madame de Guémenée ont tout perdu, mon cher prince; fortune, existence, asile, en un mot, tout, sans même qu'il leur reste ce que notre François Ier s'applaudissait d'avoir sauvé. La banqueroute est énorme : elle le serait pour le plus riche et le plus grand potentat de l'Europe; le nombre des misérables qu'elle fait est immense; et l'auteur de tant de calamités n'a pas tout-à-fait trente-sept ans. Ce malheureux M. de Guémenée, retiré chez son oncle à Navarre, vient d'y recevoir l'ordre de se défaire de la charge de grand-chambellan, et défense de paraître à la cour. Madame de Guémenée a donné sa démission de gouvernante, et vient de s'enfuir à Vigny, terre de M. de Soubise, à neuf lieues d'ici, du côté de Pontoise. Le château est

inhabité depuis un siècle : quelques vieilles tapisseries, à grandes vilaines figures, en font tout l'ornement. C'est là, peut-être, que la pauvre princesse, obligée de regarder à un louis, va passer le reste de sa vie avec deux ou trois valets. Rappelez-vous, mon prince, la splendeur où nous l'avons vue le 22 décembre de l'année dernière, à deux heures après midi, portant dans ses bras M. le Dauphin aux acclamations du peuple, et le bas de sa robe soutenu par madame Adélaïde; songez que c'est à pareil jour, à pareille heure, qu'elle est sortie de Versailles dans l'abaissement et l'humiliation, et voyez ensuite si vous croyez qu'il faille attacher un grand prix aux honneurs de ce monde. Ce n'est pas que je veuille vous porter à n'estimer que ceux de l'autre; car je m'en bats l'œil tout comme des premiers; mais je crois qu'aucuns ne valent que nous nous en tourmentions. C'est ce qu'a pensé notre bonne petite duchesse de Polignac, que les

honneurs vont toujours trouver, témoin la charge de gouvernante, qu'assurément elle ne cherchait pas, et à laquelle pourtant elle sera nommée publiquement après-demain. Personne ne le sait encore que ses intimes : vous en serez instruit en même temps que Paris, quoique résidant *en province*. Ne dites pas ce mot au prince Charles : il partirait pour me faire battre, et pour rien au monde je ne veux me battre.

M. le comte d'Artois écrit, du 13, que le lord Howe vient, dans la nuit même, de franchir le détroit, de faire entrer dans Gibraltar neuf bâtimens, et de passer son chemin avec trente-cinq vaisseaux de ligne. M. de Cordova, fort de quarante-cinq, s'est mis à sa poursuite. M. le comte d'Artois promet incessamment un nouveau courrier : nous l'attendons. La nuit du 12, un vaisseau espagnol de 74, poussé par un furieux coup de vent, a échoué au milieu des Anglais, qui l'ont pris. Notre jeune prince

partait quand tout cela est arrivé. Il veut, comme de raison, voir l'issue du combat, si combat se trouve, et son arrivée à Versailles sera retardée de dix à douze jours. La Muette finit le 30. Madame la gouvernante sera installée le 31. Toute la ville Jules, où voilà un grand clocher de plus, vous dit mille choses, et principalement la Guichette. Je ne sais si la comtesse Diane vous écrira. Elle a bien des affaires avec ses mirliflors. Adieu, cher prince, ne faites pas banqueroute, et aimez-moi.

LETTRE XIV.

Versailles, 24 novembre 1782.

Je veux d'abord vous dire, mon cher prince, que M. le comte d'Artois, beau comme Apollon, et fier comme Mars, est arrivé, plus aimable encore qu'il n'était parti. Le Roi, qui avait été l'attendre à Berny, l'a tenu serré dans ses bras pendant plusieurs minutes, et l'a ramené ici, où nous l'attendions au bas de l'escalier. La Reine s'est trouvée à la portière du carrosse pour présenter au prince M. le duc d'Angoulême, qui s'est jeté au cou de son père; son père s'est jeté ensuite au cou de tout ce qui était là, au mien, au vôtre, si vous vous y fussiez trouvé. Je n'ai vu, de ma vie, un accueil fait et reçu d'une manière plus cordiale et plus touchante. Il y a longtemps que je le dis : ce prince-là tient beaucoup de Henri IV. Le Roi l'a fait sur-le-

champ chevalier de Saint-Louis, et nul officier n'a jamais été plus joyeux ni plus fier que lui de cette décoration. M. de Vaudreuil et le chevalier de Crussol sont revenus gras comme des moines; M. d'Hénin, vieux comme Hérode. Suivant ce qu'ils racontent tous, Louis XIV, en disant : *Plus de Pyrénées,* a dit un mot bien moins rempli de vérité que de grâce. On aurait pu lui répondre :

Ce beau discours fleuri ne fait rien à l'affaire,
Sire, c'est de l'esprit que vous venez de faire.

Ce que nous allons faire, nous, et qui vaudra mieux que l'esprit, c'est la paix : du moins je m'en flatte. M. Rayneval, premier commis des affaires étrangères, est reparti pour Londres avec des propositions finales auxquelles on ne doute pas que l'Angleterre n'acquiesce. En attendant, M. de La Fayette part demain, plus, à ce que je crois, pour faire goûter aux Américains l'accord qui va se conclure, que pour se trouver à

l'expédition projetée, qui, selon toute apparence, n'aura plus lieu. Ainsi, le roi de Prusse sera content, lui qui disait, l'autre jour, qu'il voudrait, par l'amitié qu'il nous porte, ne nous voir jamais faire d'autre guerre qu'une guerre littéraire.

Je m'en vais actuellement répondre à vos questions. Madame de Polignac recevra-t-elle toute la France? Oui : trois jours de la semaine : mardi, mercredi, jeudi, depuis le matin jusqu'au soir. Pendant ces soixante-douze heures, ballet général : entre qui veut, dîne qui veut, soupe qui veut. Il faut voir comme la racaille des courtisans y foisonne. On habite, durant ces trois jours, outre le salon, toujours comble, la serre chaude, dont on a fait une galerie, au bout de laquelle est un billard. Les quatre jours de la semaine qui ne sont point ci-dessus dénommés la porte n'est ouverte qu'à nous autres favoris. Vous y êtes attendu. Madame de Polignac couchera-t-elle avec M. le

Dauphin? Non. Il a été spécialement énoncé qu'elle couchera avec qui elle voudra. Seulement une porte de glace, pratiquée entre sa chambre et celle de M. le Dauphin, laisse voir de l'une tout ce qui se passe dans l'autre. Il a été dit, de plus, dans le serment, que ma bergère et ma bichette me resteraient pour mon usufruit, à telles enseignes qu'il n'y a pas une demi-heure que ma bergère m'a dit : « Berger, allez me chercher mon manteau, et puis vous viendrez me le mettre. » Au surplus, tel que vous me voyez, j'ai passé toute la semaine dernière chez notre malheureuse princesse, au château de Vigny, dont l'architecture et la distribution intérieure, ordonnées par le cardinal d'Amboise, n'ont pas été retouchées depuis. C'est l'habitation la plus triste, la plus incommode, où je me sois jamais trouvé. Ce fut de là que sortit madame de Ventadour [1],

[1] Madame de Ventadour appartenait comme ma-

pour venir être gouvernante ; c'est là qu'entre madame de Guémenée pour ne l'être plus : ainsi tourne la roue. Je vous laisse, mon cher prince, sur cette moralité. Dites-moi donc des nouvelles du prince Charles, et présentez mon tendre hommage au jeune ménage. Toute la ville Jules vous salue, vous aime et vous attend.

dame de Guémenée à la maison de Rohan, ce qui rend encore le rapprochement plus frappant.

LETTRE XV.

Versailles, 6 mai 1783.

Pardieu, que j'en suis piqué! Une lettre de quatre pages, galonnée de tous les côtés! Et vous ne l'avez pas reçue? Il n'est pourtant pas possible qu'on l'ait arrêtée, retenue, confisquée à la poste; car je ne disais rien contre la religion, que je trouve trop ennuyeuse pour en parler; ni contre le gouvernement, dont la douceur et la liberté ne me laissent aucune plainte à faire; ni contre les mœurs, que je voudrais voir universellement pures, afin d'être comme tout le monde, les miennes l'étant forcément devenues; ni contre qui que ce soit; pas même contre ce vieux maréchal de Richelieu, de qui je vous contais, historiquement et sans nul venin, la noire méchanceté, lorsque, pour nuire à M. le duc de Choiseul, il a privé toute la bonne compagnie de Paris

d'un spectacle extraordinaire dont elle allait jouir dans la nouvelle salle de la Comédie italienne : dernier coup de griffe, que ce vieux tigre, à peine respirant, a su détacher encore. Je vous parlais de nos petits inoculés, du bonheur de leurs mères, de celui, surtout, de madame de Sabran, qui veut aujourd'hui faire inoculer jusqu'à M. l'évêque de Laon, tant elle trouve que l'inoculation, qui lui donnait tant de craintes, est une chose douce, simple, excellente. C'est demain que cette joyeuse société du Gros-Caillou sera dissoute, au grand regret de tous ceux qui la composent. Il est impossible, en effet, d'être plus aimables et plus heureux que nous l'avons été pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler. Je comptais en recommencer trois autres à Passy, comme gardien de la bichette, inoculée depuis samedi dernier; mais le chirurgien Desoteux croit que le venin ne prendra pas : jusqu'ici rien n'an-

nonce, effectivement, qu'il doive prendre : ainsi nous la ramenerons blanche et fine comme elle est venue. Je l'ai quittée aujourd'hui pour venir voir madame de Polignac, qui a eu deux petits accès de fièvre occasionnés par une fluxion au cou. Elle m'en paraît quitte; et moi, pour l'être aussi de la commission qu'elle me donne, je vous dis, mon cher prince, qu'elle vous aime, vous regrette et vous salue. La comtesse Diane veut vous écrire de sa propre main. Je n'anticiperai point sur les tendresses qu'elle se propose de vous dire en réponse à celles dont est remplie la lettre qu'elle vient de recevoir de vous. Je ne vous dirai pas, non plus, que madame d'Ursel a été, pendant deux ou trois jours que j'ai passés ici avec elle, ce qu'on peut appeler, dans toute la valeur des termes, parfaitement aimable; mais s'étendre là-dessus, ce serait raconter qu'il était jour en plein midi [1]. Savez-vous

[1] Madame la duchesse d'Ursel appartenait à l'une

que notre comte Panin est mort subitement à la fin d'une partie de whist en buvant un verre d'eau. Les mauvaises langues disent que c'est encore un tour de la bonne Matowschka[1] : vous en croirez ce que vous voudrez. Celui qui m'écrit ce fait ajoute que le prince Potemkin part le 12 pour Kerson, et qu'il paraît que la guerre est décidée. C'est peut-être ce qui détermine à faire M. le baron de Montmorenci, M. d'Aubeterre et d'autres guerriers, maréchaux de France. Nous croyons que la promotion en sera fort étendue, et qu'elle est prochaine. M. le comte d'Artois a fixé son voyage à Rocroy aux premiers jours de

des familles de l'Europe les plus remarquables par leur rang et par les dons heureux de l'esprit, puisqu'elle était née d'Aremberg.

[1] *La bonne Matowschka;* c'était le nom que les soldats donnaient à l'impératrice Catherine. « Je les ai « vus, dit le prince de Ligne, se consoler ou s'animer « au nom de Matowschka, leur mère et leur idole. »

juillet, et c'est de là qu'il ira vous voir. J'espère que Dieu nous fera la grâce d'y saluer tendrement mon cher prince; madame de Coigny l'embrasse.

LETTRE XVI.

Versailles, 1er juin 1783.

Tout le monde se porte bien ici, mon cher prince, hormis la Reine, qui ne saurait se porter, à cause d'une foulure qu'elle s'est faite au pied, et dont les suites la retiennent sur une chaise longue depuis mercredi; ce léger accident, qui a eu lieu à la répétition que la Reine faisait de l'opéra *du Tonnelier*, en a retardé la représentation, fixée d'abord à vendredi, et remise à mercredi prochain. Elle se fera à Trianon, où la Reine ira s'établir demain pour toute la semaine. L'autre pièce que l'on jouera avec celle-là est le petit opéra *des Sabots* [1]. Vous imaginez les acteurs, sans que je vous les nomme; n'y placez pourtant pas le duc de

[1] Cette pièce, qui est de Cazotte, fut jouée sous le nom de Sedaine, avec la musique de Duni.

Polignac ni madame de Châlon, qui, non plus que le reste de leur bande, ne sont pas encore revenus d'Angleterre. Nous les attendons ce soir, demain, tous les jours, celui de leur départ ayant été fixé, suivant ce que m'écrit madame de Coigny, à jeudi dernier; ce qui fait qu'ils auront eu, pour connaître à fond le sol, le climat, le gouvernement, les mœurs, les ressources, les monumens et les personnages célèbres de l'Angleterre, neuf jours tout juste. Notre ambassadeur, arrivé à Londres, pour la première fois de sa vie, une demi-heure avant eux, leur aura été bien secourable. Nous sommes un peu nuls actuellement, mon cher prince; tous nos gens à régimens sont partis pour quatre mois. En fait de discipline et d'exactitude militaires, nous ne badinons pas; on n'y verrait point un colonel propriétaire se divertir à Paris pendant que son régiment manœuvre à Thionville, comme vous vous divertissez à Bruxelles

pendant que le vôtre pirouette à Mons, vice monstrueux, sur lequel les regards vigilans de l'Empereur ne manqueront pas de s'arrêter. Nous sommes au moment de perdre le vieux prince de Lichtenstein, qui va, je crois, bien dormir de Paris à Stockholm. Avant-hier, profondément endormi dès dix heures du soir, il se réveilla vers minuit et demi pour se plaindre de ce que l'on ne veillait plus en France.

L'inoculation de la bichette a réussi le mieux du monde; je l'ai gardée et ramenée à Paris, d'où l'on ne veut pas qu'elle revienne avant quinze jours encore, à cause de M. le Dauphin.

M. le comte d'Artois compte toujours vous aller voir à Belœil dans les commencemens du mois prochain, et je ne présume pas que rien puisse le détourner de ce voyage. La comtesse Diane dit qu'il lui semble qu'elle vous a écrit; il vous semble que non : il me semble qu'il y a là de l'erreur de quelque

côté; mais vous êtes tous deux si capables d'y tomber, que je ne sais bonnement lequel se trompe. Quoi qu'il en soit, elle vous dit mille choses, et madame de Polignac aussi. La Reine a, pour son été, trois princesses de Hesse-Darmstadt, qu'elle aime fort, et qu'elle loge ici dans l'ancien appartement de madame de Polignac; elles sont accompagnées de leur frère, le prince George, que vous connaissez sans doute. Nous croyons que le Roi donnera dimanche les douze cordons bleus vacans. Voulez-vous que j'en demande un pour trancher avec le rouge de votre toison? voyez comme cela sied bien à M. d'Aranda. Adieu, mon bon prince.

Souvenez-vous de moi, je vous en prie, auprès du prince et de la princesse Charles. Est-il vrai qu'elle va partir pour Spa? Je voudrais bien y aller; sa société m'y vaut mieux que sa séparation.

LETTRE XVII.

Saint-Thierry, 15 septembre 1783.

Dans cette affaire, mon prince, vous êtes l'homme, et moi je suis la Providence, qui, sachant bien mieux que vous-même ce qui peut ou ne peut pas vous convenir, vous favorise en vous refusant l'objet de votre demande. Ce serait, en effet, une lecture bien intéressante pour vous que celle des lettres que vous recevriez de moi de tous les coins de la Champagne, où, depuis six semaines, je vas, je viens, je ne cesse de courir absolument comme dans une battue; ma plus longue station a été à Mareuil, chez M. le comte de Coigny, bon seigneur, qui veut que, à commencer par lui, tout le monde soit bien accueilli, bien traité, bien nourri, bien libre, bien heureux, dans un grand château, grand assurément, trop grand pour les réparations qu'exige son entretien.

Mais ce n'est pas le comte qui l'a fait bâtir; c'est ce phénomène historique, cette duchesse d'Angoulême morte de nos jours [1]. Quand je dis de nos jours, ce n'est pourtant, grâces à Dieu, ni des vôtres ni des miens; c'est, par exemple, de ceux du vieux comte de Montmort, que vous avez tant vu dans la galerie, dans l'œil-de-bœuf, dans la chapelle, dans tous les lieux où se voit un major des gardes. Il a connu, même vécu long-temps, en qualité de voisin, avec madame la duchesse d'Angoulême. Il m'en contait l'autre jour mille détails, et je croyais rêver en écoutant un homme me parler *de visu* (je ne sais s'il ne faut pas dire *de visâ*) de la belle-fille d'un Roi mort en 1574, son mari étant né des amours de Charles IX et de Marie Touchet; car, comme le disait fort bien madame Amelot, qui possède à fond l'histoire de France, nos Rois ont toujours un peu donné dans le cotillon. Le comte de

[1] En 1713.

Coigny a mieux fait; il a donné dans les jardins anglais, ou plutôt dans les jardins naturels : c'est ce qu'avec les plus grandes beautés est, par excellence, le jardin de Mareuil. Nulle part on n'y peut apercevoir le travail des hommes; il semble que ce soit depuis mille ans qu'une source abondante mugit, bouillonne, et s'échappe d'un amas de rochers, pour tomber, s'étendre et couler, pure comme le cristal, dans un lit dont le gazon qui forme les bords a la finesse, la douceur et le lustre du velours. Aucune ruine, aucune antiquité menteuse, n'y présente aux yeux l'affligeante image de la destruction; au contraire, une multitude d'arbres vénérables, encore pleins de vigueur, semblent donner aux habitans de cet asile le doux espoir d'être, comme eux, respectés par le temps; et la végétation des quatre parties du monde, rassemblée dans cette terre hospitalière, s'y développe avec tant de complaisance, que Salomon, qui con-

naissait tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, ne pourrait, s'il revenait occuper le trône d'Israël, depuis si long-temps vacant, faire un voyage plus intéressant que celui de Mareuil, ni qui pût mieux le mettre à même de montrer la vaste étendue de ses connaissances. Vous vous borneriez, pour les miennes, mon cher prince, à savoir de moi bien positivement si l'on fera ou non le voyage de Fontainebleau; et, quoique je sois ici chez M. l'archevêque de Reims, avec des dames du palais, je n'ose vous rien affirmer là-dessus, parce que les lettres qui nous viennent disent tantôt oui, tantôt non; qu'en un mot la poste est aussi variable comme un thermomètre dans l'équinoxe. Je crois pourtant, d'après mes petites nouvelles particulières, que la cour ira bien réellement à Fontainebleau du 7 au 9 d'octobre, pour jusqu'au 20 de novembre; et ce qui me paraît entièrement décidé, c'est que M. le Dauphin passera le même temps à Choisy,

par conséquent madame de Polignac. Mais madame de Lamballe, mais madame la comtesse Diane, mais madame d'Ossun, mais madame de Coigny, qui se proposent d'avoir des maisons à bouche que veux-tu, vous nourriront de reste, tout gargantua que vous êtes. Au surplus, mon bon prince, attendez seulement que je sois de retour à Paris, et vous verrez si je suis homme à vous oublier, comme vous l'avez criminellement pensé. Moi, vous oublier! Adieu, mon cher prince. Je comptais ne vous écrire que pour vous dire que je ne vous écrirais pas, et voilà quatre grandes pages remplies, de quoi? d'inutilités; vous savez bien que c'en serait une de plus, si je vous assurais que je vous aime tendrement.

Écoutez donc un petit moment. Il me paraît, par les lettres qui m'arrivent à l'instant, 1°. que la Reine est décidément grosse; 2°. que Fontainebleau n'est pas douteux : on ira le 7, et à Choisy du 4 au 7;

3°. que M. le Dauphin et sa gouvernante passeront ce temps-là à La Muette; 4°. que M. le duc de Coigny s'est démis de sa charge de colonel-général des dragons en faveur de M. de Luynes, qui s'est démis de celle de mestre-de-camp général en faveur du marquis de Coigny. C'est un sacrifice immense que le père fait au fils; car, la guerre arrivant, il ne sera plus qu'un simple lieutenant-général, comme tant d'autres: *Et in turbâ servientium projectus est*, dit un nommé Tacite, qui ne s'énonce pas mal dans l'occasion. Madame de Voyer est morte justement pour célébrer l'anniversaire de la mort de son mari.

CONVERSATIONS

DU MARQUIS DE BOUILLÉ

AVEC

LE GRAND FRÉDÉRIC, JOSEPH II ET LOUIS XVI.

EN 1784 ET 1785.

Après la prise de l'île Saint-Christophe, M. de Bouillé, comme l'écrivait alors le chevalier de Lille, s'était embarqué *pour voler à de nouvelles expéditions, c'est-à-dire à de nouvelles conquêtes* [1]. La Dominique, soumise aussitôt qu'attaquée, l'île Saint-Eustache rendue par nos armes à la Hollande, et le drapeau français planté sur le rocher de Brimstone-Hill à la vue d'une flotte anglaise, attestaient assez son heureuse audace. Mais il avait conçu de plus vastes projets : des mers de l'Amérique, monté sur une escadre française, il voulait s'élancer vers l'Europe, et venir attaquer à son tour les ports de l'Angleterre. L'Angleterre ne lui en laissa pas le temps : épuisée par de longs efforts, elle fléchit enfin. L'Amérique fut libre, et la paix fut conclue. Les exploits de M. de Bouillé contribuèrent puissamment à la rendre honorable pour la France.

[1] Lettre du 28 mars 1782; p. 285, dans ce volume.

Le gouvernement le rappela dans sa patrie pour y recevoir les éloges et les récompenses dus à sa conduite. Il avait, avant son retour, obtenu le grade de lieutenant-général. Le Roi le nomma chevalier des Ordres en 1783. Instruit qu'il avait contracté pour sept cent mille francs de dettes en servant l'État, Louis XVI voulait les acquitter. M. de Bouillé, qui refusa respectueusement cette marque de la générosité du prince, en reçut un présent qui était d'un plus grand prix à ses yeux. Le Roi lui donna deux pièces de canon prises à Saint-Christophe, et qui appartenaient au premier régiment d'Angleterre. Ces trophées militaires furent pour lui l'occasion d'une récompense plus flatteuse encore, dans une circonstance que j'aime à rapporter ici.

Après six années d'agitations et de combats, M. de Bouillé sentait le besoin d'un peu de repos. Fatigué du bruit de la guerre, qui avait retenti si long-temps à ses oreilles, il cherchait le calme et la solitude. Fuyant le faste de la cour et le tumulte de Paris, il habitait sur les bords

de la Seine une propriété qu'il avait acquise à Orly, près de Choisy-le-Roi, dans une situation charmante. De frais ombrages, de riantes promenades et d'honorables souvenirs y suffisaient à son bonheur. C'est dans cette habitation même, au château d'Orly, qu'il avait fait placer les deux pièces de canon que le Roi lui avait données.

Un jour que Louis XVI chassait dans les environs de Choisy, les habitans s'empressaient de lui témoigner, sur son passage, leur respect et leur allégresse. Il entendit tout à coup tirer le canon. « De l'artillerie ! dit-il. Et d'où peut « donc venir un bruit semblable ? — Du château « d'Orly, qui est habité, lui dit-on, par M. de « Bouillé. — Voyons donc ce château », dit le Roi ; et il mit son cheval au galop, suivi de toute la cour. Arrivé près de l'habitation commode, mais modeste, qu'avait choisie M. de Bouillé, le Roi la considéra quelques momens. « C'est « donc là sa maison ? dit-il. Elle est bien simple ; « mais il n'a point de faste, lui : il n'aime que « la gloire ! » Nobles paroles, qui, prononcées au milieu des courtisans, et redites ensuite à M. de

Bouillé, lui semblèrent le plus doux prix de ses services! [1]

Les loisirs qu'il goûtait dans sa retraite n'étaient sans fruits ni pour lui-même ni pour l'État. Il se livrait avec ardeur à de nouvelles études sur toutes les parties de l'art militaire. Il voulait connaître ce que chaque arme pouvait mettre de ressources à la disposition d'un chef habile; il approfondissait les différens systèmes; il étudiait des exemples récens; et, revenant sur ses propres souvenirs, il y puisait les meilleures leçons de toutes, celles que donne l'expérience. Rien ne manquait à sa satisfaction qu'une santé plus robuste. Il a peint lui-même en peu de mots, dans ses Mémoires inédits [2], l'heureuse situation de son esprit à cette époque de sa carrière. « Je « jouissais, dit-il, d'un assez beau sort. J'avais « acquis, j'ose le dire, une assez grande consi-

[1] La garde nationale de Paris vint enlever ces deux pièces de canon du château d'Orly après le 14 juillet 1789.

[2] *Voyez* plus bas, au sujet de ces Mémoires, la p. 319, et la note de cette page.

« dération. Je voyais s'élever sous mes yeux une « aimable famille : mes concitoyens m'accor- « daient leur estime, le Roi m'avait honoré de « ses bontés. Je vivais dans une agréable re- « traite; je m'y livrais à des études que j'aimais. « Je n'avais de vœux à former que pour ma « santé : les fatigues de la guerre l'avaient dé- « truite; les bains d'Aix et les eaux de Spa me « la rendirent. »

Ces voyages, qui lui donnèrent des forces, lui donnèrent aussi le désir d'en entreprendre de nouveaux. Il était en quelque sorte tourmenté du besoin de voir, de comparer et d'apprendre. Personne n'avait mieux compris que lui ce que les voyages, en ajoutant à nos connaissances, ajoutent d'étendue, de force et de justesse à notre esprit. Il voulut visiter les différentes contrées de l'Europe, et chez chaque nation il recueillit le fruit de ses exploits, et surtout d'une conduite qui, même au milieu des excès qu'entraîne la guerre, avait toujours été bienfaisante, généreuse et désintéressée.

Pendant ses campagnes dans les Antilles,

quand la tempête, plus terrible encore que les combats, brisa deux frégates anglaises sur les côtes de la Martinique, il courut lui-même au secours des naufragés. Ils ne durent leur salut qu'à ses soins. *Je ne vois point d'ennemis*, avait-il dit; *je ne vois plus que des infortunés dans ceux que poursuit la mer en fureur. Je ne ferai point prisonniers ceux que les flots m'ont livrés sans défense.* Lorsque l'amiral Rodney s'était, au mépris du droit des gens, emparé de l'île Saint-Eustache, il y avait confisqué les biens du commerce hollandais : deux millions six cent mille livres qu'il avait ravis aux négocians de cette nation se trouvaient encore dans l'île, au moment où M. de Bouillé en fit la conquête; il rendit ces fonds à leurs véritables possesseurs. Plus tard, à l'époque où la paix lui permit de voyager, la Hollande honora son désintéressement, et l'Angleterre, qui rendait hommage à sa valeur, n'oublia pas son humanité.

Il assistait à Londres, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, aux élections de

Westminster. Un orateur prit la parole, et le complimenta au nom des électeurs. La cour de Saint-James ne le traita pas moins favorablement que la nation. *Il faut, monsieur le marquis*, lui dit la reine d'Angleterre lorsqu'il lui fut présenté, *que vous ayez bien du mérite pour vous faire tant aimer de ceux dont vous vous êtes si long-temps fait craindre*. En Hollande, la ville d'Amsterdam voulut qu'une députation allât féliciter celui qui avait protégé son commerce. Dans la Grande-Bretagne, il venait d'observer un peuple qui avait disputé ses libertés contre l'autorité royale; il étudiait presque avec autant d'étonnement en Hollande une nation qui avait conquis son territoire contre les flots. Mais par goût, par état, par un sentiment de respect involontaire, il désirait depuis long-temps visiter la Prusse.

Quoique au déclin de sa carrière, le conquérant de la Silésie, le vainqueur de Friedberg, de Lissa, de Custrin, tenait encore tous les regards fixés sur lui. On admirait en lui, le guerrier, le politique habile, l'administrateur

prévoyant, et le grand homme qui daignait être souvent un homme aimable. Les revues de Postdam, les grandes manœuvres de Silésie, étaient, pour ainsi dire, l'école militaire de l'Europe. M. de Bouillé, qui avait fait ses premières armes pendant la guerre de Sept ans, en face des troupes de Frédéric, devait être impatient d'assister à ces revues célèbres.

C'était dans les momens de loisir que lui laissaient ces simulacres de guerre, qu'à table, entouré des vieux compagnons de ses exploits, et des étrangers empressés de le voir et de l'entendre, Frédéric se livrait à des conversations où brillait la vivacité de son esprit. Il y passait rapidement en revue l'histoire et la législation, la guerre et les finances, et descendait avec facilité des plus graves questions aux plus piquantes anecdotes, déguisant la causticité de son esprit sous la politesse des manières, et laissant échapper du son de voix le plus doux ses plus mordantes épigrammes.

On va lire précisément des conversations de ce genre. Pendant ses voyages en Allemagne,

M. de Bouillé dîna plusieurs fois avec Frédéric à Postdam, à Neiss, à Berlin. A Prague, il s'assit à la table de Joseph II, auprès du célèbre Laudon, et s'entretint long-temps, soit avec lui, soit avec l'Empereur. Lorsqu'il revint en France, Louis XVI habitait Saint-Cloud : il y soupa plusieurs fois avec ce prince ; et ces entretiens avec trois Rois contemporains, et tous trois de goûts, de mœurs et de caractères si divers ; ces entretiens, recueillis par un homme d'un esprit observateur, ont un intérêt qu'accroît encore le ton agréable et facile qu'il sait donner à son récit.

Cet homme, d'un caractère si grave, plaisante quelquefois avec beaucoup de grâce et de légèreté. Une aventure qu'il raconte lui-même dans ses manuscrits m'en fournira la preuve. Elle eut lieu précisément au retour de son voyage en Prusse ; et puisque la main bienveillante qui m'a confié le portefeuille où se trouvent les conversations, me permet encore d'en extraire cette anecdote, je m'empresse de la transcrire ; elle fera juger du charme et de la

variété que M. de Bouillé a su répandre dans ses Mémoires inédits.

Le gouvernement français avait, à cette époque, le dessein de former un établissement dans l'Archipel. Le ministère consulta M. de Bouillé, et lui proposa même de commander l'expédition ; mais ce projet, conçu légèrement, fut abandonné de même. « Cette circonstance, dit M. de Bouillé dans ses manuscrits, me rappelle une proposition que me fit, à peu près dans ce temps, le célèbre banquier La Borde, le plus riche particulier de France, et peut-être de l'Europe. Un jour, que je dînais chez lui, après avoir pris le café, il me pria de passer dans son cabinet, et me dit : « Monsieur, plu-
« sieurs personnes très riches et moi nous avons
« conçu le projet d'une société dont je désire
« vous faire connaître le but et les moyens. Avec
« l'autorisation du gouvernement, nous faisons
« un armement très considérable en troupes,
« vaisseaux, artillerie, munitions de guerre,
« et nous irons entreprendre la conquête de la
« Cochinchine, en nous servant du fils du roi

« de ce pays, auquel on a ravi la couronne.
« Ce prince est à Paris (il y était effectivement)
« avec un évêque français qui a long-temps ha-
« bité la Cochinchine; et ce prélat, homme
« d'esprit, nous a donné les connaissances les
« plus détaillées sur le succès de l'entreprise, et
« sur les avantages immenses qu'elle pourrait
« procurer. » Je restai, je l'avoue, stupéfait de cette proposition. Je crus de La Borde à moitié fou; mais il me montra une belle carte de l'Asie, me traça un plan de campagne, m'assura qu'on me donnerait, en tous genres, les moyens dont je croirais avoir besoin, et finit par s'écrier, en levant les bras au ciel, avec extase : « Il y a de l'argent, de l'or, des dia-
« mans : le pays en est tout couvert! Que de
« richesses, monsieur; quelle fortune vous pou-
« vez acquérir! » Je lui répondis avec sang-froid : « Monsieur de La Borde, les richesses
« que vous me présentez me tentent beaucoup,
« certainement; mais je trouve bien d'autres
« avantages pour vous et pour moi dans ce pro-
« jet; car je descendrai en Cochinchine, je dé-

« trônerai le roi, je monterai sur le trône, je « soumettrai les Cochinchinois, je les discipli- « nerai, et j'en composerai une bonne armée « dressée à l'européenne. J'attaquerai mon voi- « sin l'empereur de la Chine, je le battrai; je « soumettrai la Chine comme j'aurai soumis la « Cochinchine : je monterai sur le trône impérial, « et je vous ferai, par le premier acte de mon « règne, mandarin des finances. » La Borde, quoiqu'il fût un excellent homme, ne goûta pas ma plaisanterie : « Ce que je vous propose là, « monsieur, me dit-il, n'est pas si extravagant; « réfléchissez-y : j'ajouterai seulement que si vingt « millions sont nécessaires, et même plus, on les « donnera. » Alors je lui parlai sérieusement à mon tour; je lui représentai que dans la situation où je me trouvais, jouissant de tous les avantages et de tous les agrémens que je pouvais désirer, il y aurait folie et témérité à moi d'aller chercher aussi loin, avec tant de sacrifices et de peines, la fortune que j'avais si près de moi. Les revers qu'elle m'a fait éprouver depuis m'ont rappelé plus d'une fois le projet et la

proposition de La Borde. Je ne pus m'empêcher d'y songer à l'époque où tant de malheurs me forcèrent à quitter la France, et j'ai regretté plus d'une fois mon royaume de la Cochinchine. »[1]

[1] Je dois à M. le marquis de Bouillé, fils de l'auteur, et lieutenant-général aujourd'hui, la communication de ce passage et des conversations qui suivent. Ces morceaux remarquables font partie des Mémoires manuscrits qu'a laissés son père. Jusqu'à ce moment on n'a publié, pour ainsi dire, de ses Mémoires, que le récit des événemens auxquels il a pris part pendant la révolution. Les manuscrits originaux embrassent, soit avant, soit après cette époque, un espace de temps bien plus étendu. Les différentes cours de l'Europe dans leur pompe ou dans leur simplicité, la guerre de Sept ans et ses revers, la guerre de l'indépendance et sa gloire, l'émigration, ses malheurs ou ses fautes, s'y trouvent vivement retracés. Peut-être ces Mémoires, remplis d'instruction, seront-ils un jour publiés : on doit en conserver l'espérance, puisqu'ils existent dans une famille qui aime les lettres, et qui les cultive avec succès. Tous ceux qu'intéresse l'histoire doivent désirer vivement cette publication, et je m'estimerais heureux d'y pouvoir déterminer un jour le possesseur de ces manuscrits.

Les sujets de regrets ne manquèrent point à M. de Bouillé. Il avait commencé ses Mémoires quand tout souriait à ses désirs, quand un sort brillant s'ouvrait devant lui, quand il pouvait prétendre aux plus hauts emplois, dans cette France que ses pères avaient défendue par leurs faits d'armes, et qu'il illustrait à son tour par ses exploits. Ces Mémoires, écrits d'abord dans la terre natale et sous de si favorables auspices, furent continués sous le ciel brumeux de l'Angleterre, pendant les jours d'exil qu'il y passa. Je ne raconterai point ici par quels événemens M. de Bouillé fut poussé hors de France. Toute l'Europe a connu son dévoûment : l'histoire, en lui rendant justice, dira par quelles circonstances imprévues la fortune se plut à renverser les plans qu'avait conçus sa prudence attentive.

Il paya le prix de sa fidélité héroïque : il mourut sur la terre étrangère ; mais peut-être avant d'expirer avait-il entrevu dans l'avenir des jours plus prospères ; peut-être se plaisait-il à l'idée d'un retour inespéré, d'un retour favorable au petit nombre de ceux qui auraient comme lui si

courageusement risqué leurs jours pour une noble cause; peut-être rêvait-il pour ses fils l'éclat des armes et la splendeur des dignités, dont l'État récompense les pères dans leurs enfans. La moitié seule de ce beau rêve s'est accomplie. Ses enfans brillèrent, à leur tour, dans la carrière militaire [1]; mais la Restauration n'a point acquitté la dette dont la reconnaissance de Louis XVI aimait à proclamer l'aveu.

[1] Rappelé de bonne heure parmi nous, au bruit de nos succès, le fils aîné de M. de Bouillé les partagea. Pendant nos guerres les plus mémorables, en Pologne, en Espagne, sous les murs de Gaëte, il dut son avancement à sa valeur. Digne prix de ses exploits, des décorations couvrent sa poitrine; mais le manteau de pair ne recouvre point les blessures qu'il a reçues en combattant pour la France.

CONVERSATIONS

DU MARQUIS DE BOUILLÉ

AVEC

E GRAND FRÉDÉRIC, JOSEPH II ET LOUIS XVI,

EN 1784 ET 1785.

ARRIVAI à Postdam et ensuite à Berlin, nné de trouver au milieu des sables qui ent un désert deux des plus agréables s de l'Europe. J'écrivis au Roi le lendemain de mon arrivée, ainsi que c'était ge, pour lui demander la permission ui faire ma cour et d'assister à ses re- en Silésie. J'eus sur-le-champ la ré- se du Roi, conçue dans les termes les honnêtes, et je me rendis, selon ses res, à Postdam, où je trouvai le comte Goërts, son chambellan, qui me mena à s-Souci, à un quart de lieue de cette

ville, pour me présenter au Roi. Comme ce prince était monté à cheval après la parade, où il allait régulièrement, j'eus le temps de voir, en détail, l'intérieur du petit palais qu'il habitait.

Sans-Souci, qui était la résidence ou plutôt la retraite du Roi pendant une partie de l'année, est situé sur une éminence où l'on n'aperçoit qu'un petit corps de logis simple avec un jardin de peu d'étendue. Quelques dépendances, composées d'un rez-de-chaussée, entourent ce corps de logis. La cour, qui en est assez resserrée, et où les voitures n'entrent pas, est entourée d'une colonnade en galerie. Le toit est à l'italienne; l'élévation sur laquelle le bâtiment est placé est un peu escarpée : les chevaux et les voitures restent au pied; de sorte que, quand on pense que ce petit palais, qui domine la plaine, est la demeure d'un héros, on se représente aisément le temple de la Gloire.

Parvenu dans la cour, j'entrai dans un vestibule où je vis, près d'un mur, un buste de Charles XII en bronze, qui n'était pas placé sur son piédestal. Je passai de là dans un salon rond, très bien orné, mais d'assez médiocre proportion, et qui donne sur la terrasse du jardin; à gauche en entrant est la salle à manger, qui peut contenir douze personnes. Elle est ornée de quelques tableaux; j'y remarquai le portrait de madame de Châteauroux, la première maîtresse de Louis XV. On trouve ensuite un petit salon où il y avait un clavecin. C'était là que le Roi prenait son café après le dîner, et faisait la conversation avec une ou deux personnes jusqu'au moment où il rentrait chez lui pour signer ses lettres ou pour d'autres affaires. Ce salon conduisait à sa chambre à coucher, grande, très éclairée, très dorée et ornée de glaces. La balustrade qui la traverse semblait destinée à renfermer un lit; mais ce lit se trouvait, au con-

traire, placé près de la cheminée, derrière un paravent. C'était un mauvais lit de camp couvert d'un vieux taffetas cramoisi, et très malpropre, ainsi que les autres meubles, à cause de la quantité de chiens dont la chambre était remplie, et que le Roi aimait beaucoup. Son bureau et plusieurs autres tables étaient couverts de livres en désordre. Je remarquai dans le nombre plusieurs auteurs latins traduits en français, entre autres Cicéron, Tacite, Tite-Live, et des ouvrages militaires également en français, tels que *l'Art de la Guerre* de Puységur.

Je vis dans un fauteuil, au milieu de la chambre, un portrait de l'empereur Joseph II. « C'est un homme, disait Frédéric à l'occasion de ce portrait, c'est un homme que je ne dois jamais perdre de vue » : aussi des portraits de l'Empereur étaient-ils placés de même dans les appartemens de Berlin et du nouveau Postdam.

A droite du vestibule, il y avait trois pe-

tites chambres très jolies, où logeaient des généraux et des amis que Frédéric invitait. Il était environ midi quand le Roi descendit de cheval. Nous l'attendions dans le salon, son chambellan le comte de Goërts et moi. Il était seul, ôta son chapeau, me salua, et causa avec moi d'une manière très gracieuse sur la guerre des îles principalement et sur l'Angleterre. Il me fit des questions sur la manière de faire des descentes, en me disant très obligeamment que *j'avais professé dans cette partie.* Il parla de l'Angleterre et des Anglais en homme qui ne les aimait pas : « Ils ressemblent, me dit-il, à des malades qui ont eu la fièvre chaude, et qui ne connaissent leur état que lorsque l'accès est fini. » Il me parla aussi de Charles Fox, qu'il regardait comme un brouillon, et du jeune Pitt, dont il admirait les talens : il paraissait frappé surtout de sa prudence et de sa modération ; « Car, monsieur, me dit-il « avec vivacité, je ne conçois pas comment

« un homme, je ne dis pas de son âge, mais « quel qu'il puisse être, peut s'entendre « non seulement contredire, mais ridicu- « liser et insulter même sans jamais sortir « des bornes du sang-froid, et sans s'é- « chauffer; cela paraît au-dessus de la pa- « tience humaine. » Il me congédia ensuite avec beaucoup de bonté, en m'assurant qu'il serait fort aise de me voir en Silésie, où il allait incessamment passer ses revues, selon l'usage ordinaire.

Ce prince avait alors soixante-douze ans. Il était de petite taille, très voûté, et marchait à l'aide d'une canne en béquille. Il était vêtu d'un justaucorps de panne bleue, assez usé, à boutons d'argent, paremens et revers rouges boutonnés; d'une veste de drap jaune, d'une culotte de panne noire, de bottes fort larges et fort sales qui lui remontaient au-dessus du genou; son épée, qui était de cuivre, sortait derrière la basque de son habit. Il avait, de plus,

une perruque assez mal frisée, avec une longue queue et un chapeau uni, garni d'un plumet devenu grisâtre par vétusté. Son costume était le même toute l'année, excepté les jours de grande cérémonie à sa cour, où quelquefois il mettait, m'a-t-on dit, avec des bas noirs roulés sur le genou, un habit couleur de rose ou bleu céleste; car il aimait beaucoup ces couleurs, comme j'eus, plus tard, occasion de le remarquer dans un de ses appartemens. Au bal, les jours de fête, il portait un domino de taffetas rose avec ses bottes. Il aimait les bijoux; il avait des tabatières d'une matière précieuse, enrichies de diamans; il prenait beaucoup de tabac d'Espagne, et, comme chacun sait, sa figure et ses habits en étaient couverts.

En sortant de chez le Roi, je fus prié à dîner chez le prince de Prusse [1], quoique je

[1] Depuis Frédéric-Guillaume II.

ne lui fusse présenté, ainsi qu'à la princesse de Prusse, qu'une demi-heure avant le dîner. L'on voit par là que le cérémonial de cette cour était peu rigoureux. Ce prince était logé dans la maison d'un brasseur, l'une des plus médiocres de Postdam, d'où il ne pouvait découcher sans une permission du Roi. Il avait alors cependant quarante et un ans. Les appartemens de cette maison étaient petits et mesquins, les meubles sales et déchirés. Ce logement était indécent, je ne dis pas pour l'héritier du trône, mais pour un simple colonel; et le prince était lieutenant-général. Sa maison se composait d'un chambellan et d'un aide-de-camp : celle de la princesse, d'une dame d'honneur, d'un grand-maître de la cour et de deux demoiselles de compagnie appelées filles d'honneur. Ce prince était d'une taille colossale. Il me parut sérieux, réservé. A table, il parla beaucoup de guerre, et de celles de Louis XIV. La princesse était également

d'une complexion très forte. Ses enfans, c'est-à-dire les deux princes, alors âgés de quatorze et treize ans, dînèrent avec nous, ainsi qu'une espèce de gouverneur, qui était militaire. Il n'y avait qu'un seul étranger avec moi. Le prince de Prusse me parut avoir beaucoup de mémoire; du jugement, du sang-froid, peu d'activité de corps et d'esprit, et une grande politesse. On lui accordait beaucoup de loyauté et de franchise; de l'humanité, un grand amour pour la justice : il était aimé de l'armée, qui lui supposait des vertus militaires. On blâmait la dureté que le Roi lui témoignait; et l'ennui d'un long règne, ainsi que les espérances qui se tournent toujours vers le successeur, redoublaient l'intérêt qu'on lui portait. Cependant on lui reprochait un goût immodéré pour les femmes. Le Roi faisant enlever à l'instant de la haute société celles qui paraissaient occuper le cœur du prince, la contrainte dans laquelle il vivait,

et son goût pour les plaisirs, avaient fini par l'entraîner dans un genre de libertinage assez bas. Placé dans la même situation que ces jeunes gens auxquels leurs parens refusent tout, il avait contracté pour plus de quarante millions de dettes en Hollande et en France, en faisant ce qu'on appelle des affaires; mais ce qui déplaisait le plus au Roi, c'était de voir le prince livré à la secte des Illuminés, fort répandue alors en Allemagne, et dont il était un des premiers croyans et des principaux appuis.

Peu de jours après, je partis pour Breslau, et de là pour Neiss, où le Roi devait passer une partie de ses troupes en revue. Ce prince était arrivé la veille. Les troupes campaient non loin de la place. Je me rendis le lendemain de mon arrivée, à cinq heures du matin, chez le Roi, pour lui faire ma cour au moment où il devait monter à cheval. Il était logé dans une maison particulière. Tous les officiers-généraux, le prince

royal à leur tête, l'attendaient dans la rue, devant sa maison. Je me réunis à eux, ainsi que plusieurs officiers étrangers, la plupart français ou anglais; car ceux-ci sont curieux des camps comme d'autres choses. Au bout d'une demi-heure, le Roi parut, nous salua très gracieusement, et monta à cheval sans dire mot; il avait eu la bonté de s'informer, la veille, si j'étais arrivé. Il faisait, ce jour-là, ce qu'on appelait les revues spéciales, inspections particulières des régimens et des compagnies, qui précédaient les grandes manœuvres. Nous le suivîmes au camp; il marchait ordinairement seul, ne parlant à personne, et c'est alors qu'il avait son regard terrible, et que tous les traits de sa figure prenaient l'empreinte de la sévérité, pour ne pas dire plus.

Après avoir fait mettre son armée en ligne, d'après les ordres qu'il donnait à son général, il passait en revue tous les régimens les uns après les autres; il faisait sortir

une compagnie, examinait les recrues, puis faisait faire l'exercice et le feu. Le Roi voyait ensuite les cadets et les bas-officiers gentilshommes de chaque régiment, et désignait lui-même ceux qui devaient remplir les places vacantes. J'observerai que les officiers étaient tous gentilshommes; le Roi n'en souffrait aucun qui ne le fût, la noblesse étant très nombreuse et très pauvre dans ses États.

Après la revue, je fus prié à dîner par un des coureurs du Roi, ainsi que c'était l'usage, et je me rendis chez lui au moment où il devait donner l'ordre; tous les étrangers s'y rendaient alors pour lui faire leur cour. Les généraux, les colonels et les adjudans se rassemblaient ou dans une salle ou dans la cour, chacun des derniers avec son livre d'ordre : le prince de Prusse était parmi eux. Le Roi faisait entrer les généraux, leur indiquait les manœuvres qui devaient s'exécuter le lendemain, et leur en expliquait les

dispositions, qu'ils écrivaient sur leurs tablettes; ceux-ci sortaient ensuite, et donnaient en conséquence l'ordre aux colonels, appelés commandeurs (tous les régimens étaient commandés par des officiers-généraux), ainsi qu'aux adjudants, qui tous l'écrivaient également pour le distribuer à leur régiment. Le Roi, un quart d'heure après, sortait, et saluait tout le monde, en ôtant très affectueusement son chapeau, qu'il remettait ensuite; il prenait alors son visage doux, parlait aux étrangers avec beaucoup de politesse, et rentrait avec les personnes invitées à dîner avec lui. Je suivis le prince de Prusse; et nous nous mîmes à table, où, le Roi compris, on était quatorze, tous généraux ou colonels à son service, excepté le baron de Rieidezel, son ministre à Vienne, et moi. Je fus placé en face de lui, parce qu'il destinait de préférence cette place aux étrangers, pour être plus à portée de les voir et de causer avec eux. La table

était bien servie, et la chère très recherchée, telle qu'on la faisait à Paris il y a vingt ans. On ne buvait que du vin de Champagne; mais le Roi avait son vin particulier, qui était un petit vin blanc de Bergerac, en Périgord. Dès la soupe, le Roi commença à parler, en adressant la parole à M. de Rieidezel et à moi; il fut question des guerres de Louis XIV et des grands capitaines de ce siècle, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, que le Roi appelait les grands maîtres dans l'art militaire. Il fit un grand éloge du maréchal de Saxe. Il parla tour à tour d'administration, de politique et de finances; puis, revenant à la guerre, il parla de l'artillerie que les armées traînaient à leur suite. « Dans la campagne de 1778, j'avais « plus de douze cents pièces de canon et de « quarante obusiers, dit-il; il faudra que les « Français en aient aussi beaucoup s'ils veu- « lent faire la guerre avec égalité : à présent « livrer bataille, c'est battre en brèche l'ar-

« mée qu'on a devant soi. » Il désapprouva la maison du roi de France, « corps, disait-« il, aussi dispendieux qu'inutile. » La conversation changeant alors, il parla du Pape, et le plaignit. « On le verra réduit un jour, « dit-il, à n'être plus que le premier aumô-« nier de l'Empereur. » Il me répéta souvent, pendant le dîner : « Ici, monsieur, « liberté tout entière, comme si nous étions « au cabinet. »

Le lendemain, il y eut ce qu'on appelle une grande manœuvre ; l'armée était composée de onze bataillons de ligne et de quatre de garnison, de quinze escadrons de cavalerie et de vingt escadrons de hussards. L'artillerie était à la tête des troupes, et donnait le signal des différentes évolutions. L'infanterie se meut lentement, soit pour se former, soit pour marcher en bataille, le pas étant réglé à soixante-quinze par minute. Rien n'était plus imposant que cette ligne de bataille, où régnait d'abord le silence le

plus profond, l'immobilité la plus complète. Tout à coup, à un signal donné, la marche de cette armée, qui ne formait plus qu'un seul corps, qui n'avait qu'un mouvement, et d'où sortaient souvent des torrens de feu, présentait un des plus beaux et des plus grands spectacles qu'on pût voir. Le Roi ne commandait pas lui-même; mais il suivait l'exécution des manœuvres d'un regard prompt, attentif et sûr, réprimandant les généraux et les commandeurs quand ils faisaient des fautes, et les redressant lui-même avec autant de chaleur et de promptitude que s'il eût été devant l'ennemi.

Il y eut encore une grande manœuvre, c'est-à-dire un simulacre de bataille et des mouvemens préparatoires; et, le lendemain, le Roi partit, dès qu'il fut jour, pour Breslau, où on avait rassemblé un autre camp. Celui-ci avait duré cinq jours, depuis le 20 jusqu'au 25. Je me rendis à Breslau, où j'arrivai le même jour. Le Roi y était déjà

depuis plusieurs heures; il voyageait extrêmement vite dans une berline attelée de chevaux de paysans, sans autre suite qu'une voiture et un fourgon, qui transportaient quelques effets, quelques valets, ses cuisiniers et ses chiens; car ce prince ne traînait avec lui ni ministre, ni secrétaire, ni grands-officiers. Il avait ordinairement un de ses généraux dans sa voiture, deux hussards, qui étaient ses valets de chambre, derrière, un cocher sur le siége; deux pages le suivaient sur des chevaux de paysans, et deux cuisiniers dans l'autre voiture : ses chevaux de selle le précédaient.

Le camp devait être assemblé à peu de distance de Breslau, sur le célèbre champ de bataille de Lissa; il ne fut établi que le 28 d'août, et le Roi employa ces trois jours à faire les revues spéciales des troupes en garnison dans cette ville, et à régler tout ce qui était relatif à l'administration de cette province.

Je dînai le 25 et le 26 avec le Roi dans son palais. Le second jour, avant de se mettre à table, le Roi me dit : « Vous ne « devineriez pas ce que j'ai fait ce matin? « j'ai réglé les finances de mes Jésuites : avec « tout leur esprit, ils n'y entendent rien. *Je « les tiens sous ma main,* ajouta le Roi, et « ils me sont très utiles, parce que je les ai « chargés particulièrement d'élever et de « former des jeunes gens pour mon clergé « catholique ; puisque je suis obligé de l'en- « tretenir, je veux qu'il soit éclairé. J'ai « arrangé cette affaire avec le Pape, dont « je suis très content, et qui est de mes « amis. » Il me fit voir, de la fenêtre, un couvent de capucins, en me disant : « Ceux- « ci m'importunent un peu avec leurs clo- « ches ; ils m'ont fait offrir de les faire cesser « la nuit, je n'ai pas voulu. *Il faut laisser « à chacun faire son métier;* le leur est de « prier, et je leur aurais fait beaucoup de « peine de les priver de leur carillon. » Nous

nous mîmes à table; elle était plus nombreuse à Breslau. L'évêque y dînait, ainsi que l'abbé Basthiani; le comte de Heine, ministre; plusieurs seigneurs du pays; quelques étrangers, la plupart princes polonais, et le même nombre de généraux et de colonels.

Le Roi parla de religion, et il fit des plaisanteries assez fortes, sur cette matière, à l'évêque de Breslau, qui y répondit en homme d'esprit, appuyé par l'abbé Basthiani, qui n'avait pas plus de religion que le Roi, mais qui lui ripostait par des reparties très spirituelles et en même temps très libres, et que le Roi aimait beaucoup. On sait celle que lui fit un évêque de Warmie, en Pologne, dont une partie des revenus était sur le territoire que la Prusse avait acquis lors du partage de ce royaume, et que le Roi avait ajoutée aux siens par droit de conquête. Il lui dit un jour : « Monsieur « l'évêque, lorsque je me présenterai devant

« saint Pierre pour entrer en paradis, il me « refusera la porte comme hérétique; mais « je me cacherai sous votre manteau, et « j'entrerai avec vous. — Sire, lui répondit « l'évêque, Votre Majesté l'a si fort rogné, « qu'il n'en restera plus assez pour la cou- « vrir. » Le Roi fut très content de cette repartie, et en rit beaucoup. A un des dîners où j'assistai, à Breslau, nous étions depuis plus de quatre heures à table, lorsqu'il survint à l'abbé Basthiani un besoin si pressant, qu'il se leva. Le Roi lui dit : « Où allez-vous « donc, l'abbé? » Celui-ci lui répondit : « Je n'en puis plus. — Mais, dit le Roi, que « ne faites-vous comme moi? — Oh! Sire, « c'est que, chez Votre Majesté, tout est « grand, jusqu'à la vessie. » Tout le monde éclata de rire.

Je pris congé de S. M. peu de jours après, parce que je désirais voir le camp que l'Empereur assemblait à Prague; j'en prévins le Roi, en lui demandant la permission de

revenir. Il m'en pressa lui-même avec beaucoup de bonté. « Je ne suis pas trop content, « me dit-il, des manœuvres que je vous ai « fait voir; j'aurais voulu vous montrer da- « vantage, mais je ne saurais vous donner le « spectacle d'une descente : je n'ai ni vais- « seaux, ni marins, ni port de mer. » Puis, comme l'uniforme de lieutenant-général que je portais était bleu, il ajouta : « Prenez « garde à vous, car dans le pays où vous « allez on n'aime pas les habits bleus (c'est « la couleur de l'uniforme prussien); et « votre Reine a conservé les répugnances de « sa famille, car elle ne les aime pas non « plus. »

Les montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême forment deux chaînes parallèles, séparées par un vallon, dont la plus élevée appartient au roi de Prusse, ce qui lui donne une grande facilité pour entrer en Bohême. Les chemins sont étroits et difficiles; mais les gorges sont si multipliées du côté de la

Bohême, qu'il est très aisé d'y pénétrer. On trouve, en y entrant, une ville que l'Empereur a fait construire depuis la guerre de Sept ans, ville que l'art, autant que sa situation, rend très forte; son emplacement a été choisi avec d'autant plus de discernement, ainsi que celui de Thérésienstadt, également au débouché des montagnes, qu'elles appuient d'excellentes positions, devant lesquelles le roi de Prusse a consumé toute une campagne, en 1778, sans pouvoir rien entreprendre contre les armées de l'Empereur, qui les occupaient.

J'arrivai à Prague, le 5 septembre, après avoir traversé un très beau pays. La Bohême forme, comme l'on voit, une plaine entourée circulairement par une chaîne de montagnes qui peut avoir trente-cinq lieues de diamètre; et traversée du sud au nord par la Moldau, qui est un bras de l'Elbe; c'est sur cette rivière qu'est situé

Prague, une des plus belles villes de l'Europe.

L'Empereur n'y était pas encore arrivé; mais le camp, composé de trente mille hommes, dont vingt-huit bataillons et trente-sept escadrons, était déjà rassemblé. Il était placé sur la rive gauche de la Moldau, dans la position qu'occupait une partie de l'armée autrichienne lors de la fameuse bataille qui se donna en 1757, où elle fut complétement battue par Frédéric. Le camp était commandé par le général comte de Wallis. L'Empereur arriva, le 6, avec les felds-maréchaux Lascy et Laudon, qui n'étaient que simples spectateurs. Le premier, favori de l'Empereur, lui servait de conseil pour tout ce qui regardait l'organisation militaire : le second était l'idole de l'armée; mais l'Empereur l'aimait peu, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer ses talens. Le duc d'York était arrivé, la veille, avec quelques officiers anglais, et entre autres un général

Grenville, homme très estimable, et qui lui servait de mentor. L'Empereur n'amena point de suite ; il avait la manie de copier le roi de Prusse dans les petites choses : il eût été à désirer pour lui qu'il l'eût imité dans les grandes, et surtout dans l'administration de ses États.

Je lui fus présenté, le lendemain de son arrivée, à la manœuvre de son infanterie, n'ayant pu l'être plus tôt, parce qu'il n'y avait aucune étiquette; il fut seulement informé que j'étais à sa suite, et me fit appeler par son aide-de-camp, M. de Browne. Il m'adressa quelques questions avec beaucoup de bonté, et me fit dire par M. de Browne de venir dîner avec lui, autant que cela me conviendrait, et d'inviter chaque jour deux officiers français, dont une vingtaine se trouvaient à ce camp.

La manœuvre de l'infanterie fut très mal exécutée; je vis des troupes superbes, parfaitement entretenues, mais qui ne savaient

pas marcher, et qui étaient instruites sur de mauvais principes par des officiers ignorans. Je remarquai une très grande différence entre les troupes prussiennes, dont elles n'avaient que l'immobilité et la lenteur communes à tous les Allemands. Comme il n'y a aucune communication entre ces deux armées, et que l'entrée des États respectifs des deux souverains est interdite réciproquement à leurs sujets, ils sont bien éloignés d'adopter aucun des principes ni des méthodes employées chez leurs rivaux et leurs ennemis. Il faut convenir que le mépris est le sentiment des Prussiens envers les Autrichiens, tandis que la haine la plus forte anime ceux-ci contre les Prussiens, depuis le soldat jusqu'au général. Si c'est une politique, elle est bien observée; au reste, les Autrichiens haïssent également les Français. Ils montrent vis-à-vis d'eux une hauteur extrême, dont j'ai eu plusieurs fois occasion de m'apercevoir; et autant j'avais éprouvé de

politesse des officiers prussiens, autant j'éprouvai peu d'égards des généraux autrichiens, qui affectaient de traiter d'une manière distinguée les Anglais. L'Empereur était bien loin de leur donner cet exemple; car je n'ai pas connu de souverain plus aimable, plus poli et plus affable, principalement envers les étrangers.

Je fus, après la parade, chez ce prince, qui était logé dans une maison petite et peu commode, derrière le camp de ses troupes. Nous attendîmes quelque temps dans une salle où étaient réunis beaucoup de généraux, colonels et autres officiers de l'armée, et quelques étrangers, la plupart anglais, parmi lesquels était le fils du roi d'Angleterre, le duc d'York. L'Empereur parut un moment avant le dîner, et on se mit sur-le-champ à table. Le prince d'Angleterre était à sa droite, et l'Empereur me fit l'honneur de me faire placer à sa gauche. Nous étions environ quarante personnes; le dîner était

servi simplement, comme il aurait pu l'être dans une bonne auberge. Cette réunion d'hommes de différens pays et d'officiers de tous grades, car les subalternes de l'armée mangeaient avec l'Empereur, donnait à ce repas l'apparence d'une table d'hôte; les domestiques étrangers servaient leurs maîtres, et rien n'annonçait que l'on fût à la table du chef de l'Empire, chacun parlant hautement et librement, sans contrainte et sans gêne : contraste frappant avec le silence respectueux qui régnait à la table de Frédéric.

L'Empereur causa beaucoup avec moi : la conversation roula particulièrement sur la France, dont il me parla avec éloge, en se permettant toutefois quelques plaisanteries sur notre gouvernement. Il me parla aussi de la guerre de l'Amérique, et un peu des Prussiens avec éloge et avec envie, disant *le Roi* quand il parlait de Frédéric, et s'exprimant avec estime et avec vénération sur ce prince, qui n'en témoignait pas autant

pour lui. L'Empereur était fort questionneur, et faisait en même temps la demande et la réponse ; il avait le ton assez brusque et décidé, ce qui paraissait une suite de son caractère. Je ne fus pas, au reste, dans cette première conversation, à portée de juger de son esprit et de ses lumières. Nous restâmes une heure à table ; et, dès qu'on en fut sorti, il rentra sur-le-champ dans son cabinet pour travailler. C'était le souverain de l'Europe qui travaillait le plus ; mais j'ignore si c'était avec cette méthode sans laquelle le travail devient plus nuisible qu'utile aux affaires.

Je dînai le 10, pour la seconde fois, chez l'Empereur. En apercevant le maréchal de Laudon placé vis-à-vis de moi, je pris la liberté de dire à l'Empereur que j'avais une grande satisfaction de connaître un homme aussi célèbre. « Il est aussi remarquable par « sa modestie que par ses talens militaires », me dit ce prince ; puis me montrant le feld-

maréchal de Lascy : « Voilà, me dit-il, un « homme d'un grand mérite. — Son mérite, repris-je, me paraît être d'un genre différent. On regarde M. de Lascy comme un des hommes les plus capables d'organiser une armée, et M. de Laudon comme un des généraux les plus dignes de la commander. L'un est un administrateur, l'autre un capitaine, et ce sont ceux-là qui gagnent des batailles, et font la destinée des empires. » Là-dessus l'Empereur me dit de venir le lendemain dîner avec lui, qu'il me donnerait occasion de connaître plus particulièrement M. de Laudon.

L'Empereur causa beaucoup ensuite sur la Russie, et il me dit que la Russie montrait plus de puissance qu'elle n'en avait réellement; que le cadre était beau et brillant, et que ce qu'il renfermait n'y ressemblait pas. Il fit beaucoup de plaisanteries sur notre cour, sur madame de Polignac, et me demanda qui serait gou-

verneur du Dauphin. Je lui dis que je l'ignorais. Il me repartit avec vivacité : « J'espère, au moins, que ce ne sera pas « M. de Polignac; mais, qui que ce soit, « qu'on apprenne bien au Dauphin qu'il « n'est pas d'une autre espèce que le reste « des hommes, et que la seule différence « de lui à eux, c'est qu'il a de plus grands « devoirs à remplir. »

Je dînai donc le lendemain avec l'Empereur, qui fit effectivement mettre M. de Laudon auprès de lui, et qui me dit : « M. de « Bouillé, mettez-vous auprès du feld-ma- « réchal. » Je lui obéis avec empressement. Je causai avec ce célèbre général, qui ne démentit pas, par sa conversation, l'opinion que j'en avais conçue. Il me dit quelques maximes de guerre parfaitement d'accord avec son caractère militaire, qui était l'activité, l'audace et le sang-froid dans les plus grands dangers. Il fit l'éloge de la tactique, de la discipline et de l'instruction

des troupes prussiennes, et il m'assura qu'il faudrait un demi-siècle pour que l'armée autrichienne pût devenir aussi manœuvrière. Il me parla de quelques unes de ses actions, et malgré sa modestie, son amour-propre n'y perdait rien.

Excepté les maréchaux de Lascy et Laudon, je ne vis pas de généraux qui annonçassent des talens, encore moins qui en eussent montré. On me cita, cependant, parmi les uns et les autres, le général Wurmser [1], qui avait commandé, avec succès, un corps détaché dans la guerre de Bavière, et on m'indiqua les généraux-majors Clairfait, le comte de Browne, l'anglais Fabrice, comme des généraux en espérance.

[1] Le même qui a si mal commandé l'armée autrichienne en Alsace, en 1793, où il a été complétement battu par Pichegru; qui n'a pas eu plus de succès, en 1796, contre Bonaparte en Italie, et qui a fini par se jeter dans Mantoue, où il a fait une belle défense. (*Note de M. Louis de Bouillé.*)

Deux d'entre eux ont commandé depuis : la postérité les jugera.

Je quittai Prague le lendemain du départ de l'Empereur, et je retournai à Berlin pour voir les revues d'automne, qui sont de véritables écoles de guerre. Le lendemain de mon arrivée, je fus de bonne heure à Postdam pour assister aux manœuvres. L'armée, composée de dix-huit bataillons et de vingt-huit escadrons, fut divisée en deux corps d'égale force. Le Roi prit le commandement de l'une, et le général Mollendorf de l'autre; et ils exécutèrent les manœuvres les plus savantes. Ce jour-là, Mollendorf attaquait le Roi, et fut repoussé après avoir déployé tout l'art de la tactique dans ses mouvemens, qui n'étaient pas concertés d'avance comme en Silésie. J'avoue que rien n'offrait une plus vive image de la guerre. Le Roi, avec qui j'eus l'honneur de dîner ce jour-là, me reçut avec infiniment de bonté, et me combla de politesse.

Jamais je n'oublierai ce dîner, ni les convives, ni surtout le lieu du festin. La table, qui était d'environ quarante couverts, était servie dans l'ancienne orangerie. Frédéric y avait fait disposer deux pièces très belles et très vastes, dont l'une servait de salon, l'autre de salle à manger. Les meubles, en étoffes de soie, étaient dans la première de couleur bleue céleste, et dans la seconde, couleur de rose, avec des franges, des crépines et des baguettes d'argent. A toutes les corniches étaient placés des petits amours dorés en relief, ainsi que sur les portes et sur les trumeaux des glaces, qui ornaient en grand nombre ces appartemens. Qu'on se figure ensuite quarante vieux guerriers en cheveux blancs, bottés, éperonnés, portant de longues épées ou de grands sabres à leur côté, et le vieux Frédéric, assis au milieu d'eux, servi et entouré par une douzaine de pages, beaux comme des amours, vêtus les uns de

velours couleur de rose, les autres de velours bleu céleste, avec des broderies en argent; autant de coureurs avec des petits jupons couleur de rose, et des petits bonnets chargés de plumes; enfin des hussards superbement vêtus, qui lui servaient de valets de chambre, et des valets de pied à sa livrée, avec de magnifiques galons : cet ameublement, ces pages, cette recherche voluptueuse et galante, digne des goûts d'un sibarite, formaient avec les traits sévères, le modeste costume, le ton brusque et l'air guerrier des convives, un contraste qui m'étonna et me frappa beaucoup.

Dès que le Roi fut à table, il me parla du maréchal de Richelieu, dont je lui avais présenté le petit-fils[1] avant dîner. A ce sujet, il conta beaucoup d'anecdotes galantes

[1] Le duc de Richelieu, qu'on appelait alors le comte de Chinon, qui a été depuis premier ministre en France en 1815 et en 1820, et qui est mort presque disgracié le 17 mai 1822.

et d'intrigues de cour. Il s'étendit ensuite sur le siècle de Louis XIV, qu'il appelait *le beau siècle* de notre nation. Il fit l'apologie de ce monarque, de son gouvernement et de son règne avec une grande sagacité, beaucoup d'esprit et une connaissance parfaite des moindres particularités. Il excusa ses défauts et ses faiblesses; il releva ses qualités et ses vertus, mais il blâma la révocation de l'édit de Nantes, quoique la Prusse en eût beaucoup profité, à cause des manufactures que les réfugiés y transportèrent. « Ces malheureux avaient conservé, dit-il, un attachement si vif pour « leur patrie, un respect si profond pour le « roi de France, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de témoigner leur chagrin des « échecs qu'éprouvait leur nation. Le croiriez-vous? sous Louis XIV, ils se rassemblaient encore avec leurs familles et leurs « amis, le jour de Saint-Louis, pour célébrer la fête du Roi qui les persécutait. »

Quoique Frédéric parlât avec peu d'éloges de Louis XV, il excusait cependant sa bonté pour ses favoris, et la facilité qu'il montrait à leur accorder des grâces, et à prodiguer des trésors pour satisfaire leur cupidité : « Car, monsieur, me disait-il, un prince « qui est bon et bienfaisant comme celui-là « l'était, est bien aise que les personnes qui « l'entourent, et qu'il voit sans cesse, soient « heureuses et contentes; l'approchent d'un « air riant, et avec un visage satisfait. S'il « leur refuse ce qu'ils désirent et ce qu'ils « demandent, ils seront tristes et sérieux; « leur tristesse se répandra sur le prince, « leur humeur sur la sienne; il sera mal- « heureux lui-même de leur mécontente- « ment; et pour sa satisfaction et son bon- « heur personnel, il leur accordera ce qui « lui coûte si peu, une signature, un ordre « à donner. Tels sont la plupart des princes, « qui sont bien à plaindre, et qu'on juge à « la rigueur. »

Je dînai avec le Roi les trois jours que durèrent les manœuvres. Les étrangers remarquables étaient le duc d'York, le grand-duc de Courlande, et un prince de Sablonowski, polonais, que le Roi persifla beaucoup. Il prétendait que les seigneurs en Pologne avaient tous des Juifs, qui affermaient leurs terres, touchaient leurs revenus, faisaient toutes leurs affaires, et jouissaient de toute leur confiance. « Je crois, « en vérité, disait-il, que les seigneurs po- « lonais se défieraient plutôt de leurs femmes « et de leurs enfans que de leurs juifs. Il est « vrai, continuait-il, que les dames polo- « naises dépensent beaucoup. Les Russes, « leurs voisines, n'ont pas moins de luxe. Il « est bien prodigue, il est bien étrange ce luxe, « si ces dames, comme on l'assure, ne se « contentent pas de porter des diamans aux « doigts, sur la tête, au cou et sur les bras. »

Le Roi parlait souvent de la France, et avec un intérêt extrême. Il me demanda ce

qu'étaient devenues les familles les plus connues dans notre histoire, en citant tous les traits qui les caractérisaient : peu de Français en étaient mieux instruits. Il disait qu'il ne connaissait pas un meilleur peuple que les Français, plus brave, plus industrieux, plus attaché à ses Rois et à son pays; mais que la cour gâtait tout. « Que « voulez-vous, disait-il, qu'on fasse de vos « *talons rouges* à la guerre? Tous ces jolis « messieurs, qui ont les nerfs si délicats, sont « de très mauvais guerriers, doublement à « charge dans les armées, par le mauvais exem- « ple qu'ils donnent aux soldats, et les intri- « gues qu'ils trament contre le général en « chef. Voyez le maréchal de Saxe, qui est « mon maître dans l'art de la guerre, il m'a « souvent assuré que dans ses campagnes de « Flandre, les gens de la cour lui avaient « donné plus d'embarras que le duc de Cum- « berland. » Il me demanda si je commandais dans quelque province, et si j'étais en acti-

vité. Je lui répondis que non. « Et pour-
« quoi? me dit-il. — C'est, lui dis-je, que
je viens de faire la guerre, et que toutes les
places sont occupées. — « Oh! je vois, me
« dit-il; chez vous il y a des officiers pour
« la guerre, et d'autres pour la paix. Ce luxe
« peut convenir à la magnificence d'un roi
« de France; mais moi je ne suis pas assez
« riche pour en faire autant. »

Il avait établi, en Prusse, une école où l'on élevait des jeunes gens de qualité aux frais du gouvernement. On payait pour chacun mille écus d'Allemagne. On n'en pouvait admettre que quinze : ils recevaient l'éducation la plus recherchée. L'objet de cette institution était de former des hommes destinés un jour à remplir de grands emplois dans l'armée, dans l'administration, dans la diplomatie. Ce qu'il y avait de particulier, c'est qu'on n'y enseignait qu'en français, les mathématiques, les fortifications, la tactique, la morale, et jusqu'aux

règles du style, pour lesquelles il existait un maître particulier. L'instruction que Frédéric avait faite pour régler ce cours d'éducation, que j'ai lue, était très curieuse; les méthodes étaient excellentes. J'avais eu la curiosité d'aller visiter cette académie, dont un général était gouverneur. Comme je savais qu'on y admettait quelquefois des étrangers distingués, avec la permission du Roi, en payant toutefois la pension, je demandai à ce prince d'y vouloir bien admettre mon fils aîné, qui avait alors quinze ans. Je ne pouvais lui faire mieux ma cour : aussi accueillit-il ma demande avec beaucoup de bienveillance, lorsque je la lui fis en dînant avec lui.

Après dîner, je pris congé de lui, fort aise d'avoir une occasion de le revoir, me proposant de conduire moi-même mon fils à Berlin, le printemps suivant; car ce que j'avais vu de plus curieux, et de plus intéressant dans mon voyage en Prusse, c'était

Frédéric. Ce motif était assez puissant pour me faire recommencer un voyage aussi long et aussi fatigant : ce prince voulut bien m'y engager. Quand je le quittai, le 24 octobre, il me dit, avec beaucoup trop de bonté : « J'espère que je vous reverrai maréchal de « France : je le désire pour vous et pour « votre pays. »

Mon départ de Berlin fut suivi d'un prompt retour dans cette ville; j'y passai deux jours pour veiller à l'établissement de mon fils. Le prince Henri avait eu la bonté de m'en faciliter tous les moyens, en confiant le nouvel élève aux soins particuliers de l'un des professeurs. Je retournai, le 17, à Postdam pour y voir la revue des troupes de la garnison.

Je dînai avec le Roi, à qui j'appris la mort du duc de Choiseul : il me répondit, en secouant la tête, « qu'il n'y avait pas « grand mal. » Il ne l'aimait pas, à cause de ses rapports avec la maison d'Autriche.

Il parla sur-le-champ du vieux maréchal de Biron : « Voilà, dit-il vivement, un « homme que j'aime et que j'estime, et qui « a conservé le ton, les manières et le ca- « ractère des anciens seigneurs français. » Il fut question de M. de Maurepas, dont il fit un portrait très vrai, et tel que les Français qui le connaissent auraient pu le faire, ajoutant : « Ce n'était pas là l'homme qu'il « vous fallait. » Il fit quelques épigrammes sur la reine de France, et il finit par me dire : « Tâchez donc de donner une maî- « tresse à votre Roi, cela vaudrait mieux. »

Je jugeai que le prince Henri, son frère, lui avait rendu compte du peu d'égards et d'attention que cette princesse lui avait montrés. Il parla avec éloge du duc de Nivernois; et il avait raison, personne n'ayant plus de mérite, et personne n'étant plus attaché, en France, au système prussien.

Frédéric parla de la Russie, et des Russes qu'il avait eus à ses ordres dans la dernière

armée de la guerre de Sept ans; il fit l'éloge de ces troupes, de leur patience, de leur sobriété et de leur fermeté. Il parla peu de l'Impératrice, et avec discrétion; il dit que quand il avait eu les corps de cosaques à ses ordres il en passa la revue, et que ces gens-là, qui avaient de grandes barbes, y portaient la main à mesure qu'ils passaient devant lui. « Je crus d'abord qu'il s'agissait, « continua-t-il, d'une espèce de salut qu'ils « me faisaient ainsi à leur manière, et je « leur rendais le salut; mais point du tout. « L'empereur Pierre III avait ordonné qu'on « les fît raser; et leurs démonstrations n'a- « vaient pour objet que de m'intéresser à « leurs barbes, pour qu'ils la conservassent. « Je m'y prêtai volontiers : je réussis; ils me « comblèrent de bénédictions.

« Pierre-le-Grand, continua-t-il, n'in- « troduisit pas sans peine une semblable « réforme parmi ses boyards; il lui fallut « déployer une rigueur qui n'était, au reste,

« que trop conforme à son caractère : ses « grandes qualités, ses vertus mêmes, furent « souvent ternies par ses cruautés. Quand il « vint à Berlin, il sortait souvent à pied de « la maison qu'on lui avait préparée, et ve- « nait ainsi rendre visite au Roi. Le peuple, « avide de le voir, se pressait en foule sur « son passage. — *Frère*, dit-il un jour au « Roi, *vos sujets m'incommodent; ils me « manquent de respect : faites-en pendre « plusieurs pour éloigner les autres.* » On ne suivit pas son conseil; mais on mit des barrières dans les rues pour écarter les curieux.

« A Charlottembourg »[1], continua Frédéric, que nous écoutions attentivement, « le Czar se mit, après le dîner, à un bal- « con qui donnait sur le jardin; beaucoup « de monde s'y trouvait rassemblé : tout à « coup il grinça des dents, et commençait à « donner des signes de fureur. L'impératrice

[1] Maison de campagne des rois de Prusse, auprès de Berlin.

« Catherine, qui était avec lui, s'en aperçut : « Qu'on éloigne, dit-elle à l'instant, cet « homme que je vois là, dans la foule, en « perruque blonde, autrement je crain- « drais un malheur. » On fit retirer l'homme « à la perruque, et Pierre reprit son sang- « froid. Catherine disait qu'il était très sujet « à ces espèces d'attaques de frénésie ; et, lors- « qu'elle l'y voyait disposé, elle lui grattait « la tête, ce qui le tempérait. » Après avoir raconté ces traits extraordinaires du Czar, le Roi m'adressa la parole, et me dit : *Voilà, monsieur, les grands hommes !*

A mon retour en France, le Roi venait d'acheter Saint-Cloud à M. le duc d'Orléans ; cette acquisition était faite au nom de la Reine, qui en avait témoigné un grand désir. Le Roi avait voulu lui donner cette marque de tendresse ; mais on trouvait que le moment n'était pas favorable, à cause de l'embarras des finances.

Le Roi vint, pendant l'été, passer quel-

ques semaines à Saint-Cloud avec la Reine et une partie de leur maison ; il y avait tous les jours du monde. Le Roi dînait avec la Reine, ses frères, sœurs et belles-sœurs, et il soupait avec les gens de la cour qui se faisaient écrire, et auxquels il le faisait dire. J'y soupai peu de jours après mon arrivée. Le Roi m'avait reçu avec beaucoup de bonté, et il me fit mettre à côté de lui à table ; il me parla beaucoup du roi de Prusse. Je lui en fis le portrait, sans dissimuler tout ce qu'il y avait de méfiant dans son caractère. « Frédéric, reprit Louis XVI, « a la plus mauvaise opinion des hommes.— Les Rois, dis-je à mon tour, sont en cela bien excusables : ceux qui se pressent dans leurs palais semblent se charger trop souvent du soin de justifier leur défiance ; mais quand ils cherchent ailleurs que dans leurs cours, ils peuvent encore, avec du discernement, trouver des hommes vertueux et sincères. — « Je le pense comme vous, dit

« Louis XVI; mais Frédéric semble prendre à « tâche de donner lui-même à ses courtisans « des leçons de duplicité. » Et sur-le-champ il en cita un trait dont il était révolté.

Lorsqu'il fut question de négocier la cession de la Crimée à la Russie, après bien des difficultés, Frédéric y consentit; mais, après avoir donné son adhésion par écrit, il chargea son ministre à Constantinople d'engager le capitan-pacha, qu'il savait très porté pour la guerre, à faire ses efforts pour faire rompre ce traité, l'assurant qu'il assisterait les Turcs contre les Russes. Cet ambassadeur était un malheureux auquel Frédéric donnait mille écus pour le représenter auprès de la Porte. L'ambassadeur obéit aux ordres qu'il reçut; mais le Turc, plus rusé que l'Allemand, lui demanda la lettre de son souverain. L'agent de Frédéric eut l'imprudence de confier cette lettre; elle fut à l'instant remise au divan, et la mauvaise foi du Roi fut bientôt connue des ministres

des autres puissances. Alors, se voyant découvert, il rappela son trop simple ministre, et le fit enfermer à Spandau, où il était alors, et où il est resté jusqu'à la mort du Roi. Ce trait n'est pas tout-à-fait d'un roi philosophe; et malheureusement, dans la vie de Frédéric, on en cite plus d'un semblable.

Le Roi, dans sa conversation, me parut assez porté pour la Prusse; mais il suivait aveuglément la route que son ministre lui traçait, et celui-ci était retenu par des considérations personnelles. Il fut question ensuite de l'Empereur, et jusqu'alors je n'avais pas osé en parler : c'était une corde délicate à toucher. Le Roi me mit bientôt fort à l'aise : je jugeai qu'il ne pouvait pas le souffrir. « Pour celui-là, me dit-il, il voudrait copier « le roi de Prusse; mais il lui est bien infé- « rieur, non seulement en fait de guerre, « mais en toutes choses. » Il désapprouvait tous les changemens qu'il faisait avec plus

d'étourderie et de précipitation que de mesure, de prévoyance et de sagesse; il me parla de son caractère jaloux, inquiet et ambitieux. J'appuyai son avis de mes réflexions, et je vis avec plaisir qu'il n'aimait pas ce prince, et qu'il le connaissait parfaitement. « Il manque de dignité », disait-il. J'entrai dans son idée, et je saisis cette occasion de remarquer combien la familiarité française avait besoin d'être contenue par le respect; j'ajoutai qu'à Prague certains Français s'étaient montrés, auprès de l'Empereur, familiers jusqu'au ridicule.

J'aurais pu citer au Roi des exemples semblables au milieu de sa cour même; mais ce malheureux prince ne s'en apercevait pas. Cette disposition à franchir les distances qui doivent, en France surtout, séparer les sujets du souverain, ne fut pas, à mon sens, une des moindres causes de la révolution; elle était sur le point d'éclater, et j'allais avoir à donner à la monarchie de

nouvelles preuves de dévoûment, au Roi de nouveaux témoignages du vif attachement que je devais à ses bontés, et que m'inspiraient ses vertus.

LETTRE SECRÈTE

DE

MIRABEAU AU ROI,

EN 1790.

On n'attend pas de moi, dans un si court espace, un Essai sur la vie de Mirabeau. Je ne saurais même avoir le projet de porter un jugement sur son caractère ou sur son génie. L'un et l'autre, malgré l'éclat dont a brillé Mirabeau, n'ont été qu'imparfaitement connus. Amis et détracteurs se sont également trompés sur les motifs de sa conduite ; amis et détracteurs ont ignoré de son vivant, et peut-être ne connaîtront de long-temps encore, tous ses titres à la célébrité. Comme publiciste et comme homme d'État, on l'a jugé sans le connaître, à peu près comme ces voyageurs qui, dans les contrées de l'Egypte, prétendent deviner l'attitude et mesurer la hauteur et les dimensions d'un colosse dont les trois quarts sont encore ensevelis sous le sable.

Beaucoup se flattent d'avoir connu le secret de ses actions, qu'il n'y a peut-être jamais initiés. Quelques uns se disent possesseurs de manuscrits précieux, qui n'ont probablement sur-

chargé leurs cartons que d'un fatras de papiers inutiles. Ses papiers importans, tous ceux auxquels il attachait, avec un noble orgueil, l'idée de sa gloire à venir, sont entre les mains d'un des plus grands seigneurs de l'Europe. Pour cet homme seul Mirabeau n'a pas eu de secrets; à cet homme seul il a montré constamment le fond de son cœur et de sa pensée; et celui-là seul, qui, placé par son rang dans la plus haute confiance de Louis XVI et de la Reine, osa leur donner le conseil de recourir à Mirabeau, et d'ouvrir avec lui un commerce de lettres, est aussi demeuré l'unique dépositaire de cette mystérieuse correspondance entre le prince assis sur un trône chancelant et le sujet qui avait le plus ébranlé ce trône, mais qui voulait enfin le raffermir.

Cette correspondance politique, commencée dans de si graves circonstances, et qui fut l'objet de tant de vagues soupçons, était jusqu'à ce moment demeurée couverte d'un voile épais. On eût pu croire que les doubles battans d'une nouvelle *armoire de fer* la retenaient cachée

dans un impénétrable asile. Mais le dévoûment et la loyauté d'un ami fidèle sont encore de plus sûrs gardiens que les grilles et que les verroux. Puisque le noble possesseur des lettres autographes de Mirabeau au Roi m'a permis de publier celle qui commença cette correspondance, je donnerai seulement, à ce sujet, quelques détails puisés dans des entretiens dont le souvenir m'honore, et qui seront pour moi un éternel sujet de réflexions et de reconnaissance.

« Mirabeau est l'âme d'un parti : il a mis sa « redoutable éloquence aux gages d'un prince « ambitieux. De riches domaines, des pensions, « des trésors, alimentent ses plaisirs, entre- « tiennent son zèle, et soudoient son patrio- « tisme. » Voilà ce que disaient hautement ses ennemis dès les premiers momens de la révolution, et voilà ce que n'osaient ou ne pouvaient démentir ses plus zélés partisans. Hé bien, en 1789, dans ces jours précurseurs de l'orage, et qui allaient décider du sort de la France; quand la voix puissante de Mirabeau avait déjà fait reculer les baïonnettes devant les représen-

tans de la nation, quel était son sort, et de quoi vivait-il? Mirabeau avouait, dans ce moment même, à l'homme dont les généreux sentimens lui étaient le mieux connus, à M. le comte de***, *qu'il n'avait pas de quoi payer son laquais!* « Mirabeau, lui dit le comte de ***, ne vous « adressez jamais qu'à moi; car, dans la conduite « d'un homme tel que vous, tout doit porter un « grand caractère d'indépendance. »[1]

Trop éclairé, trop pénétrant pour n'avoir aperçu de bonne heure, dans les écrits de Mirabeau, les germes vigoureux d'un génie puissant, et placé trop haut par son rang et sa fortune pour craindre de descendre jusqu'à l'homme que de grands désordres avaient, malgré sa naissance, presque perdu dans l'opinion publique, le comte de *** s'était fait souvent un plaisir de recevoir chez lui Mirabeau, long-temps avant que la révolution éclatât. La confiance que lui montra Mirabeau, en lui faisant l'aveu de sa détresse,

[1] Mirabeau, dans un court espace de temps, dut jusqu'à sept cents louis à la bienveillance particulière du comte de ***.

devait les rapprocher davantage. Tout devait exciter l'intérêt d'une âme noble dans ce spectacle d'un homme aux prises avec les regrets de sa vie passée, les besoins de sa situation présente, les intérêts qui faisaient palpiter son cœur, et l'avenir qu'il aspirait à dominer de tout l'empire d'une volonté forte et d'une intelligence imposante.

Alors commencèrent entre M. le comte de *** et Mirabeau les plus graves entretiens sur l'état de la France. Le gouvernail était, selon Mirabeau, remis à des mains trop faibles pour le diriger au milieu des éclats de la tempête. « Ces « gens-là se perdent, disait-il ; jamais ils ne ré- « sisteront à l'Assemblée. — Fort bien ! vous « criez à l'incendie après avoir attisé le feu ! « Pourquoi donc vous ranger du côté de l'op- « position ? — C'est leur faute : il me faut une « force, et je la prends où elle est. »

Mirabeau sentait la sienne, et se croyait seul en état de sauver la France. Mais il ne pouvait se dissimuler tout ce qu'une célébrité malheureuse opposait d'obstacles à l'élévation qu'il dé-

sirait, et sans laquelle tout mouvement réparateur, toute direction puissante, lui devenait impossible. Il déplorait alors, avec amertume, ses longs égaremens ; et souvent avec un accent profond, où l'on reconnaissait les regrets du grand citoyen plutôt que les désirs d'un ambitieux, il s'écriait en présence du comte de *** : *Ah! que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à l'État!*

Jamais, malgré les plus trompeuses apparences et les plus absurdes calomnies, jamais il ne prit la moindre part aux événemens du mois d'octobre 1789. Il passa presque toutes les journées du 5 et du 6 avec M. le comte de ***. En lui parlant de ces épouvantables scènes, il était pâle d'horreur. Quand la cour quitta Versailles, « Le Roi est mort, dit-il, s'il reste à « Paris; on battra son cadavre » ; et comme le comte de *** reculait glacé d'effroi devant la sinistre énergie d'une expression semblable, « Oui, reprit-il plusieurs fois, on battra leurs « cadavres ; ils l'auront voulu ! »

Que faut-il faire? lui dit-on. Mirabeau ré-

digea un mémoire : il fut porté au Luxembourg, et remis à l'un des plus grands personnages de l'État après le Roi. Ce mémoire fut lu tout entier avec la plus sérieuse attention. On l'approuva dans plusieurs parties; on le combattit sur d'autres, mais on ne voulut pas le remettre au Roi.

Le temps arriva bientôt où la cour fut obligée de prendre des résolutions plus sérieuses. De momens en momens les périls augmentaient. On crut enfin Mirabeau seul en état de faire tête à l'orage; ce fut le *comité autrichien* qui en donna le conseil. Ce fameux comité, dont on a tant parlé, ne fut jamais composé que de deux personnes, le comte de Merci, ambassadeur de la cour de Vienne à Paris, et M. le comte de ***. Ses avis semblèrent fixer un moment les volontés les plus incertaines. Mirabeau prit l'engagement de servir Louis XVI; on doit croire qu'il cédait bien moins à des vues intéressées qu'au désir de s'immortaliser par un grand service, et de relever la monarchie en donnant de larges bases aux libertés publiques.

Quand on lui promit une pension de trois

mille francs par mois, il se montra comblé de reconnaissance. On fit entendre au Roi qu'il convenait peut-être d'acquitter encore ses dettes. Louis XVI y consentit. On les croyait énormes, et sa première exclamation de surprise et de joie, lorsqu'on lui en parla, pouvait confirmer cette opinion. Ce fut à grand'peine qu'il en rassembla l'état : elles ne s'élevaient pas à plus de 220,000 francs ; mais tel était son désordre, qu'il devait encore jusqu'à son premier habit de noces.

On voulait solder directement ses créanciers : il se fâcha ; dit qu'il n'était plus un enfant, reçut les fonds, prit un équipage, acheta des livres, eut une maison de campagne, et ne paya qu'une très faible partie de ses dettes. Son luxe révéla bientôt le secret du traité qui l'unissait à la cour. Recevait-il trois mille francs par mois, il en dépensait six. Et quand cette pension s'accrut encore, ses prodigalités augmentèrent dans les mêmes proportions.

Pour mieux encourager son zèle, et pour l'attacher à l'appât d'une magnifique récom-

pense, Louis XVI écrivit et signa de sa main quatre bons de 250,000 fr. chaque. M. le comte de *** les fit voir à Mirabeau. « Le Roi, lui « dit-il, m'autorise à vous les remettre dès que « je jugerai, moi, qu'ils vous seront acquis par « vos services. — Dites au Roi, reprit Mirabeau, « qu'avant trois mois j'aurai mérité le million ! » Six semaines après il n'était plus.

Quelque temps avant cette fin prématurée, dont les causes furent beaucoup plus simples et plus naturelles qu'on n'affecta de le croire, Mirabeau et M. le comte de *** causaient ensemble sur les morts célèbres dont l'antiquité nous a transmis le récit. Mirabeau disserta longtemps, avec beaucoup d'éloquence, sur le poignard de Lucrèce, sur la ciguë de Socrate et l'épée de Caton. « Vous avez admirablement « parlé, lui dit le comte de *** ; mais ces grands « personnages étaient soutenus par de grandes « passions. Ils attachaient sur eux les regards de « tout un peuple, et pouvaient entendre d'avance « les éloges de la postérité. Je connais une mort « dans laquelle il entre peut-être encore plus

« de simplicité, de force d'âme et de véritable « grandeur. — Laquelle donc? reprit Mirabeau. « — C'est la mort d'un pauvre soldat que la « mitraille vient de mutiler sur un champ de « bataille; qu'on jette dans une charrette dont « chacun des cahots lui cause d'horribles souf- « frances; qu'on abandonne dans un hôpital « où l'on ne saurait trouver un chirurgien pour « le panser, un lambeau de linge pour arrêter « son sang, un verre d'eau pour étancher sa « soif; qui a vécu obscur, qui meurt de même, « loin de ses parens, sans amis, sans consola- « tions, sans secours....., et qui meurt sans « se plaindre! — Ah! s'écria Mirabeau, vous « pourriez bien avoir raison. »

Il avait exigé, comme on le verra dans sa lettre, que toutes celles dont se composerait sa correspondance lui fussent exactement remises. La cour avait rempli scrupuleusement cette condition du traité : toutes ses lettres existaient dans son portefeuille. Quand les progrès du mal dont il mourut ne laissèrent plus aucun espoir, on trembla des suites que pour-

rait avoir la révélation d'un pareil mystère. M. le comte de ***, en lui parlant de ses papiers, osa lui en proposer le sacrifice. « Que me demandez-vous ! s'écria Mirabeau. Vous voulez donc « que je meure tout entier ! Quelques succès de « tribune ont à peine effacé le souvenir de mes « désordres ; mais c'est là, dans ce portefeuille, « qu'est ma justification ; là qu'est ma gloire ; là « qu'on aurait appris à connaître mes vues, mes « plans, mon âme, mon génie ; tout ce qui « m'aurait montré comme je suis aux yeux de « mes concitoyens ; tout ce qui m'aurait grandi « dans l'avenir : et vous en exigez le sacrifice !.... » Le comte de ***, qui savait à quel point son cœur était accessible aux sentimens généreux, lui représenta que plus un pareil acte lui semblait pénible, plus il était digne de lui. « Voulez-vous, lui dit-il, tromper la « confiance d'un Roi qui n'avait mis qu'en vous « l'espoir de son salut ? Ne serez-vous pas touché du sort de la Reine, de cette princesse « dont vous honorez le caractère, et dont une « imprudence pourrait si cruellement aggraver

« les malheurs? — Vous le voulez? dit Mira-
« beau; soyez satisfait. J'y consens : emportez,
« détruisez ces papiers. » Et comme M. le comte de *** quittait la chambre, Mirabeau le rappela un moment, et lui dit : *Monsieur le connaisseur en belles morts, êtes-vous content?*

Ces papiers ne furent pas détruits : ils renfermaient des conseils dont la sagesse importait trop au raffermissement, éloigné ou prochain, de l'autorité monarchique. Par l'ordre exprès du Roi, M. le comte de *** les conserva. Louis XVI savait à quel ami respectueux et fidèle il remettait ce précieux dépôt. On va lire la première lettre de cette correspondance telle que je l'ai vue moi-même, tout entière, de l'écriture de Mirabeau, dans les mains honorables dont je la tiens.

LETTRE SECRÈTE

DE

MIRABEAU AU ROI.

PROFONDÉMENT touché des angoisses du Roi, qui a le moins mérité ses malheurs personnels; persuadé que s'il est dans sa situation un prince à la parole de qui l'on puisse se fier, ce prince est Louis XVI; je suis cependant tellement armé par les hommes et par les événemens contre l'attendrissement qui naît du spectacle des vicissitudes humaines, que je répugnerais invinciblement à jouer un rôle dans ce moment de partialités et de confusion, si je n'étais convaincu que le rétablissement de l'autorité légitime du Roi est le premier besoin de la France et l'unique moyen de la sauver.

Mais je vois si clairement que nous sommes dans l'anarchie, et que nous nous y enfonçons tous les jours davantage; je suis si indigné de l'idée que je n'aurais contribué qu'à une vaste démolition, et la crainte de voir un autre chef à l'État que le Roi m'est si insupportable, que je me sens impérieusement rappelé aux affaires dans un moment où, voué en quelque sorte au silence du mépris, je croyais n'aspirer qu'à la retraite.

Dans cette occurrence, il est aisé de croire que les dispositions actuelles d'un Roi bon et malheureux, à qui ses conseillers et jusqu'à ses infortunes ne cessent de rappeler qu'il a à se plaindre de moi, et qui cependant a la courageuse et noble idée de s'y confier, sont un attrait auquel je n'essaierai pas de résister. Voici donc la profession de foi que le Roi a désirée; il daignera lui-même en désigner le dépositaire (car les règles de la prudence lui interdisent de la

garder), et cet écrit restera à jamais mon arrêt ou mon témoin.

Je m'engage à servir de toute mon influence les véritables intérêts du Roi, et, pour que cette assertion ne paraisse pas trop vague, je déclare que je crois une contre-révolution aussi dangereuse et *criminelle*, que je trouve chimérique, en France, l'espoir ou le projet d'un gouvernement quelconque sans un chef revêtu du pouvoir nécessaire pour appliquer toute a force publique à l'exécution de la loi.

Dans ces principes, je donnerai mon opinion écrite sur les événemens, sur les noyens de les diriger, de les prévenir s'ils ont à craindre, d'y remédier s'ils sont arivés; je ferai mon affaire capitale de mettre à sa place dans la constitution le pouvoir xécutif, dont la plénitude doit être sans estriction et sans partage dans la main du Roi.

Il me faut deux mois pour rassembler,

ou même, si je puis parler ainsi, pour me faire mes moyens, préparer les esprits, et conquérir à la raison les citoyens sages nécessaires au service du Roi. J'aurai dans chaque département une correspondance influente, et j'en donnerai les résultats. Ma marche sera insensible, mais chaque jour je ferai un pas. Un empirique promet une guérison soudaine, et tue; un vrai médecin observe, agit surtout par le régime, dose, mesure, et guérit quelquefois.

Je suis aussi profondément éloigné d'une contre-révolution que des excès auxquels la révolution, remise aux mains de gens malhabiles et pervers, a conduit les peuples. Il ne faudra jamais juger ma conduite partiellement ni sur un fait ni sur un discours. Ce n'est pas que je refuse d'en expliquer aucun; mais on ne peut juger que sur l'ensemble, et influer que par l'ensemble. Il est impossible de sauver l'État jour à jour.

Je promets au Roi loyauté, zèle, activité, énergie, et un courage dont peut-être on est loin d'avoir une idée; je lui promets tout enfin, hors le succès, qui ne dépend jamais d'un seul, et qu'une présomption très téméraire et très coupable pourrait garantir dans la terrible maladie qui mine l'État et menace son chef. Ce serait un homme bien étrange que celui qui serait indifférent ou infidèle à la gloire de sauver l'un et l'autre, et je ne suis pas cet homme-là.

LE COMTE DE MIRABEAU.

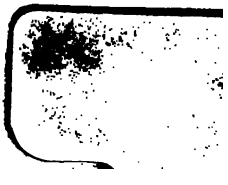
Ce 10 mai 1790.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Lettre a M. Schnetz. . . . . *Page* j
Rupture entre M. le Régent et madame de Parabère, et leur raccommodement. 1
Conversation de madame la duchesse de Tallard. 73
Le Pour et le Contre, ou Lettres inédites de Diderot, sur la postérité; avec des observations sur les Lettres et les Beaux-Arts, de 1765 à 1767. 97
Conversation entre M. de Choiseul et madame de Guémenée, 1778. 201
Lettres inédites du chevalier de Lille au prince de Ligne, sur la cour de France, de 1779 à 1783. 219
Conversations du marquis de Bouillé avec le grand Frédéric, Joseph II et Louis XVI, en 1784 et 1785. 305
Lettre secrète de Mirabeau au Roi, en 1790. . . 371

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.